

Le François , Alexandre. Dissertation contre l'usage de soutenir des thèses en médecine, avec un mémoire pour la réformation de la médecine dans la ville de Paris

Paris : chez Guillaume Cavelier le fils, 1720.

Cote : 90958 t. 90 n. 3

3.
DISSERTATION
CONTRE L'USAGE
DE SOUTENIR DES THESES
EN MEDECINE,

AVEC
UN MEMOIRE

Pour la Réformation de la Medecine
dans la Ville de Paris.

Par M. LE FRANÇOIS, Docteur en
Medecine de la Faculté de Paris.

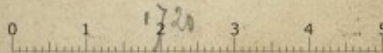


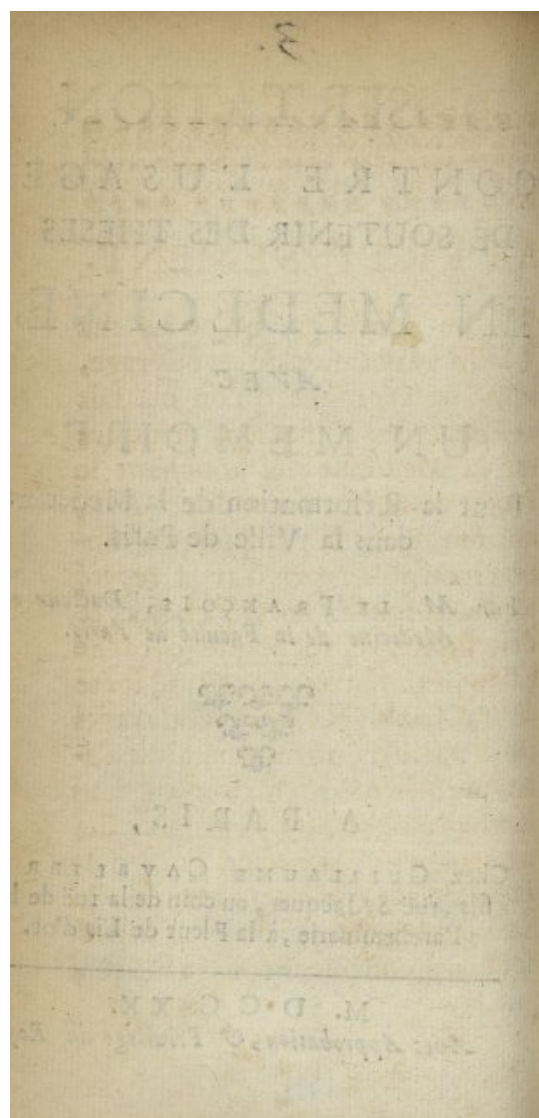
A PARIS,


Chez GUILLAUME CAVELLIER le
fils, rue S. Jacques, au coin de la rue de la
Parcheminerie, à la Fleur de Lis d'or.

M. D C C. X X.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.







AVERTISSEMENT.

JE ne doute pas qu'on ne me fasse à l'occasion de cet ouvrage, le même reproche qu'on m'a fait touchant les Reflexions critiques sur la Medecine, & touchant le Projet de réformation de cet Art, qui ont paru il y a quelques années : on m'a repris d'avoir repeté plusieurs fois les mêmes choses, & c'est le seul reproche que je sçache qu'on m'ait fait avec quelque sorte de vrai-semblance, sur ces ouvrages où je parle d'un grand nombre d'abus pernicioeux qui se trouvent dans la Medecine, & où je propose des moyens pour y remedier. J'ai lieu de juger delà qu'on n'a pu attaquer la verité de ce que j'ai dit, ni la justesse des raisonnemens dont je me suis

ã ij

AVERTISSEMENT.

servi pour prouver, ce que j'ai avancé.

Rien ne pouvoit me donner plus de satisfaction que de voir que ceux qui s'opposent aux avantages que j'ai dessein de procurer au Public, se trouvent dans l'impuissance d'alléguer contre moi aucune raison plausible. Je me mets fort peu en peine qu'ils tâchent de décrier mes ouvrages sur le prétexte des répétitions dont ils m'accusent ; car il est fort aisé de m'en disculper. Il est vrai, que je me suis servi d'un petit nombre de principes, dont je fais l'application à quantité de sujets, &c. c'est ce qui a choqué ceux qui ont plus de mémoire que de jugement. Car se ressouvenant d'avoir vu dans ce qui precedoit, quelque chose de semblable à ce qu'ils lisoient, ils en ont d'abord condamné la répétition sans rien examiner davantage.

Mais les personnes bien sentées

A V E R T I S S E M E N T.

n'en ont pas usé de même ; ils n'ont point trouvé à redire que j'aye repeté un même principe pour en tirer des consequence différentes , ni que je me sois servi d'une verité que j'avois bien prouvée , pour établir d'autres verités qui avoient besoin de preuves. Par exemple, en rapportant les qualités d'un bon Medecin j'ai marqué quelles étoient les connoissances qu'il falloit avoir pour bien exercer la Medecine , & entre celles-là quelles étoient les plus necessaires. Ce que j'en dis étant bien prouvé & bien établi, je m'en fers dans la suite comme d'un principe dont je fais l'application dans plusieurs autres endroits ; on peut le voir dans le chapitre ou je parle des charlatans ; car je montre parlà qu'ils ne peuvent pas avoir les connoissances necessaires pour bien traiter les maladies. J'employe le même principe dans le chapitre du

â .iij

AVERTISSEMENT.

choix des Medecins ; je m'en sers aussi dans le chapitre ou je fais voir qu'il y a peu de bons Medecins ; je m'en sers encore dans le chapitre suivant , où je prouve que les meilleurs Medecins sont fort éloignés d'avoir la capacité qu'ils auroient , si la Medecine étoit mieux réglée ; j'emploie ce même principe pour démontrer que les instructions qu'on donne aux Etudians en Medecine , & que les épreuves par lesquelles on les fait passer avant qu'ils les reçoivent , ne sont pas convenables pour leur faire acquérir les connoissances nécessaires à un Medecin ; je m'en sers enfin dans cette Dissertation où je montre que les Theses ne sont pas propres pour former les Medecins , ni pour les éprouver.

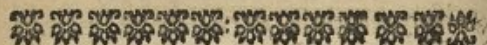
Il est manifeste que cette application d'un même principe à tant de sujets , n'est point vicieuse , & qu'au contraire cette maniere de

AVERTISSEMENT.

raisonner doit être suivie autant qu'il est possible.

On ne doit condamner les répétitions que lors qu'elles sont inutiles; pour celles-là j'ai tâché de les éviter autant que j'ai pu : & quand même je me serois trompé croyant qu'il étoit nécessaire de repeter quelque chose, quoi qu'en effet il ne le fût pas, le défaut ne seroit pas considerable dans ces ouvrages. Je ne les ai pas donnés comme des pièces d'éloquence, mais comme des vérités importantes à la santé & à la vie des hommes.

Si donc mes adversaires ne trouvent autre chose à redire dans mes ouvrages que les répétitions, je crois avoir lieu de les tenir pour confondus.



APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit intitulé *Dissertation contre l'usage de soutenir des Theses en Medecine*, par Monsieur le FRANÇOIS, &c. Je n'y ay rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris le troisieme Aoust mil sept cent vingt.

SAURIN.

PRIVILEGE DU ROT.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navare : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien-ame **LE SIEUR LE FRANÇOIS** Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Livre intitulé : *Dissertation contre l'usage de soutenir des Theses en Medecine*. Nous avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun

lieu de notre obéissance ; à la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es mains de notre très cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Daguesseau, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Daguesseau : le tout à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons qu'à la copie desdites presentes qui sera imprimée tout au long au com-

menacement où à la fin dudit livre foy foit
ajoutée comme à l'original ; commandons
au premier nôtre Huissier ou Sergent de
faire pour l'exécution d'icelles tous actes
requis & necessaires , sans demander autre
permission , & nonobstant clameur de
Haro , Charte Normande & Lettres à ce
contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné
à Paris le cinquième jour du mois de Sep-
tembre l'an de grace mil sept cent vingt,
& de notre Regne le sixième. Par le Roy
en son Conseil.

CARPOT.

*Il est ordonné par l'Edit du mois d'Aoust
1686, & Arrest de son Conseil que les livres
dont l'impression se permet par Privilege de
Sa Majesté ne pourront être vendus que par
un Libraire ou Imprimeur.*

*Registré sur le Registre IV. de la Com-
munauté des Libraires & Imprimeurs de
Paris , page 649. N. 698. conformé-
ment aux Reglemens & notamment à l'Arrêt
du Conseil du 13. Aoust 1703. à Paris le
10. Septembre 1720.*

DE LAULNE, Syndic.

O U V R A G E S

contenus en ce Volume.

Dissertation contre l'usage de soutenir des Theses en Medecine.	page 1
Memoire pour la Réformation de la Medecine dans la Ville de Paris	89
Nouveaux Statuts proposés à la Faculté de Medecine de Paris.	134
Refutation de la décision de M. Hoffman sur la Reformation de la Me- decine.	168

DISSERTATION



DISSERTATION

CONTRE L'USAGE DE SOUTENIR
des Theses en Medecine.

LE défaut de capacité dans un Medecin ne pouvant pas manquer de causer souvent du préjudice à la santé de ceux qui ont recours à lui, & de priver beaucoup de malades des secours qui pourroient leur sauver la vie, le bien public demande qu'on ne neglige rien pour bien instruire ceux qui embrassent la profession de Medecine, pour les former comme il faut, & pour les éprouver suffisamment avant que de leur en permettre l'exercice.

Il est d'autant plus necessaire de prendre là dessus de justes mesures, que chacun ne pouvant pas connoître, si les Medecins ont le sçavoir que demande leur profession, on se laisse d'or-

A

x cf. p. 187 ci après

dinaire tromper par de fausses apparences.

L'habileté des Medecins dépend sur tout du bon choix des épreuves par lesquelles on les fait passer avant que de les recevoir, parce qu'ils sont obligés de regler leurs études là-dessus. Si on leur fait prendre d'abord une mauvaise route, il est difficile que dans l'obscurité de la nature ils rentrent d'eux-mêmes dans le bon chemin; & s'il est certain que les exercices publics sont les moyens les plus propres pour les obliger d'acquérir la science qu'il faut à un Medecin, & pour juger s'il la possèdent, il n'est pas moins assuré que si ces exercices ne sont pas tels qu'ils doivent être, ils ne peuvent pas produire le bon effet, qu'on auroit lieu d'en attendre, s'ils étoient plus convenables.

Les vûes qu'on doit avoir dans le choix de ces exercices, sont de prendre ceux qui sont les meilleurs pour faire acquérir aux jeunes gens qui veulent être reçus Medecins, le plus qu'il est possible de connoissances utiles pour la conservation & le retablissement de la santé, & pour les empêcher de s'at-

tacher à des opinions qui pourroient les faire tomber en des égaremens préjudiciables aux personnes qui se commettent à leurs soins. Car plus ils auront de connoissances utiles, plus ils pourront procurer de bien, & plus ils seront prevenus de fausses opinions, plus ils feront de fautes en les suivant.

Selon ces vûes j'ai marqué dans le projet de reformation de la Medecine, quelles sortes d'épreuves me paroissent convenir le plus pour former & pour éprouver les Medecins, & j'ai dit qu'il falloit abolir entierement l'usage de soutenir des Theses, quoiqu'il soit à present reçu dans toutes les Facultés; parce que cette sorte d'épreuve ne satisfait pas aux vûes dont je viens de parler, comme je l'ai montré dans le projet, & comme je le ferai voir encore plus au long dans la suite de cette dissertation.

Cette proposition de supprimer l'usage de soutenir des Theses en Medecine, a fort offensé une grande partie des Medecins; ils ont crû qu'elle étoit préjudiciable à leur honneur, cet exercice étant la principale des épreuves, par lesquelles on les fait passer.

A ij

avant que de les recevoir. Prevenus que la pompe dont il est accompagné, & que la vivacité qui anime la dispute, fait une grande impression sur l'esprit des assistans, & beaucoup d'honneur aux Medecins, ils pretendent en devoir maintenir l'usage; mais ce sont de foibles raisons pour l'autoriser, s'il ne convient pas pour rendre les Medecins capables d'exercer leur profession.

Je me suis trouvé par là engagé à faire cette Dissertation, pour déduire plus au long les raisons que je n'ai touché qu'en passant dans le projet de reformation, afin de détromper les gens prevenus pour un usage si pernicieux: & je me flatte que si je puis y réussir, je ne rendrai pas seulement un grand service au Public, mais que je contribuerai encore beaucoup à l'honneur de la Medecine; parce que les épreuves par lesquelles on fera passer ceux qui embrassent cette profession, étant plus propres pour leur faire acquérir la science de la véritable Medecine, leurs connoissances seront plus étendues & plus assurées, leur pronostic sera plus juste, & leurs succès plus frequens; ce qui ne peut pas manquer de faire es-

timer les Medecins plus qu'ils ne sont à present, & de leur attirer la confiance qu'on devroit avoir en eux.

Ayant des preuves convainquantes des mauvais effets que produit l'usage de soutenir des Theses en Medecine, je crois ne devoir rien ménager pour en persuader le Public; & j'espere que j'y parviendrai en prouvant invinciblement, que cet exercice n'est pas convenable pour faire acquérir aux Medecins les connoissances qu'ils doivent avoir; qu'au lieu de leur former l'esprit il le gâte, en le rendant faux, opiniâtre & contrariant; qu'il met obstacle au progrès de la Medecine; & qu'il empêche qu'on ne retire de l'établissement des Facultés de Medecine l'utilité qu'on en pourroit recevoir. Je répondrai ensuite à quelques raisons qu'on apporte pour défendre cet usage.

Les Theses de Medecine conviennent en quelques choses avec celles de Theologie & de Droit; en introduisant cet exercice on a eû les mêmes vûes, qui sont de porter à l'étude ceux qui aspirent aux degrés qu'on prend dans ces Facultés, & de connoître s'ils ont de la capacité. La forme qu'on y observe

est de faire un écrit où l'on expose les sentimens que le Soutenant doit défendre publiquement le jour marqué; c'est à cet écrit qu'on donne communément le nom de These.

L'exercice public dans lequel on soutient ces Theses a cela de commun dans toutes les Facultés, que le Soutenant doit défendre les sentimens proposés dans l'écrit, sans jamais ceder; son honneur est intéressé à répondre à tous les raisonnemens qu'on lui fait, pour les combattre. Mais les Theses de Medecine ont cela de particulier, qu'elles sont proprement des dissertations où l'on mêle des raisonnemens sur la matiere qu'on y traite; au lieu qu'en Théologie & en Droit, ce ne sont que de simples expositions, des sentimens qu'on veut soutenir en public le jour marqué pour l'exercice.

Dans plusieurs Facultés de Medecine on prend un sujet sur lequel on fait une dissertation; en d'autres comme à Paris, on propose une question de Medecine sur laquelle on fait un écrit, où l'on apporte des raisons pour l'affirmative ou la negative, & l'on conclut suivant ce qu'on a prouvé.

Si l'on a une juste idée de la veritable

Medecine, on reconnoitra aisément qu'on s'est fort trompé, quand on a crû que cette sorte d'exercice étoit propre pour former les Medecins, & pour s'assurer de leur capacité. Car cette science n'estant qu'un recueil de ce que l'expérience a fait connoître d'utile pour la santé, ce n'est point par la dispute & la contestation qu'on peut l'apprendre, c'est par l'étude des observations, des regles & des preceptes, que nous ont laissés dans leurs écrits, ceux qui s'y sont attachés dans les siècles précédens, & par les instructions qu'on reçoit là dessus des Medecins dont on peut prendre les leçons dans les Ecoles publiques, & de ceux qui dans le particulier veulent bien communiquer leurs connoissances.

L'usage de soutenir des Theses étoit inconnu à l'Antiquité; on apprenoit autrefois la Medecine comme on fait à présent la plupart des autres Arts; on s'attachoit à un Medecin de qui on recevoit des instructions sur ce qu'il faut sçavoir, & des éclaircissémens sur ce qu'on trouvoit de difficile à entendre dans les Auteurs. On voyoit avec lui les malades qu'il alloit visiter; & quand on avoit passé dans ces exercices autant de

tems qu'on le jugeoit à propos, on se donnoit au Public.

Comme cette maniere d'apprendre la Medecine étoit sujette à de grands inconveniens, on a dans la suite jugé qu'il valoit mieux établir des Facultés pour y enseigner cet Art, & pour y former & éprouver les Medecins avant que de les recevoir. On y a réglé les exercices & les épreuves, dans la vûe d'empêcher que personne n'exercât cette profession sans en être capable.

Si l'on s'y étoit bien pris on auroit pu dans ce changement fixer davantage la Medecine, en la reduisant aux observations; on auroit pu en bahir les vaines contestations que des Medecins spéculatifs y avoient introduites; on auroit pu employer de bons moyens pour travailler plus efficacement à la perfection de cet Art; mais bien loin de l'avoir mis dans un si bon état, on l'a jetté dans un plus mauvais qu'auparavant, en y réglant mal la maniere d'instruire, de former, & d'éprouver les Medecins, avant que de les recevoir; & ce qu'on a fait de pis, c'est d'y introduire l'usage de soutenir des Theses, puisque par là on y a perpetué les disputes & les

contestations, on a donné plus de credit aux S^{ist}emes, on a rendu la Medecine encore plus variable qu'elle n'estoit, on en a augmenté la confusion, & l'on s'est détourné de la voye des observations, qui seule a conduit à la découverte de tout ce que l'on connoît d'utile pour la santé.

Car ces Theses étant faites pour la dispute, on est obligé d'y inferer des opinions problematiques, dont la plupart sont fondées sur des hypotheses de S^{ist}emes; & comme la variété & l'instabilité de ces S^{ist}emes sont fort grandes, il arrive souvent qu'une These détruit ce qu'une autre a établi; ainsi au lieu que les exercices destinés à former les Medecins, devroient ne rouler que sur des connoissances qui ont pour fondement les observations qu'on a faites de ce qui étoit utile où nuisible à la santé, on s'y amuse à de vaines speculations qui sont l'ame de la dispute, & souvent même l'on y soutient des maximes rejetées par la plus grande partie des meilleurs Medecins: ce qui engage dans une mauvaise pratique ceux qui se font recevoir; bien loin de les rendre plus capables d'exercer comme il faut la Medecine.

Pour mieux faire connoître ces vérités il est bon d'en rapporter quelques exemples ; & de peur qu'on ne vienne à m'objecter que j'ay choisi précisément les Theses où il y avoit quelque chose à redire , n'estant pas possible qu'il n'y en ait quelqu'une de defectueuse , j'ai crû que je ne devois pas m'arrêter à celles qu'on a soutenues en des tems éloignés, ou dans des Facultés étrangères, il m'a paru plus à propos de les prendre dans les Theses qu'on a soutenues dans la Faculté de Paris durant la dernière Licence. *

Dans la premiere These qui fut soutenue le 19. Novembre 1716. on dit que les esprits animaux sont le fondement de la vie, & le lien de l'ame avec le corps ; on assure que les fonctions dependent principalement des fluides ; on condamne ceux qui attribuent la qualité des humeurs au broyement des solides , dans lesquels on ne reconnoît ici aucun mouvement qu'ils ayent pareux mêmes ; on tient que leur mouvement vient des fluides ; & l'on dit que c'est

* Cette Dissertation a été faite il y a deux ans ; mais les empêchemens qui sont survenus en ont retardé l'impression.

renverser la nature que d'attribuer aux solides la qualité & l'efficacité des fluides. On admet la fermentation dans le sang; on distingue des humeurs utiles & inutiles; on avance que le mouvement du cœur vient de la rarefaction du sang qui y est contenu; on prétend aussi que dans les passions l'ame agit violemment sur les humeurs, lesquelles ensuite troublent le mouvement des solides; enfin l'on veut que la mort n'arrive, que quand les fluides cessent d'agir.

Le Bachelier qui a soutenu cette These a défendu toutes ces opinions avec le même attachement qu'il auroit eu pour des vérités incontestables. Il a répondu à tous les argumens qu'on a faits pour les combattre; pour cela il a fallu employer beaucoup de tems à se préparer à rechercher les objections qu'on pouvoit lui faire, & à y trouver des solutions. Mais cette étude ne l'a nullement rendu plus capable d'exercer la Medecine.

Ce n'est pas que je veuille le blâmer; ayant pris le parti d'être Medecin, il a été obligé par les Loix de se faire recevoir Docteur dans une Faculté; les exercices y sont marqués; il y faut soutenir des Theses, il s'est soumis à cet

ordre ; ayant de l'esprit , de la facilité & du sçavoir , il s'en est tiré avec honneur ; il y auroit de l'injustice à le condamner.

On ne doit pas non plus censurer le Président qui a composé ou du moins autorisé la These ; étant faite pour la dispute , il a fallu y inserer des opinions problematiques , afin de donner matiere aux disputans pour argumenter ; s'il n'y avoit eu que des verités , ils n'auroient gueres pû objecter que des raisons frivoles , ce qui n'auroit fait honneur ni au Soutenant , ni au Président , ni à la Faculté : je suis persuadé que le Président ne regle pas la pratique sur les opinions qui sont répandues dans cette These ; ainsi cela ne doit diminuer en rien la confiance qu'on peut avoir en lui.

Ce que je viens de dire du Docteur qui a presidé à cette These , doit être appliqué aux Docteurs qui ont presidé aux autres Theses ; & j'avertis une fois pour toutes , que ce n'est que le genre d'exercice que je combats ; & que l'on ne doit faire aucune application aux personnes de tout ce qu'on trouvera ici de critique ; ce qui est d'autant plus juste,

que l'usage de soutenir des Theses étant établi par des Statuts que les Puissances ont autorisés, chaque particulier est dans l'obligation de s'y conformer, jusqu'à ce qu'il y en ait d'autres qui les abolissent.

Mais pour revenir à la doctrine de la These, il est aisé de juger combien elle est incertaine, si l'on examine les raisons dont on se sert pour la prouver, lesquelles ne valent pas mieux que celles dont on se sert pour établir des sentimens tout opposés dans les Theses suivantes.

Celle qui fut soutenue immédiatement après, savoir le 3. Decembre 1716, le fait assez connoître; car ces Theses se détruisent l'une l'autre; leur opposition ne consiste pas seulement en quelques questions particulieres, elles établissent des fondemens de Medecine entierement contraires, de sorte qu'on peut dire que l'une est l'antipode de l'autre.

La dispute des Medecins sur la fermentation & la trituration, a fait assez de bruit dans le monde, On a soutenu avec chaleur l'un & l'autre sentiment; quelques Medecins ont voulu accorder le differend en faisant entrer de con-

cert la trituration & la fermentation dans les fonctions du corps.

On ne s'accommode point de ce partage en cette seconde These, on y donne tout à la trituration. On y pretend que les arteres sont des tuyaux d'une figure conique; que tout le mouvement qu'il y a dans le corps vient des solides; que celui des fluides en dépend; que la puissance des fluides est petite. On tient que l'action des solides ne peut venir des esprits, parce qu'ici on nie leur existence. On ne veut pas qu'il se fasse aucune fermentation dans le corps, & l'on assure qu'elle y est même impossible. On dit que la trituration préside à toutes les fonctions; que le mouvement du cœur & des arteres vient de leur structure; que le suc stomacal n'est qu'une eau ou une pituite sans force qui ne sert qu'à délayer; qu'il n'y a aucunes parties heterogenes ni impures dans le corps; on soutient que les humeurs que les secretions fournissent ne sont pas nuisibles, & qu'il n'y en a aucune absolument inutile.

On voit dans la premiere These que tout ce qui se passe dans le corps vient des fluides, & que c'est renverser la

nature que d'attribuer aux solides la qualité & l'efficacité des fluides : néanmoins dans la seconde These on soutient que tout le mouvement qu'il y a dans le corps vient des solides : dans une autre These qui fût soutenue trois mois après, sçavoir le 18. Mars 1717. on pretend que les fluides & les solides agissent également, & l'on y soutient que c'est en cela que consiste la vie.

Dans la premiere These on admet la fermentation dans le sang, dans la seconde on affirme qu'il est impossible qu'il y en ait. Dans la premiere on veut que le mouvement du cœur vienne de la rarefaction du sang qui y est contenu, dans la seconde on soutient que ce mouvement vient de la structure même du cœur : dans la premiere on n'admet pas seulement des esprits animaux, on dit même qu'ils sont le lien de l'ame avec le corps, dans la seconde on nie leur existence ; dans la premiere on reconnoît dans le corps deux sortes d'humeurs utiles & inutiles, dans la seconde on assure qu'il n'y a aucune humeur excrementieuse & inutile.

Il se trouve de pareilles contrariétés dans les autres Theses de cette Licence.

Par exemple dans la These du 21. Janvier 1717. on ne reconnoît point d'autre cause de la digestion que la fermentation; dans celle du 10. Mars 1718. on l'attribue à la seule trituration; dans celle du 11. Mars 1717. on joint ensemble la trituration & la fermentation pour causes de la digestion; & dans celle du 31. Decembre 1716. on affirme qu'elle ne se fait ni par l'une ni par l'autre.

Je ne sçauois croire qu'il y ait des gens assez prévenus pour s'imaginer que les Bacheliers qui ont soutenu ces Theses, se soient rendus plus capables d'exercer la Medecine, en deffendant des opinions si douteuses, & en employant leurs tems à se préparer pour répondre aux argumens qu'on pourroit leur faire pour les détruire; car comme on argumente ordinairement sur ce qu'il y a de problematique dans les Theses, c'est à cela que s'attachent le plus & même presque uniquement, ceux qui doivent les soutenir: mais quelle utilité retirent-ils de leur étude & de leur application? aucune, car le bon sens ne permet pas qu'on se regle sur de telles opinions, en des choses aussi importantes que le sont la santé & la vie. Les raisonnemens
qui

qui sont appuyés sur des principes si incertains, doivent être regardés comme de mauvais raisonnemens ; puis qu'un raisonnement n'est bon qu'autant qu'il est bien fondé : on blâme un homme qui se détermine à quoi que ce soit par un mauvais raisonnement, on doit encore moins approuver qu'un Medecin le fasse, lors qu'on le consulte sur ce qui concerne la santé.

Mais ce qui est encore plus mauvais, c'est que dans les Theses on soutient souvent des maximes rejetées de la plupart des bons Medecins, & qu'on ne doit pas suivre dans la pratique. Par exemple dans la These qui fut soutenue le 18. Mars 1717. la question est, si l'on doit changer le regime de vivre suivant les differentes saisons de l'année, & l'on conclut affirmativement. On y apporte pour maxime que " celui qui regle son regime de vivre suivant la temperature " de l'air est moins sujet aux maladies ; " en Hyver il mange davantage, mais " moins souvent, si ce n'est que le ventre " soit resserré ; il boit moins, mais " son vin est moins trempé ; dans le Prin- " tems il retranche un peu des alimens " solides & augmente la boisson, & il "

B

„ passe peu à peu d'une nourriture tenue
 „ à une plus pleine ; dans l'Été le corps
 „ ayant plus souvent besoin de nour-
 „ riture & de boisson il trempe plus son
 „ vin, il mange plus souvent & moins
 „ à la fois, & il use d'alimens propres
 „ pour temperer la chaleur. L'Automne
 „ est plein de danger à cause de son in-
 „ constance : au commencement il est à
 „ propos d'augmenter la nourriture, mais
 „ il faut en retrancher quelque chose,
 „ quand il est plus avancé. Ces regles
 „ qui doivent être suivies de ceux qui
 „ sont en santé, doivent encore l'être
 „ d'autant plus de ceux qui sont infirmes,
 „ que leur état les rend plus susceptibles
 „ des mauvaises impressions exterieures,
Rarò percèllitur qui victum ad diversas aeris
metitur vires ; Hyeme plus at rariùs, nisi
venter astrictus est, affamit ; minus at me-
racius bibit ; Verè pauciori cibo demit, adijcit
potioni paulatim transiit à tenuioribus ad
densiora : Estate, quia corpus cibo & potione
sepius eget, hanc dilutiorem, eum pariter
sepius, at pauciorum adhuc bet, & qui caloris
ardorem refrigeret. Autumnus propter va-
rietatem periculo plenus ; accedente fas est
cibo aliquid adijci, at densiori quoque
oportet aliquid demere. Hæ leges valentibus

*etiam retinenda ; sed & caufariis eo magis
 obfervatio neceffaria eft, quò magis obno-
 xia infans infirmus eft.*

Quoi qu'une bonne partie de ces re-
 gles foit tirée de Celle qui eft un Au-
 teur fort eftimé, elles n'en font pas plus
 recevables; auffi cet Auteur en donne-
 t-il une ailleurs qui y eft bien oppofée,
 & qui eft fuivie de prefque tous les
 bons Medecins. « Un homme qui fe porte
 bien, dit il, & qui ne dépend que de lui, «
 ne doit s'affujettir à aucune regle. «
*Sanus homo qui & bene valet & fua fponis
 eft, nullis legibus obligare fe debet.*

Ce qu'on voit dans la Thefe du 17.
 Mars 1718. n'eft pas plus fuivi des bons
 Medecins : la queftion eft, fi les enfans
 qui mangent de la bouillie ont plutôt des
 vers, & font attaqués plutôt de la
 petite verole, & l'on conclud affirma-
 tivement. « Voulez-vous, y dit-on,
 exempter les enfans d'avoir des vers, ne «
 leur donnés point de bouillie . . . que la «
 nourriture de l'enfant confifte feule-
 ment dans le lait de fa mere, « *inceffite cupido
 parvulos à lumbricis eximendi ? à puliculâ
 caveas . . . vitus infantis in materno lacte
 tantummodo confiftit.* à l'égard de la pe-
 tite verole on dit que « fi on leur don-

» ne de la bouillie, la petite verole leur
 » viendra plus tard, mais qu'elle sera
 plus perilleuse & en plus grande quan-
 tité, *tardius quidam sed periculosius &*
frequentius ingruent variola.

On peut dire la même chose de ce
 qui se trouve dans la Thèse du 11. Mars
 1717. la question est, si le miel convient
 aux vieilles gens, & l'on conclut af-
 firmativement: on y dit que, ceux là se
 » trompent lourdement qui preferant le
 » vin au miel le regardent comme un
 » breuvage salutaire aux vieillards; le
 » vin leur est nuisible, il assoupit la
 » raison & tous les sens, il est dur par
 » lui-même & difficile à digerer; la
 » coction ne s'en fait pas quand l'e-
 » stomach est foible, & il fait mourir
 » les vieilles gens d'une mort préma-
 » turée; mais par l'usage du miel les
 » vieillards seront exemts de maladies;
 » ils vivront sans peine & sans chagrin,
 » & quand ils seront arrivés au point
 » où chacun doit venir tôt ou tard, &
 » qu'étant las de vivre il fera tems
 » qu'ils sortent du monde, ils quitteront
 » si tranquillement la vie, qu'ils paroî-
 » tront plutôt s'endormir que mourir,
qui merum ut senii pharmacum melli ante-

ponunt graviter hallucinantur : merum senibus noxium, mentem & sensus confopit omnes, durum ex se, contumax & coctionis impatiens, debilem coquendi vim eludit, senesque prematurè extinguit. quid plura? mellis usu vitam ducent senes nullis stipatam morbis, omnibus curis arumisque solutam. quod si tandem eò venerit ætas, quò vel cunctantibus veniendum, quò sanitas vitæ tempus maturum morti affert, tam placidè è vivis excedent, ut obdormire non emori videantur.

La Thèse soutenue le 21. Janvier 1718. avance des maximes encore plus opposées à la bonne pratique. La question est, si la purgation fréquente convient aux enfans qui ont été sevrés depuis peu, & l'on conclut affirmativement; on y pretend qu'on doit les purger presque tous les jours, hæc (purgatio) pene quotidiana sit; que la purgation est d'autant plus sûre qu'elle est plus fréquente : « purgatio quò frequentior eò tutior; que « l'estomach n'est lésé en aucune maniere « par la purgation . . . qu'elle le fortifie « quand il est foible, pourvû qu'elle soit « fréquemment reiterée, ventriculus nulla ex parte purgatione læditur, . . . purgationis assuetudine corroboratur infirmior.

Les sentimens de cette These qui furent soutenus publiquement comme veritables ne peuvent pas certainement estre approuvés ni suivis par de bons Medecins ; il seroit à souhaitter pour le Public que personne ne s'en prévint, mais il y a lieu de craindre que plusieurs ne s'y attachent trop ; & cela d'autant plus que la These étant bien écrite , & faisant paroître de l'esprit dans l'Auteur , on est porté par là à approuver ses sentimens.

Les maximes que j'ai rapportées des autres Thefes , ne doivent pas avoir plus de lieu dans la pratique , & elles feroient encore plus de tort à la reputation d'un Medecin qui les suivroit, qu'elles n'en feroient à la santé de ceux sur qui il s'en serviroit : car que diroit-on d'un Medecin qui prescriroit aux gens qui se portent bien, un regime varié suivant les saisons, comme on l'a vu ci-dessus ? qui defendroit qu'on donnât de la bouillie aux enfans ; qui interdiroit l'usage du vin aux vieillards , & qui à la place leur ordonneroit d'user de miel.

C'est donc tres-mal à propos qu'on enseigne & qu'on fait soutenir de telles maximes , à ceux qui veulent se faire re-

recevoir Medecins ; puis qu'ils ne doivent pas s'y regler en exerçant leur profession, & si l'on doit l'empêcher dans toutes les Facultés, il est encore plus important de le faire dans celle de Paris ; parce que la préeminence qu'elle a au-dessus des autres, fait presumer que les regles de Medecine qu'on y apprend, sont bonnes & utiles dans la pratique.

Quand même la dispute des Theses rouleroit, comme il arrive quelque fois, sur des verités connues, ou sur des regles & des maximes de pratique reçues de la meilleure partie des Medecins, on ne voit pas de quelle utilité elle pourroit être, pour former ceux qui embrassent la profession de Medecine : car pour cela il ne faut que les obliger de bien apprendre les verités & les regles de cet Art. Il est inutile pour bien traiter les maladies, qu'ils soient exercés à répondre aux objections qu'on fait contre ces verités & ces regles ; mais il faut qu'ils sçachent s'en servir à propos.

D'ailleurs les disputes des Theses ne roulent que fort rarement sur ces verités & ces regles, & chaque These n'en contient ordinairement que très peu ; ainsi bien loin que les Theses ser-

vent à rendre les Bacheliers capables d'exercer la Medecine , cette sorte d'exercice les en détourne , en les mettant dans la necessité d'employer leur tems & leur application, à apprendre des choses ou inutiles ou dangereuses pour la pratique , & sur tout à verbiager beaucoup , comme il est necessaire pour briller dans la dispute ; ce qui fait qu'ils ne peuvent gueres regler leurs études comme il faut, pour sçavoir les verités & les bonnes maximes de la Medecine, dont la grande quantité demande leur application toute entiere.

Qu'on examine toutes les Theses d'une Licence, par exemple, celles de la dernière qui a été nombreuse, on sera convaincu de ce que je viens de dire ; les Theses de cette Licence montant au nombre de vingt-six, si l'on en considere la quantité, on croira qu'elles doivent contenir la plus grande partie des regles & des preceptes, que les Medecins doivent sçavoir pour exercer leur profession ; mais si l'on fait une disquisition exacte de ces Theses, on reconnoitra qu'il ne s'y en trouve que très peu, & que presque tout ce qu'elles contiennent, n'est que des opinions tirées de dif-
ferens

ferens Systèmes , ou des choses peu nécessaires pour l'exercice de la Médecine. Desorte que quand un même Bachelier les auroit soutenu toutes , on ne devroit pas croire pour cela qu'il en fût beaucoup plus capable de remplir les devoirs d'un bon Médecin.

Afin que tout le monde puisse connoître la vérité de ce que j'avance , & que par là on soit porté à engager les personnes qui ont l'autorité en main , de remédier à un abus si préjudiciable à la vie des hommes , j'ay jugé qu'il étoit nécessaire de mettre ici quelques unes de ces Theses , & d'en donner la traduction. J'en ai choisi deux d'entre les moins longues de peur d'ennuyer ; mais prevoyant que pour peu que je voulusse prendre de liberté , comme on est obligé pour faire une traduction qui plaise , on ne manqueroit pas de m'accuser d'en avoir altéré le sens , je me suis attaché à rendre fidelement le texte latin ; ainsi on ne doit pas s'attendre que ma traduction égale la beauté du discours des originaux , que j'ai mis à côté afin que ceux qui entendent le latin puissent connoître quelle a été ma fidélité.

C

QUESTION DE MEDECINE,

Si l'amour change l'esprit?

I.

» L'Amour & le monde ont eû le même commencement comme les livres saints le rapportent, les anciens Poètes le chantent, les Philosophes l'assurent, les Grammairiens le disent, & comme la raison le prouve; mais l'un & l'autre n'ont pas la même fin non plus que le même sort; l'amour rajeunit tous les jours, le monde vieillit & tombe en décadence. Par là vieillesse les jours les plus heureux échappent aux mortels, les choses prennent une face plus fâcheuse, & tout va de mal en pis. L'amour étant toujours jeune, les amans ont un printems continuel, qui leur rend tout gracieux & aimable. Cela étant, qui est-ce qui ignore & ne sent pas ce que c'est que l'amour, quand il en a eu l'usage? qui n'est pas entraîné comme malgré

La premiere de ces Theses fut soutenue le 4. Février 1717.

QUÆSTIO MEDICA.

An Amor ingenium mutat?

I.

AMORIS & mundi idem esse initium sacri narrant Historici, prisci canones Poeta, asserunt Philosophi, annunt Grammatici, humana probat ratio: utriusque non finis, non fors eadem. In dies juvenescit amor: senescit deficitque mundus; hoc senescente, fugit mortalibus optima quaque dies, tristior subit rerum facies, ruunt in pejus omnia: illo semper juvenes ver floret æternum amantibus, quo nihil sibi nisi letum & amabile quidquam: hac inter, quis nescit nec sentit quid sit amor, & cur sit? Quem non trahit vel invitum vis illa blandior, tam altè omni animantium generi insita? Quem non urit mollis hac flamma, imis incensa visceribus? Ut ut sit,

C ij

» lui par cet agreable penchant, qui
 » est si fortement imprimé en tout ce
 » qui a du sentiment ? qui n'est pas brulé
 » par cette douce flamme qui embrase
 » le cœur ? Quoi qu'il en soit l'amour
 » peut-être bien défini, une commotion
 » de l'ame excitée par le mouvement
 » du sang & des esprits, par lequel elle
 » est tellement ébranlée, qu'elle sou-
 » haitte ardemment d'être unie à tous les
 » objets qu'elle connoît lui être agrea-
 » bles & convenables.

II.

» **L**ES perceptions de l'ame qui sont
 » jointes avec l'agitation du sang &
 » des esprits sont appellées communé-
 » ment passions. Ces perceptions ne
 » partent pas du corps, & n'y résident
 » pas, mais elles sont dans l'ame, dont
 » on peut dire qu'elles sont autant de
 » commotions, & même des especes de
 » pensées, & par consequent elles sont
 » des actions ou fonctions de l'ame qui
 » est spirituelle. Neanmoins elles ne
 » sont pas excitées sans une commotion
 » du corps, tant que l'ame y est ren-
 » fermée. Cette commotion est l'occasion

amor aptè definiri potest animæ commotio
 orta à sanguinis spirituumque motibus,
 quibus adeò illa concitatur, ut vehementer
 velit conjungi quibuscumque objectis quæ sibi
 grata & convenientia percipit ac intelligit.

II.

ANIMÆ perceptiones cum sanguinis
 & spirituum agitatione conjunctæ, pas-
 siones vulgò dicuntur. Perceptiones non à
 corpore, non in corpore, sed in anima, cujus
 totidem commotiones dici possunt, inò & co-
 gitationis species, ideòque spiritalis animæ
 actiones seu functiones; non tamen sine cor-
 poris commotione suscitata, quandiu illa,
 hoc includitur. Commotio, perceptionis oc-
 casio, non causa. Qualiscumque fuerit san-
 guinis, spirituumque motus qui mentis co-

C iiij

„ de la perception , & non pas la cau-
 „ se. Quel que soit le mouvement du
 „ sang & des esprits qui suit les pensées
 „ de l'ame , il est entierement dans le
 „ corps , & il se fait entierement par
 „ le corps, non pas toutefois sans le com-
 „ mandement de la volonté: ce com-
 „ mandement quel qu'il soit , doit-être
 „ regardé comme l'occasion du mouve-
 „ ment , & non pas la cause. La seule
 „ & veritable cause de la perception de
 „ l'ame & du mouvement du corps, est la
 „ Loi que Dieu a établie lorsqu'il a uni
 „ l'ame avec le corps , à sçavoir qu'il y
 „ auroit de certains mouvemens du corps
 „ qui suivroient de certaines pensées
 „ de l'ame ; & que de certaines pensées
 „ de l'ame suivroient de certains mou-
 „ vemens du corps.

III.

„ L'AME unie au corps dépend tel-
 „ lement de ses organes , que quand
 „ ils sont bien ou mal disposés , elle ope-
 „ re bien ou mal. C'est ce qu'a établi
 „ par un accord éternel & immuable,
 „ celui qui joignant l'ame avec le corps
 „ a lié ensemble deux substances d'une
 „ nature si différente. Plus les parties du

gitationes sequitur, totus est in corpore, totus fit per corpus, non tamen sine mentis imperio; quod quale quale sit, habebitur motus occasio non causa. Perceptiones animæ, motusque corporis, vera solaque causa reputetur Lex illa ab omnipotente rerum Opifice tunc posita, cum animam unâ cum corpore conjunxit, ut videlicet quasdam animi cogitationes certi corporis motus, & vice versâ, quosdam corporis motus certa mentis perceptiones excipiant.

III.

CONSOCIATA corpori anima sic ab ejus pendet organis, ut his benè aut malè dispositis, benè aut malè operetur: Istud equidem aeterno & immutabili fœdere sancivit qui, animam corpori miscendo, discrepantes dissociabilesque adeò naturâ

C iiij

„ corps sont saines & vigoureuses & plus
 „ les esprits sont actifs, purs & abondans,
 „ plus aussi les perceptions de l'ame sont
 „ vives & fortes. Qui peut mieux
 „ produire ces avantages de la santé,
 „ que l'amour, sans lequel la vie des
 „ hommes n'est pas une véritable vie;
 „ parce qu'à la présence & suivant son
 „ gré les esprits étant fortement poussés
 „ dans les fibres nerveuses, & étant por-
 „ tés plus rapidement vers le cœur,
 „ la vigueur des parties solides & flui-
 „ des en est augmentée, les vaisseaux
 „ sanguins redoublent leur action, la
 „ circulation du sang est plus prompte,
 „ & la trituration plus parfaite. Enfin les
 „ traces du cerveau étant élargies, les
 „ images des choses sont plus distinctes &
 „ plus claires, le visage paroît vif & rou-
 „ ge, les yeux sont enflammés, enfin
 „ tout s'échauffe, de manière que

IV.

„ **D**OUTERONS-nous après cela
 „ que l'amour ne change l'esprit
 „ des hommes. Que les esprits lourds
 „ cherchent à aimer, que les stupides
 „ se fassent un attachement, si leur
 „ amour dure quelque peu de tems,

substantias concordi pace ligavit. Quò sanioribus, validioribusque, corporis partibus, mobiliore, puriore, uberioresque spiritus accesserint ; èo vividiores vegetioresque futura sunt mentis perceptiones. Ista secunda valetudinis bona ac præmia quis largietur melius quàm amor, sine quo mortalium vita vitalis non videtur. Hujus quippè præsentia ac nutu, spiritibus in nervorum tubulos validius impulsis, simulque ad cor rapidius delatis, novum supervenit fluidis solidisque robur, venæ micant crebrius, celerius fluit, refluitque sanguis, undique & ubique conterendus : Quid multa ? expansis ampliùs cerebri meatibus, distinctius dilucidiusque menti occurrant rerum species, rubet nitetque facies, ignescunt oculi, sic denique incalescunt omnia, ut crescat vigor in partibus illis quas pudor abscondit.

I V.

POST hac dubitamus adhuc ex amore ingenium hominum immutari ? hic amabo, quarant hebetes quod amare velint, reperire laborent quod ament stolidi ; vel si paucò tempore duret amor, hi emendatis ingenii vitiis sentient solertes sagacesque

„ les défauts de leur esprit seront cor-
„ rigés ; & devenant plus actifs ils sen-
„ tiront belle Venus quelle est la puis-
„ sance de votre fils. Qu'un homme fa-
„ rouché devienne amoureux , l'amour
„ le rendra doux & traitable ; car il n'y
„ a point de Dieu si gracieux. Que les
„ esprits féroces aiment , leur ferocité
„ s'évanouira par la puissance de ce Dieu.
„ Qu'un autre Antiphon timide &
„ méfiant soit transporté d'amour , il aura
„ de la hardiesse pour jouir de l'objet
„ aimé. Qu'Hercule ait tristement sou-
„ piré pour Omphale , comblé des fa-
„ veurs de Dejanire , il a mérité d'être
„ enlevé dans les cieux. Mais qu'est-il
„ besoin de tant de paroles & d'exem-
„ ples ? puisque comme dit un Poète
„ comique, tout est esprit dans un amant.
„ Que les misantropes banissent l'amour,
„ ce fera ôter l'aiguillon de la vertu &
„ de la gloire , les charmes de la vie
„ s'évanouiront , le plus grand plaisir du
„ corps & de l'esprit sera enlevé. Mais
„ ne paroît-il pas que l'amour cause
„ plusieurs maux aux hommes ? oui sans
„ doute, mais si par hazard l'amour
„ produit quelque mal , ce n'est pas la
„ faute de l'amour , c'est celle de l'a-

facili, quanta potentia nati est, Venus
alma, cui? *Amet truculentus homo, brevi
hunc mollem & mansuetum dabit amor,
non enim est αἰὲς ὀυχαῖς ἔλε;* ament
feroces, illicò ferocia ponent corda, vo-
lente Deo. Cautus timidusque amore abundet
Antipho, audacior fiet potiturus; *Omphala*
tristis servierit *Hercules*; latus *Dejanires*
amoribus, cœlum meruit radiantibus illa-
tus astris. Quid verbis & exemplis opus est?
si quidem, ut ait *Comicus*, amanti omnia
ingenia sunt. Amorem tollant *μὴ δὲ πότις*
continuo concidit suavissimum virtutis &
gloriæ incitamentum: percunt vitæ illecebræ,
perit dulcissima corporis mentisque voluptas.
Numquid homini malorum plurium autor
est amor? ita sanè, sed si quem fortè læsit
amor, profectò non amoris est culpa, sed
amantis, qui amare nescivit: arte levee
currus, arte regendus amor.

» mant qui ne sçait pas aimer. Car il y
 » a de l'art à aimer, comme il y en a
 » à conduire un char.

V

» **L**ES brailleurs de Stoiciens fati-
 » guent à force de dire que l'ame
 » qui est la compagne du corps, est
 » exemte des biens & des maux qui
 » lui arrivent. Les commotions de l'es-
 » prit ne sont ni bonnes ni mauvaises
 » par elles mêmes. Si elles sont diri-
 » gées par la droite raison, elles sont
 » dignes de louange; si elles le sont par
 » des desirs deregles, elles meritent d'être
 » blâmées. Les rejeter entierement,
 » c'est ignorer leur usage & leur fin.
 » Ne dites pas qu'elles troublent l'esprit,
 » elles l'exercent; & sans elles il de-
 » meureroit dans la langueur & dans
 » l'abattement. Comme le travail for-
 » tifie le corps, & l'oisiveté l'amolit &
 » l'énerve, ainsi les passions fortifient
 » l'esprit; & être sans passions, cela le
 » diminuë & l'affoiblit. L'amour étant
 » une des principales passions de l'ame,
 » il est comme la racine de chacune,
 » il les produit, il les entretient & les
 » foment. Quelle est la passion qui

V.

COMITEM corporis animam, ipsius bonorum, malorumve expertem importunè clamant oîς ἐκ τῆς σῶας Βά'ρ'χοι; animi motiones ex se nec bona nec mala; si rectà reguntur ratione, laudem merentur; si impotenti libidine, vituperium. Eas omnino amovere & rejicere, prorsus ignorare est earum usum & finem: illas ne dixeris perturbationes animorum, sed exercitationes sine quibus animi miserè torpescerent & hebescerent, Ut labor corpus firmat, ignavia hebetat & frangit, sic passiones firmant animos, & aetia minuit & debilitat. Inter primitivos animi affectus recensitus amor, veluti singulorum radix, omnes producere, fovere & nutrire videtur. Quis, sodes, animi affectus, qualiscunque ille sit, non mutet facillè varium semper & muta-

» n'apporte pas du changement dans
 » l'esprit des hommes, qui est si variable
 » & si changeant ? Quelle raison y a-t-il
 » donc de vous refuser cette prerogative,
 » puissant Dieu de l'amour, qui portés
 » les mortels à toutes sortes d'entre-
 » prises, qui vous rendés maître du cœur
 » des Dieux & des Hommes, & qui re-
 » glés leurs desseins ? Ces preuves &
 » plusieurs autres font connoître que
 » l'Oracle d'Apollon n'est pas plus vrai
 » que cette conclusion.

Donc l'amour change l'esprit.

QUESTION DE MEDECINE.

*Si les femmes sont sujettes à plus
 de maladies que les hommes ?*

L.

» **L**E genre humain qui est au dessus
 » des autres animaux par la raison,
 » est en quelque façon au dessous d'eux
 » par les grands maux auxquels il est
 » sujet. Ne croyés pas que la cause de
 » cette calamité soit aussi ancienne que
 » lui. Le premier des hommes avoit été

SUR LA MÉDECINE. 39
tile hominum ingenium? Quæ invidia est,
tibi nunc denegare potentissime amor?
ui nihil non mortalia pectora cogis, qui
eorum & hominum domas pectora, &
gis consilia. His atque aliis argumentis
ut Apollinis responsum non magis sit
erum, quàm hæc conclusio.

Ergo amor ingenium mutat.

La seconde These fut soutenue le 13.
janvier 1718.

QUESTIO MEDICA.

*An mulieres pluribus obnoxie mor-
bis, quam viri?*

I.

HUMANA gens, etsi ratione su-
perior ceteris animantibus, inferior
amen aliundè est, gravioribus jactata malis.
Homini coavam ne putes causam tantæ ca-
mitatis: Mortalium primus in lucem pro-

» créé exempt de défauts & de maladies.
» Mais à peine fut-il sorti des mains de
» son Createur qu'il se laissa aller au
» crime, oubliant la loi que Dieu lui
» avoit faite. Etant ainsi déchu de l'é-
» tat où il se trouvoit après sa creation,
» il a esté livré aux maladies & à la mort
» pour peine de sa rebellion ; & ce qui
» est encore plus déplorable, ce péché
» d'un seul homme rend toute sa posterité
» coupable de ce crime envers Dieu.
» De-là vient que tous les hommes sont
» sujets à tant de maux du corps &
» de l'esprit.

II.

» **L**A femme qui est compagne de
» l'homme ayant participé à son
» crime n'est-elle pas condamnée à un
» plus grand nombre de maladies, com-
» me étant plus coupable que lui ? ne
» souffre t-elle pas de ce qui lui est
» propre, & de ce qui ne l'est point,
» lors qu'elle ajoute aux maux des hom-
» mes qu'elle a comme eux, les mala-
» dies propres aux femmes & qui sont
» encore plus mauvaises. Cela vient de
» la matiere dont le corps de la fem-
» me est fait, & qui est peut-être d'une

dierat integer vita morbiq; purus ; at suo
vix recens à Conditore ruit per vetitum
nefas , divina Legis immemor ; hinc ab
origine degener , traditus morbis ac letho
fuit , rebellionis suæ pœnas daturus ; &
(quod deplorandum magis) hæc unius Viri
culpa Posteros omnes facit etiam nunc reos
læsæ Divinitatis : Indè Hominum quisque
tam multis adhuc plectitur aegritudinibus ,
corporis , animi.

II.

MULIER humanitatis pars altera ,
labis & antiquæ conscia , nunquid ,
ut viro nocentior , sic & plures ad mor-
bos damnata ? Suos & alienos nonne pa-
titur manes , cum virilia quæ contrahit
mala , foemineis addit vitiis longè deterio-
ribus ? Procreat hæc vitia muliebri corpus
è peiori luto fortè coagmentatum ; alit &
uterina colluvies , dùm suppressæ Mensum
vel Lochiorum feces in principum visce-

D

„ plus mauvaise qualité. Ce vice est en-
 „ trete nu par l'impureté de l'*uterus*, lors-
 „ que les immondices des regles & des
 „ lochies sont transportées vers les prin-
 „ cipaux viscères. De là viennent tant
 „ d'affections convulsives, de suffoca-
 „ tions inconnues aux hommes & fort
 „ ordinaires aux femmes. De plus lors-
 „ que ces mauvaises humeurs qui sont
 „ dans les femmes viennent à se cor-
 „ rompre, combien causent-elles de
 „ douleurs & de playes incurables dans
 „ l'endroit où elles se trouvent : c'est ce
 „ qui fait qu'il y a bien des femmes qui
 „ périssent par les fleurs blanches, &
 „ d'autres ont des ulcères & des can-
 „ cers dont les hommes sont exemts.

III.

„ **Q**U'IL en coûte de douleurs aux
 „ femmes pour le plaisir passager
 „ qui précède la grossesse : les évanouis-
 „ semens, les nausées, les vomissemens
 „ ne sont ils pas des signes qui marquent
 „ qu'une femme est enceinte : dans la
 „ suite de la grossesse elles sont acca-
 „ blées de difficulté de respirer, de pe-
 „ santeur, de mal de tête : & après

rum lareſ ſapiùs importantur; undè tot
 affectus *σπασμὸς*, tot, ſtrangulatus, viris
 ignoti, fœminis familiares. Quin & illa mu-
 lierum ſordes, ſi diutiùs in utero retenta
 computruerint hoſpiti ſuo quot inſtigunt
 illius & plagas inſanabiles! eâ quoque de
 cauſâ, Mulieres non paucas exhauriunt
 fluores albi, virulenti; rodunt alias ulcera,
καταρροιαί, quæ Mares haud attingunt.

III.

QUAM variis inſuper empta doloribus,
 quæ fœmina graviditatem præcurrit,
 levis aura voluptatis! animi defeſſio, nau-
 ſea, vomitio, nùm prima ſunt fœta con-
 iugis indicia? Reliquo geſtationis tempore,
δυσφορία, ſtupore, *καταλΐα*, propè ſuſcratas
 urget adhuc Mulieres inſtantis labor pueræ

D ij

„ cela viennent les douleurs de l'accou-
„ chement, ou d'une fausse couche qui
„ est encore plus dangereuse. Il y a des
„ femmes qui desirant passionément d'a-
„ voir des enfans, se font gloire d'être
„ grosses, & n'accouchent ensuite
„ que d'une mole causée par une trop
„ grande abondance de sang, & qu'on
„ peut prévenir par la saignée. Le lait
„ qui s'amasse dans le sein des femmes,
„ combien leur cause-t-il de maux ? S'il
„ y avoit autrefois quelques maladies
„ propres aux hommes & dont les fem-
„ mes fussent exemptes, elles en sont
„ à présent le plus tourmentées. Ce n'est
„ pas que la nature de leur sexe soit
„ changée, mais c'est leur manière de
„ vivre qui montre que les femmes d'a-
„ présent ont fort dégénéré de la tem-
„ perance de celles du tems passé.
„ Combien en voit-on maintenant qui
„ se mettant peu en peine de leur santé,
„ passent les jours entiers au jeu, ou
„ sont accablées par les excès de bouche
„ dans les repas qu'elles font durant la
„ nuit, à quoi les hommes résistent
„ étant plus robustes qu'elles.

perii, vel aborsus periculosis: Extant
 & prolis avide, quæ, dum pragnantis
 uteri pompâ gloriantur, molam parturiunt
 exuberantis fœturam sanguinis, repetitâ
 vasorum depletione præcavendam: Porro,
 fœcundi laïces, quos ad infantis lactationem
 mamma congerunt, si vitium ceperint,
 fœminis quid non portendunt mali? Planè,
 si qua virorum propria mulieribus olim pe-
 percerat aegritudo, nunc in eas sevit vehe-
 mentius, non mutatâ sexûs naturâ, sed
 vitâ, quæ nostrates fœminas degeneres ar-
 guit à veterum temperantiâ: Quoties his
 illa temporibus suâ de sanitate parùm solli-
 cite, per solidos dies totæ sunt in talis &
 aleâ, vel nocturnis succumbunt comessatio-
 nibus, quas impunè ferunt Viri Fœminis
 valentiores.

IV.

„ **L**A colere, le chagrin, l'ambition,
„ la vengeance, le desespoir étant
„ des passions plus rares ou plus legeres
„ dans les hommes, pourquoi les fem-
„ mes en sont elles tourmentées plus
„ frequemment & en plus de manieres?
„ L'inconstance qui est rare dans les hom-
„ mes, est la compagne fidele des fem-
„ mes. Est-ce pour cela qu'on voit à
„ present tant de femmes mariées soit
„ à la Cour, soit à la Ville, qui cher-
„ chent les moyens de rompre un ma-
„ riage qu'elles ont tant désiré avant que
„ d'y être engagées? vous voyez au con-
„ traire les hommes porter patiemment
„ le joug du mariage, & être fort con-
„ tens de leur sort. L'amour qu'il est plus
„ facile au sexe de blâmer que d'éviter,
„ s'il épargne les hommes, que ne fait-
„ il pas faire aux femmes? à peine voit-
„ on un amant entre mille qui se laisse
„ aller à quelque emportement; mais
„ parmi les femmes combien y en a t'il
„ que l'amour tourmente jusqu'à l'ex-
„ cès? Elles brisent quelquefois des liens
„ très forts, & portent des fardeaux

IV.

*I*R Ademum mœror, ambitio, vindicta, desperatio, rariores aut leviores in viris, fragilem sexum cur frequentius, cur pluribus excruciant modis? Inconstantia pariter, quæ paucos cadit in Viros, omnium ferè Mulierum comes est & socia. An ea propter, tot hodiè Conjuges, Aulica, Plebeia, divortium meditantur, quæ nuper ambiebant innupta matrimonium? Suspicias è contrà tenaces Connubii Viros, suâque sorte contentos. Amor ipse, quem vituperare Sexui facilius est, quàm vitare, si parcit Viris, quid non muliebria pectora cogit! E millibus unum furere vix audias amantem: è Mulieribus, quot bacchantur Veneris æstro percita! Rumpunt interdum vincula vel durissima; tollunt & onera, quibus sine impares Athletarum lacerti. Quamplures videas, quæ despiunt ingeniosè, quæ flent, rident, miscent & seria jocis:

„ trop pesans pour les hommes les plus
„ robustes. On en voit qui extravaguent
„ avec esprit, qui pleurent, qui rient;
„ d'autres dont l'entretien est triste &
„ gai alternativement; d'autres, si l'on
„ ajoute foi au vulgaire, disent des mots
„ d'une langue étrangere qu'elles igno-
„ rent; il arrive quelquefois qu'elles
„ sont comme mortes, sans poulx, sans
„ voix, sans respiration. Il arrive qu'el-
„ les s'agitent avec petulance, &
„ qu'elles poussent des hurlemens hor-
„ ribles. Si vous attribués au Diable ces
„ agitations étonnantes qu'on voit dans
„ les filles & dans les femmes veuves,
„ vous ignorés ce que peut faire une
„ femme dans sa fougue. C'est l'*Uterus*
„ qui fait tous ces prodiges. Si on lui
„ refuse ce qu'il desire ardemment, il
„ allume un nouveau feu dans les vil-
„ cères, & trouble les endroits où l'a-
„ me reside. De plus combien il faut peu
„ de tems pour abbatre les forces de ce
„ sexe fragile, quand il paroît même
„ qu'elles vont plus loin que l'ordre
„ naturel; combien est peu durable l'é-
„ clat de la beauté qui rend les femmes
„ si vaines, puisque tant de maladies en-
„ laidissent & défigurent leur visage. Ce
sexe

*alia (si populo fides) peregrinas effutiunt
 ignota sibi lingua voculas : Est ubi ferè
 jacent inanima , sine pulsu , voce , spiritu .
 Est ubi concutiuntur effrenatè , mox & hor-
 rendos jaclant ululatus . In Viduis , in Vir-
 ginibus , adeò stupendas corporis & animi
 commotiones ad salutem si retuleris , te latet
 insana quid Fœmina possit : hæc portenta
 suscitât uterus , cui si denegaveris quod si-
 tienti appetit , novas ille faces accendit
 in præcordiis , turbat & loca , quæ fre-
 quentat animus . Interea quàm brevè con-
 cidunt Sexûs imbellis vires , dùm naturæ
 modum superare videntur ! quàm fugax
 pulchritudinis ornamentum , quo superbiunt
 Mulieres ! si tot illa morbis , dilapsâ ve-
 lut in cineres facie , miserè deformantur
 Nec minùs suum dedecorant sexum , quæ
 barbata , quæ villis hirsuta vegrandi Cli-
 toride Viros mentiuntur : Eas utroque sexu
 potentes ne credideris ; vanum hoc & insolens
 virilitatis simulachrum morbus est Fœmina-
 rum gregi peculiaris . Reperias alibi non-*

E

„ sexe n'est pas moins deshonoré par
„ celles qui ont de la barbe ou qui. . . .
„ ne croyés pas qu'elles ayent l'un &
„ l'autre sexe. Cette vaine & trompeuse
„ apparence de virilité, est une maladie
„ particuliere aux Femmes. Il y en a
„ qui perdent en même tems leur sang
„ par les Hemoroïdes, par la pleureisie
„ & par leurs regles; ces malades font
„ voir que les évacuations periodiques
„ ne purifient pas entierement leur sang.
„ On a vû des filles qui peu de tems
„ après leur naissance avoient réglement,
„ ce que d'ordinaire elles n'ont que dans
„ un âge plus avancé. Est-ce une preuve
„ qu'elles devoient être steriles? Il
„ y a eu des filles qui dans l'âge nubile
„ avoient leurs évacuations periodiques
„ par la bouche, par les oreilles, par
„ les yeux, par le sein, ou par les doigts;
„ leur sang ne trouvant pas d'issuë
„ par l'endroit naturel, il regorgeoit
„ vers les parties superieures, & s'y
„ faisoit un passage par la rupture des
„ vaisseaux. Si les hommes sont exemts
„ de ces maladies, s'ils en ont d'autres
„ moins souvent que les femmes, qui
„ peut douter quel est le sexe le plus
„ infirme?

SUR LA MÉDECINE. §
nullas hamorroidibus, pleuritide, simul &
menstruo fluxu cruentatas: his discas ab
egrotantibus, fœmineum sanguinem purga-
tione menstrua non omnino defœcari. Vise
quoque sunt in aetate primâ puellulae,
quibus ab ipso matris ubere pendentibus ros
quidam cruentus, statò tempore, stillavit
ab utero: An luculento future sterilitatis
argumento? Fuerunt & adulta Virgines,
quibus per os, aures, oculos, papillas, di-
gitos, uno quoque mense sanguis erumperet;
quasi non expurgatus per loca muliebria,
superis in partibus identidem luxuriaret, ibi
vasa disrupturus: His ab affectibus si
fuerint immunes Viri, si minus multis, quàm
fœminina gens, aliis urgeantur vitiis; quis
dubitat uter sexus sit infirmior?

NE demandés donc pas à une femme comment elle se porte, mais où elle a mal. La raison en est que la tissure du corps de la femme est lâche, molle & facile à être derangée. Il en est tout autrement du corps des hommes dont la tissure est plus ferme, & où les maladies ont moins de prise. Deplus si un homme & une femme sont attaqués d'un même mal, il est ordinairement plutôt guéri qu'elle. Cette difference vient ou de la nature qui est plus robuste dans l'homme, ou de la Medecine dans laquelle les hommes mettent plus de confiance que les femmes. En effet combien y a-t-il eu de femmes qui sont mortes depuis peu, rejetant avec mépris les remèdes. Au reste si l'exercice est nécessaire pour conserver la santé, si les maladies sont fréquentes dans ceux qui demeurent dans l'oïssiveté, les hommes doivent être plus rarement malades, puisqu'ils font plus d'exercice. Ils n'avigent, ils chassent, ils montent à cheval en Eté, en Hyver ;

V.

NE quæras igitur à Muliere, quæ valeat, sed ubi doleat, eoque magis quòd fœminei corporis compages undique laxa est, mollis, & in vitium flecti cerea: secus in virili corpore, stat firma partium conjunctio, quas morbi vis haud facile ferit. Quid quod, eadem si mali labes Virum simul & Fœminam semel invaserit, hæc tardius, ille citius ut plurimum convalescit: dispar hic exitus, aut à naturâ quæ vegetior in Maribus, aut ab arte Medicâ, cui plures confidunt Viri, quam Fœmine. Reverà, quocumque agra non ita pridem Muliercule, spretis fastidiosè remediis, interière. Ceterum, si sanitatis vindex exercitatio, si morbus otiosorum hominum commune stipendium est, rarius egrotabunt Viri, qui frequentius exercentur: navigant, venantur, equitant æstate, hyeme, sustinent & belli, vel togæ labores: sic effectricem morborum causam

E iij

„ ils supportent les fatigues de la guerre
„ & les travaux de la Robbe ; par là
„ ils fuyent l'oisiveté qui est la cause des
„ maladies. Combien est différente la
„ condition des femmes qui n'imitent
„ pas les hommes en des exercices si
„ utiles, mais qui demeurant noncha-
„ lement dans leurs chambres, amas-
„ sent une telle quantité d'humeurs su-
„ perflues, qu'elle aigrit les maux na-
„ turels aux femmes, ou en produit de
„ nouveaux, que dans la suite on ne
„ peut presque point guerir par les re-
„ medes.

*Donc les femmes sont sujettes à plus de
maladies que les hommes.*



SUR LA MEDECINE. 55
fugiunt ignaviam. Quàm diversa Mulie-
rum conditio ! quæ tot salubria non divi-
dunt cum Viris exercitia , sed in umbrâ
parietum torpescentes , eam sæpè colligunt
humorum redundantium copiam , quæ vel
exasperat ingenita Sexui mala , vel nova
parit , vix ullis in posterum medicamentis
eradenda.

Ergo Mulieres pluribus obnoxia morbis ,
quàm Viri.



E iiij

Il n'y à personne qui ne voye que ces Theses ne contiennent que tres peu de choses utiles pour la santé. La dernière qui semble être plus propre pour instruire un Medecin, n'est qu'un détail des maladies auxquelles les femmes sont sujettes; elle est faite d'une maniere outrageante pour le sexe; on n'y voit que deux preceptes dont on puisse se servir dans la pratique; l'un que l'exercice est utile pour la santé, ce qui se trouve aussi dans la première. Ce défaut est fort ordinaire dans les Theses de Medecine, où l'on met souvent des choses qui sont dans plusieurs autres de la même Licence, tandis qu'il y a une infinité de verités, de regles, & de maximes qui ne se rencontrent dans aucune. L'autre precepte est que la saignée convient pour empêcher que dans la grossesse il ne se forme de mole. Ce precepte de soi assez incertain est peu utile, puisqu'on n'a point de signe qui puisse faire connoître la mole que quand elle est toute formée, il ne sert donc de gueres de proposer des moyens pour la prevenir.

Ainsi tout ce qu'on peut apprendre d'utile pour la santé dans ces deux

Theses, est que l'exercice est necessaire pour se bien porter, ce que personne n'ignore. Pour ce qui est des questions qu'on y agite, elles sont peu instructives pour les Medecins; car quoi qu'il puisse arriver que l'amour change l'esprit, il est fort inutile de disputer là dessus dans un exercice destiné pour former des Medecins. Il n'y a pas plus d'utilité à le faire pour sçavoir si les femmes sont sujettes à plus de maladies que les hommes, puisque l'experience ne le fait que trop voir pour en douter.

Mais si à la place de ces Theses on avoit substitué des examen, qu'on eût obligé le Bachelier qui a soutenu la premiere, de subir un examen non seulement sur les changemens que peuvent produire les passions dans le corps, & sur les moyens d'en faire un bon usage pour la santé, mais encore sur les changemens que l'air, les alimens &c. y peuvent apporter, & sur les précautions qu'on doit prendre là dessus pour n'en point recevoir d'incommodité, il auroit retiré beaucoup plus d'utilité de cet exercice. Si celui qui a soutenu la seconde These, avoit au lieu de cela subi un examen sur les maladies des femmes,

il est certain qu'il se seroit rendu plus capable de les traiter, parce qu'il auroit été obligé de les étudier, d'en rechercher les causes, d'en apprendre les signes, de sçavoir les remedes qui y conviennent, & les occasions de les employer à propos.

La dernière These à la vérité contient peu de doctrine tirée des Sîstemes qui sont fondés sur des suppositions; mais on a été obligé d'y avoir recours pour la dispute. La première en contient davantage; mais il y en a ordinairement beaucoup plus dans les Theses de Médecine. Ainsi les Sîstemes étant par là autorisés, les autres exercices par une conséquence nécessaire roulent aussi très souvent sur une pareille Doctrine, comme on le verra ci-après. Cela joint au peu de soin qu'on a de former les Medecins par les exemples à la pratique de leur Art, est cause qu'il leur suffit de s'être chargé la memoire de plusieurs connoissances, dont la plupart sont inutiles à procurer la santé, pour être établis par l'autorité publique, pour arbitres de la vie des hommes. Ce qui montre avec évidence que l'établissement des Facultés de Medecine, n'a pas été

aussi utile qu'il auroit pû l'être ; & même on peut dire avec vérité que l'ancienne méthode de former les Medecins, valoit mieux que celle qu'on suit maintenant, comme je le prouverai dans la suite. Si la premiere avoit cet inconvenient que chacun pouvoit quand il lui plaisoit exercer la Medecine, d'où il arrivoit souvent que des ignorans s'érigeoient en Medecins ; du moins ce qui se pratiquoit alors, pouvoit rendre habiles ceux qui ayant les talens necessaires, avoient encore assez de probité pour s'appliquer le plus qu'il leur étoit possible, à profiter des instructions de leurs maîtres, & pour ne pas entreprendre d'exercer la Medecine sans qu'ils les en jugeassent capables.

Mais comme ce qui se pratique à present, détourne ceux qui veulent se faire recevoir Medecins, de s'appliquer à l'étude de la veritable Medecine, il arrive de là qu'après avoir passé par les épreuves prescrites, quelque application qu'ils aient eue pour y satisfaire, quelques applaudissemens qu'ils aient reçus pour s'en être bien tirés, ils ne sont pas pour cela capables d'exercer cet Art ; quoi qu'ils semble qu'ils aient lieu

de le penser , étant appuyés du témoignage des gens preposés par l'autorité publique pour juger de leur capacité, & ayant été reçus avec honneur. Aussi se persuadent ils souvent sur les connoissances qu'ils ont puisées dans les Systemes , qu'ils ont penetré fort avant dans la nature , & qu'ils sont par là capables de traiter les malades qui veulent bien avoir recours à eux ; mais la défiance que le Public a de leur capacité, marque assez que le succès ne répond pas à la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ; & cette défiance n'est pas une prevention sans fondement ; car quand ils auroient été reçus sans aucune grace, la verité est qu'ils ne sont nullement capables d'exercer la Medecine ; s'ils le deviennent dans la suite, ce n'est qu'au préjudice d'un grand nombre de personnes, & ils ne se désabusent gueres des fausses regles qui ont pour fondement les imaginations des Systemes, que par les mauvais succès qu'ils ont eus en les suivant.

Les jeunes Medecins qui ont assez de jugement pour connoître, combien ils sont peu en état de traiter les malades, & qui ont assez de probité pour vou-

loir s'en rendre plus capables, sont obligés de tâcher de le devenir par une grande étude des Auteurs, qui traitent des différentes maladies dont les hommes sont attaqués, qui rapportent les signes qui les caractérisent, & les moyens de les guerir. Mais l'extrême diversité qui se trouve dans la doctrine de ces Auteurs, met toujours les jeunes Medecins dans l'embarras sur le choix, & les fait très souvent tomber dans l'erreur. Car s'il s'y trouve des regles excellentes pour la conservation de la santé, & pour la guerison des maladies, il y a un bien plus grand nombre de maximes fausses ou trop étendues, qui les jettent dans une pratique dangereuse pour les malades.

De là vient qu'entre les plus fameux Medecins, on en voit qui sont outrés sur l'usage de quelque remede. Il y en a qui font saigner excessivement; d'autres donnent trop legerement l'Emetique ou des remedes aussi violens; d'autres usent trop frequemment de Cordiaux & de Sudorifiques; d'autres purgent & repurgent les malades à outrance; d'autres les accablent de quantité de remedes; d'autres toujours tremblans lais-

sont échapper bien des occasions d'en donner de nécessaires.

Il en sera toujours de même, tant que les instructions qu'on donnera à ceux qui voudront être reçus Medecins, & que les épreuves par lesquelles on les fera passer avant que de les recevoir, ne seront pas mieux réglées. Car comme on ne peut par la seule lumiere de la raison, faire un juste discernement de ce qui est le plus convenable en chaque occasion où il s'agit de la santé, & que ce n'est que par un grand nombre d'observations qu'on peut y parvenir, il est manifeste que l'esprit d'un homme est trop borné & sa vie trop courte, pour en ramasser un nombre suffisant sur chaque cas, & pour se déterminer sans le secours d'autrui, sur le choix de ce qui a été découvert de plus utile pour la santé dans toutes sortes d'occasions.

D'ailleurs ce n'est qu'après un fort long tems, qu'un Medecin peut par lui-même discerner, quel est le meilleur d'entre les moyens qu'on propose pour guerir une seule maladie. Il ne faut donc pas croire qu'il le puisse faire pour toutes sortes de maladies, aussi-tôt qu'il

est sorti de ses exercices ; & s'il est assez téméraire pour s'en flater , il est indubitable qu'il ne peut pas éviter de tomber en de grandes méprises. Aussi voit-on souvent que des Medecins après avoir long-tems suivi une methode , en prennent ensuite une toute differente ; ce qui montre au moins qu'ils ont reconnu que la premiere n'étoit pas si bonne.

On s'est donc bien trompé quand on a crû rendre les Medecins habiles , & exclure les ignorans de la profession de Medecine , en reglant comme on a fait les épreuves par lesquelles passent ceux qu'on reçoit Medecins ; il y a lieu d'être surpris qu'on ait attendu jusqu'à présent à remedier à un tel abus , puisqu'il est aussi manifeste que pernicieux.

Je ne doute pas qu'on ne m'accuse de trop de hardiesse d'avancer de telles choses , mais la verité & l'utilité publique le demandent ; & je le fais avec d'autant plus de confiance , que je sçai que la meilleure partie des Medecins sont de ce sentiment , & s'ils approuvent l'usage de soutenir des Theses en Medecine , ce n'est pas , comme je l'ai entendu dire à plusieurs , qu'ils pen-

sont que cet exercice serve à la pratique de cet Art, mais ils se persuadent qu'il est propre pour former l'esprit de ceux qui veulent être reçus Medecins.

Il est aisé de faire voir le peu de fondement de cette croyance. Car bien loin que les Theses servent à former l'esprit, on peut dire au contraire qu'elles le gâtent, puisqu'elles l'accoutument à s'attacher à des opinions qui n'ont qu'une fausse lueur de verité, & à les soutenir avec autant de fermeté, que si c'étoit des verités constantes; & puisqu'elles le portent à l'opiniatreté, en lui faisant prendre l'habitude de songer plutôt à défendre son sentiment, qu'à chercher la verité.

Il est visible que ces mauvaises dispositions sont très capables de porter l'esprit à l'erreur; car rien ne peut l'y engager davantage, que de l'accoutumer à ne pas faire un juste discernement de l'ombre de la verité d'avec la verité même; & quand l'opiniatreté se trouve jointe à ce défaut, on est presque hors d'état de découvrir la verité, pour peu qu'on soit prevenu; car alors les plus fortes raisons ne touchent plus, & les plus mauvaises font beaucoup d'impression;

pression ; on regarde celles-ci comme des preuves assurées.

Il y a d'autant plus de danger de faire entrer les esprits en de si mauvaises dispositions , que l'on y est déjà naturellement porté. On sçait que les hommes se repaissent volontiers de chimeres. Le desir qu'ils ont de sçavoir , les porte à vouloir tout penetrer , & la presumption leur fait croire qu'ils en ont de grandes connoissances ; mais l'obscurité de la nature , fait qu'ils s'égarent souvent , en prenant pour des verités ce qui n'en a qu'une legere & fausse apparence.

Les Ouvrages des Philosophes & des Medecins le font allez connoître ; car de combien de visions & d'imaginations ne sont-ils pas remplis ? ceux qui ont paru dans ces derniers tems , n'en contiennent pas moins que ceux de l'Antiquité. Quoiqu'il semble que les égaremens des Anciens , contre lesquels les nouveaux se sont tant recriés , eussent dû engager ceux-ci de prendre garde de ne se point laisser aller comme eux , à des fausses apparences de verité ; néanmoins ils ne l'ont pas fait comme il paroît par l'extrême diversité & l'instabilité de leurs sentimens.

La facilité naturelle à se laisser aller à de fausses lueurs de vérité, est entretenue & augmentée par les disputes & les contestations des Theses de Medecine, qui, comme je l'ai dit, ne roulent pour l'ordinaire que sur des opinions fondées sur des hypotheses ou suppositions. J'ai assez prouvé combien il est peu raisonnable d'y faire aucun fond dans l'exercice de la Medecine ; cependant parce qu'en les soutenant dans les Theses, on est obligé de recourir à toutes les raisons imaginables pour les défendre, & que d'ailleurs il est odieux de soutenir l'erreur ; on est par là engagé à reconnoître de la vrai-semblance dans ces opinions ; ainsi au deffaut de la certitude qui manque souvent en Medecine, on se laisse enfin aller à les suivre dans la pratique, & alors on traite les malades au hazard ; car ce n'est point agir avec raison que de se conduire suivant des sentimens, qui ont pour fondement des hypotheses ou suppositions.

Outre que cet usage de soutenir des Theses en Medecine, rend les Medecins plus susceptibles de l'erreur, il empêche encore qu'ils n'en reviennent quand ils y sont une fois engagés ; parce que

rien n'est plus capable de faire contracter le vice d'opiniâtreté, que de s'accoutumer à soutenir des choses douteuses sans en vouloir démordre, car alors ce n'est plus la vérité qu'on cherche à défendre, c'est son opinion. Le Repondant étant obligé par honneur de soutenir les sentimens qui sont dans la These, quelque vrai-semblables que soient les objections qu'on lui fait; il n'a en vûe que de les éluder, bien loin de les examiner dans le dessein d'y donner autant de créance qu'elles approchent de la vérité; c'est pourtant la disposition où l'on doit être pour bien conduire la raison.

Dans ces disputes & ces contestations sur des choses problematiques, on ne contracte pas seulement le vice d'opiniâtreté, on se rend encore l'esprit contrariant: parce que tant celui qui dispute que celui qui soutient, ne songe qu'à prouver tout le contraire de ce que l'autre avance; ainsi l'on prend aisément l'habitude de contredire, à laquelle le sçavoir ne porte déjà que trop par l'orgueil qu'il inspire.

Tout ce qu'on peut dire en faveur des Theses, c'est qu'elles servent à rendre

Fij

l'esprit subtil ; mais cet avantage étant joint aux defectuosités que j'y viens de remarquer , produit même un très mauvais effet : car puisque cet exercice rend un homme opiniâtre & contrariant , & qu'il le porte à l'erreur , la subtilité qu'il peut donner , lui servira à insinuer plus facilement l'erreur dans l'esprit des autres , & à l'y engager lui-même davantage , en lui fournissant les moyens de repousser toutes les raisons qui pourroient le défabuser.

C'est donc se tromper visiblement , de croire que l'usage de soutenir des Theses en Médecine , serve à former l'esprit des Medecins. Car de même que ce n'est point former le cœur que de le porter à des biens qui ne sont qu'apparens , & qu'au contraire c'est le corrompre ; ainsi ce n'est point former l'esprit que de le porter à s'attacher à de fausses lueurs de verité , c'est bien plutôt le gater.

Comme pour former le cœur il est nécessaire de corriger les défauts naturels qui portent au mal , on en doit user de même à l'égard de l'esprit , en le corrigeant des défauts naturels qu'il porte à l'erreur. Il faut donc corriger

la facilité qu'on a de se repaître d'imaginations ; il faut tâcher de détruire l'attachement que l'amour propre donne à chacun pour les sentimens , & d'arrêter la pente qu'on se sent à contredire ceux des autres. Mais bien loin que les disputes & les contestations des Theses, fassent entrer en des dispositions si souhaitables , on voit au contraire qu'elles fortifient les défauts qui y sont opposés.

On dira que quand on soutient des opinions problematiques , on ne s'y attache pas comme à des verités , & qu'on les regarde seulement comme des sentimens probables ; ce qu'on pretend ne pouvoir prejudicier en aucune façon à la justesse de l'esprit.

Je reponds à cela que les disputes des Theses de Medecine , roulant d'ordinaire sur des imaginations tirées de differens Sistemes , c'est déjà porter un jugement très faux de ces imaginations , que de les regarder comme des sentimens probables ; leur instabilité en fournit une preuve convainquante : car la plus grande partie des sentimens qu'on soutenoit autrefois en Theses , passent à present pour des chimeres ; & cepen-

dant c'est en les soutenant que les Medecins d'alors faisoient preuve de leur capacité. On doit croire que les opinions qu'on suit dans les Theses qu'on soutient à present, auront quelque jour le même sort, puisqu'elles sont de même fondées sur des suppositions ; il n'y a point de raison de les croire probables ; ce ne sont que des possibilités apparentes, comme je l'ai montré. *

Mais on fait encore plus, il y en a qui les prennent pour des vrai-semblances qu'on peut suivre dans la pratique de la Medecine ; & sur lesquelles, comme j'ai déjà dit, on ne se règle en effet que trop souvent, ce qui est un égarement d'esprit très préjudiciable dans l'exercice de cette profession.

Il y a encore une chose à redire dans les Theses de Medecine, qui fait une mauvaise impression sur l'esprit, c'est qu'étant ordinairement composées par les Presidens, il arrive de là que les Bacheliers se trouvent souvent avoir des sentimens qui y sont contraires ; ainsi ils soutiennent ce qu'ils croient faux :

* Reflexions Critiques sur la Medecine, 2. partie Chap. v.

on ne peut pas disconvenir que cela ne soit très capable de gâter l'esprit ; puis-que pour le bien former, il faut ne lui donner du goût que pour la vérité, le porter à en faire une exacte recherche, & à ne s'attacher à aucun sentiment qu'autant qu'il en approche. Mais est-ce entrer dans ces dispositions que de soutenir ce qu'on croit faux : non sans doute ; car on est plus opposé à la vérité en défendant ce qu'on croit faux, qu'en soutenant une fausseté qu'on prend pour une vérité.

Il arrive aussi que le même Bachelier qui a soutenu un sentiment dans une Thèse, soutient tout le contraire dans une autre : par exemple dans la dernière Licence c'est le même Bachelier qui a soutenu la Thèse du 3. Decembre 1716. où l'on nie l'existence des esprits animaux, & qui a soutenu celle du 30. Decembre 1717. où l'on dit qu'il y a des esprits animaux, & qu'ils sont le principe des fonctions.

Tous les Bacheliers même font quelques chose d'approchant chaque fois qu'on soutient des Thèses ; car il faut qu'ils commencent par attaquer une proposition de la Thèse, ensuite ils sont

obligés d'en embrasser les sentimens & de les soutenir en repondant à la question qu'on leur fait à chacun à la fin de cet exercice. Il arrive aussi de là, qu'ils défendent des opinions toutes contraires qui se trouvent dans les différentes Theses. Est-ce la leur former l'esprit que de leur faire ainsi soutenir le pour & le contre ? est-ce les porter à la connoissance de la verité, & à ne s'y attacher qu'autant qu'elle leur est connue.

Il y en a plusieurs qui sont engagés par là dans une espece de Pirrhonisme sur la Medecine ; ils croient que tout y est fort incertain ; ce qui fait que désespérant de pouvoir decouvrir la verité, ils ne se mettent pas en peine de la chercher ; & croyant leur Art plus utile pour les faire subsister eux-mêmes, que pour soulager les malades, ils donnent toute leur application à ce qui peut le plus contribuer à les mettre en reputation, c'est-à-dire qu'ils s'attachent presque uniquement à être bons Politiques.

On devroit s'appliquer plus qu'on ne fait en montrant les sciences, à former le jugement, & à inspirer de bien examiner les sentimens, qu'on propose
avant

avant que d'y acquiescer , de douter des choses douteuses , & de ne s'y point attacher comme on a coûtume. C'est ce qu'il est plus necessaire d'observer en Medecine , qu'en toute autre science ; parce que la qualité d'esprit la plus necessaire à un Medecin est la justesse , c'est-à-dire un discernement fin & exact du vrai d'avec le faux ; toutes les autres qualités de l'esprit , sa vivacité , son étenduë jointes à la multitude des connoissances , sont peu utiles & même quelquefois dangereuses dans un Medecin , quand il manque de justesse ; parce qu'elles lui donnent un grand attachement à son opinion , & le défaut de justesse le met hors d'état de sentir la force des raisons qu'on y oppose. Or bien loin que l'usage de soutenir des Theses en Medecine puisse donner de la justesse d'esprit , il est manifeste qu'il y met obstacle , comme je l'ai fait voir.

Un autre mauvais effet , que produit cet usage , c'est qu'il détourne de travailler comme il faut à la perfection de cet Art : car le seul moyen de le perfectionner est de s'attacher uniquement aux observations , & de rejeter toutes sortes de suppositions ou hypotheses. Mais tant qu'on soutiendra des Theses en Medecine,

G

la dispute engagera toujours à recourir aux Siftemes & aux fuppolitions qui en font le fondement, car c'eft ce qui donne matière aux difputes; ainfi l'on continuera d'en faire le capital des instructions qu'on donne aux Etudians, ce fera le principal objet de l'étude de ceux qui veulent fe faire recevoir Medecins; ils s'en rempliront tellement la tête, comme on a fait jufqu'à prefent, qu'ils y regleront fouverainement leur pratique, & cela d'autant plus frequemment qu'ils s'y feront plus attachés.

Les Auteurs qui écriront fur la Medecine, rempliront auffi leurs ouvrages d'une doctrine fondée fur quelques Siftemes comme la plupart de ceux qui ont écrit dans ces derniers tems, où chacun a pris la liberté de donner un plein effor à fon imagination. Car c'eft fur des opinions tirées des Siftemes, qu'ils appuyent fort fouverainement les regles qu'ils donnent fur la maniere de traiter les maladies. On ne peut pas douter qu'ils ne pratiquent la Medecine comme ils l'enseignent; & fi les Auteurs fe reglent fur quelque Sifteme en traitant les malades, on doit croire qu'il y a beaucoup d'autres Medecins qui en ufent de même; puifque c'eft principale-

ment par l'étude de leurs ouvrages qu'ils ont appris la cure des maladies ; & pour en être entièrement convaincu il ne faut qu'examiner la pratique des Medecins.

La cause d'un tel égarement n'est autre, que le peu de soin qu'on a pris de les conduire d'abord dans la bonne voye, & l'application qu'ils ont été obligés de donner aux imaginations des Siftemes pour être reçus Docteurs ; ils s'y sont tellement attachés, qu'ils ne peuvent pas s'en défaire du moins entièrement, quelque esprit qu'ils aient ; parce que l'impression qu'on en reçoit est d'ordinaire si forte, que ceux mêmes qui écrivent contre ces vaines speculations, ne laissent pas d'en adopter quelques unes dans le même ouvrage où ils font tous leurs efforts pour les décrier.

Ce desordre subsistera toujours, tant qu'on ne changera pas la maniere d'instruire & d'éprouver les Medecins avant que de les recevoir ; n'ayant pas été formés sur les observations, ils s'appliqueront peu à en faire d'aussi justes & en aussi grand nombre qu'il faut, pour débrouiller la confusion qui regne dans la Medecine, & pour la perfectionner. Ainsi cet Art sera toujours dans le mauvais état où il

G ij

se trouve , & l'on n'en retirera pas à beaucoup près toute l'utilité qu'on en peut recevoir.

Tant que les exercices des Facultés de Medecine rouleront sur de vaines speculations, qui sont d'ordinaire le sujet des contestations & des disputes des Theses, on retirera peu d'utilité de leur établissement qui par lui-même est très avantageux , & il produira toujours plus de mal que de bien. Quoique l'on fasse passer par des examen, ceux qui s'y font recevoir Docteurs, ils n'en deviennent pas beaucoup plus habiles, parce qu'on n'en fait pas un nombre suffisant, & qu'ils roulent la plupart du tems sur de vaines speculations tirées des differens Sistemes; & c'est encore un mal que produit l'usage de soutenir des Theses; car comme il oblige de remplir de cette mauvaise doctrine, les instructions qu'on donne aux Etudians, on est en quelque façon obligé par là de faire rouler les examen sur ces vaines speculations; parce que si les instructions doivent avoir de la conformité avec les exercices par lesquels on fait passer ceux qui se font recevoir Medecins, ces exercices doivent aussi avoir du rapport aux instructions qu'ils ont reçues.

Plûtôt que de laisser les choses dans l'état où elles sont, il vaudroit beaucoup mieux rétablir l'ancienne maniere de former les Medecins. Ils s'attachotent, comme j'ai dit, pendant un tems, à un Medecin qui leur montrait la theorie & la pratique de la Medecine. Par ce moyen ils pouvoient se rendre capables de bien traiter les maladies, au lieu qu'apresent, de la maniere que se font les exercices, l'on y apprend si peu de la veritable Medecine, qu'après s'être tiré avec honneur de toutes ces épreuves, on n'est pas pour cela capable d'exercer cette profession.

En effet de deux personnes qui ayant autant de talent & d'application veulent être Medecins, si l'un fait ses études & prend les degrez dans une Faculté des plus celebres, & où les exercices & les épreuves soient de plus longue durée & se fassent le plus exactement; par exemple dans la Faculté de Paris, où le tems des études & des exercices pour parvenir au Doctorat est de quatre ans: Si l'autre suit l'ancienne maniere d'apprendre la Medecine, qu'il s'attache à un bon Medecin pendant un égal espace de tems, que ce Medecin le dirige dans le choix des livres qu'il doit étudier, qu'il lui en

applanisse les difficultés, qu'il lui donne les éclaircissements dont il a besoin, qu'il le mene avec lui voir ses malades pour l'instruire par les exemples sur la juste application des remedes ; je dis que ce dernier sera beaucoup plus en état que le premier de bien traiter les maladies, & il n'y a aucun Medecin qui n'en convienne. D'où il suit manifestement, que l'ancien usage d'instruire & de former les Medecins étoit plus propre pour les rendre capables de bien exercer leur profession, que celui qu'on a suivi depuis l'établissement des Facultés de Medecine ; & par consequent il vaudroit mieux le rétablir que de laisser les choses dans l'état où elles sont.

Mais si l'on fait les Réglemens que j'ai marqués pour l'instruction & pour la reception des Medecins ; si l'on donne aux Etudiants des traités qui ne renferment que ce qu'il faut sçavoir pour bien exercer la Medecine, qu'on fasse subir à ceux qui veulent être reçus, un assez grand nombre d'examen pour les obliger d'acquiescer une theorie de cet Art aussi pleine & aussi entiere qu'il est raisonnable de l'exiger ; si outre cela on prend les moyens que j'ai proposés pour les former à la

pratique par les exemples, il est certain qu'ils seront plus en état de remplir les devoirs d'un bon Medecin, que s'ils avoient été instruits suivant l'ancienne methode, ou suivant l'usage d'apresent; & de plus les ignorans se trouveront par là exclus de la profession de Medecine; ainsi c'est le parti que le bien public veut qu'on prenne.

Quelque évidentes que soient les preuves qui font connoître que l'usage de soutenir des Theses en Medecine est pernicieux, la force de la coutume engage plusieurs Medecins à vouloir le maintenir, & à chercher des raisons pour l'autoriser. Ils alleguent non seulement l'exemple de toutes les Facultés de Medecine, mais encore de celles de Theologie & de Droit, où cet usage est generalement reçu depuis plusieurs siècles. Delà ils concluent que c'est une grande temerité à un homme, d'oser attaquer un exercice confirmé par une coutume aussi generale, & appuyé par le suffrage de tant d'habiles gens.

Cette objection qui paroît très forte, a plus d'éclat que de solidité; car l'exemple des Facultés de Theologie & de Droit ne conclud rien pour la Medecine.

G iij

Il s'agit principalement en Theologie des articles de la Foi que les Docteurs doivent être en état de défendre ; or afin qu'ils sçachent tout ce qu'on y peut opposer, & les solutions qu'il y faut apporter, rien n'est plus convenable que de les obliger de soutenir en These ces articles de Foi.

Il s'agit en Droit d'apprendre les Loix & de les sçavoir concilier ; dans les Theses qu'on y soutient, on propose des sentimens qu'on établit sur des Loix ; ceux qui disputent en citent qui y paroissent opposées ; le Repondant doit faire voir qu'elles n'y sont pas contraires ; ainsi cet exercice conduit à la fin qu'on s'est proposée dans l'établissement des Facultés de Droit.

Mais il n'en est pas de même des Theses de Medecine. J'ai montré que bien loin qu'elles servent à rendre les Medecins habiles dans leur profession, elles les détournent d'apprendre ce qu'ils doivent necessairement sçavoir. Ainsi quoique ce soit une coutume generalement établie dans toutes les Facultés de Medecine d'y soutenir des Theses, on n'en doit nullement inferer qu'il faille la conserver.

Au contraire il faut conclure que plus cette coutume est repandue, plus elle produit de mauvais effets, & plus on doit songer à y remédier. Car si elle ne subsistoit qu'en quelques unes des Facultés, ceux qui veulent s'attacher à la véritable Médecine, iroient étudier & prendre des degrez dans les autres; mais le désordre étant général, il faut nécessairement que ceux qui embrassent la profession de Médecine, prennent une route si opposée à la voye qu'ils devroient suivre, pour apprendre à bien traiter les maladies. De là vient que quelque talent & quelque application qu'ils ayent, ils en sont toujours beaucoup moins capables, qu'ils ne le seroient s'ils avoient étudié & pris les degres dans une Faculté, où les instructions & les exercices seroient aussi propres à les former, que le bien public le demanderoit.

Il n'y a point de doute qu'il n'en revienne beaucoup d'honneur à la Faculté de Médecine, qui sera la première à reformer un abus aussi manifeste & aussi préjudiciable, que celui d'y soutenir des Theses, & qui reglera comme il faut les instructions & les épreuves nécessaires pour rendre les Médecins habiles.

On dit encore pour la défense des Theses, que les disputes servent à éclaircir la verité, & que la Medecine renfermant une tres grande quantité de connoissances douteuses, il est à propos qu'on en fasse un sujet de dispute, comme on a coutume dans les Theses; afin qu'étant obligé de chercher les raisons pour & contre, on puisse plus seurement demesler ce qu'il y a de vrai & de faux dans ces connoissances.

Je réponds à cela qu'on aura beau disputer sur les matieres qu'on agite dans les Theses, on ne parviendra pas par cette voye à la connoissance de la verité, puisqu'une toutes ces contestations roulent le plus souvent sur des hypotheses, qui ne peuvent servir de rien pour la découvrir.

Mais quelles que soient ces disputes, s'il étoit vrai qu'elles pussent servir à éclaircir les doutes de la Medecine, on en auroit par ce moyen resolu plusieurs, depuis tant de siècles que cet usage est établi; cependant je puis bien défier qu'on montre que les contestations de toutes les Theses qu'on a soutenues jusqu'à present dans un si grand nombre de Facultés qui sont établies en Europe, aient fait découvrir une seule verité utile pour la santé.

Les connoissances de la Medecine n'é-

tant appuyées que sur des faits, il s'ensuit que ce n'est point par la dispute qu'on peut éclaircir les difficultés qui s'y rencontrent, mais par l'observation des faits qui y servent de fondement, puisque tout le monde convient qu'il ne faut pas disputer des faits. C'est donc aux anciens Medecins qu'il appartient de faire cette discussion; car il n'y a qu'un long usage qui puisse en rendre capable. Mais ceux qui apprennent la Medecine, devant se proposer de sçavoir ce que l'on a remarqué qui a réussi le plus souvent dans chaque occasion où il s'agit de la santé, il faut qu'ils s'attachent à sçavoir ce qu'en disent ceux qui se sont appliqués à le connoître par leurs observations; & c'est à quoi il est manifeste que les disputes & les contestations des Theses ne conduisent nullement.

Une autre objection qu'on me fait, c'est que depuis plusieurs siècles que cet exercice est en usage, il y a eu plusieurs excellens Medecins, qui ont été formés par les Theses qu'ils ont soutenues pour parvenir au Doctorat; d'où l'on conclut que cet exercice ne convient pas moins qu'en Theologie & en Droit, & qu'il ne gêne nullement l'esprit.

Il est vrai que ces grands Medecins ont soutenu des Theses, mais il est faux que ce soit ces exercices qui leur ait donné le sçavoir qui les a fait estimer. Une preuve convainquante de cela, c'est que la plupart des opinions qu'ils ont soutenues, sont communément rejetées à present, & on les regarde comme fausses; or il est évident qu'on ne devient pas plus habile en étudiant ou en soutenant des faussetés; il suit donc delà manifestement que ce ne sont pas les Theses qui les ont rendus habiles. En effet leur habileté consistoit en ce qu'ils sçavoient mieux que les autres, les bonnes maximes & les bonnes regles de la Medecine; ce ne sont pas assurément les Theses qu'ils ont soutenues qui leur en ont donné la connoissance; ce n'est donc pas cet exercice qui les a rendu habiles.

A l'égard de ce qu'on dit, que ces grands hommes n'ont pas eu l'esprit gâté par les disputes & les contestations des Theses, & qu'ainsi je n'ai pas eu raison d'avancer que cet exercice produisoit un si mauvais effet.

Pour y répondre il suffit de dire, que je n'ai pas pretendu que cet exercice gâtât l'esprit infailliblement & sans ressource.

Comme lors qu'on dit que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs, on ne pretend pas qu'un homme qui a fréquenté de mauvaises compagnies ait certainement de mauvaises mœurs, puisqu'il peut arriver qu'il ait un si grand fond de probité, qu'il n'en ait pas reçu de mauvaises impressions, ou que s'il est tombé dans quelque égarement il s'en soit relevé; de même, quoique l'usage de soutenir des Theses en Medecine fasse ordinairement de mauvaises impressions sur l'esprit, il n'y a point de doute que plusieurs Medecins n'aient pû en être exemts, parce qu'ils avoient un assez bon esprit pour ne pas tomber dans les défauts que cet exercice fait souvent contracter, ou pour s'en corriger s'ils en avoient reçu quelque atteinte.

On m'a encore objecté que la plûpart des gens aimant que les Medecins raisonnent sur leurs maladies, & n'ayant point de goût pour ceux qui ne le font pas, quand on embrasse cette profession on est obligé par cette raison de s'attacher à beaucoup raisonner; & comme les Theses sont très convenables pour rendre les Medecins forts en raisonnemens, on doit conclure que l'usage d'en soutenir en Me-

decine leur est utile, & qu'ils ne doivent pas consentir qu'il soit aboli.

Il est aisé de découvrir le foible de cette objection. Car les Facultés de Médecine étant établies pour le Public, on doit les regler conformément à l'utilité publique. Or pour cela il faut que les exercices soient réglés de la manière qui convient le plus pour mettre les Medecins en état de donner à ceux qui les consultent, des conseils utiles pour leur santé; c'est à quoi les Theses de Medecine nuisent plus qu'elles ne servent, comme je l'ai fait voir. Il n'est pas nécessaire que ceux qui s'attachent à la Medecine s'accoutument à tant raisonner, il faut qu'ils s'appliquent davantage à raisonner juste; c'est ce que les Theses de Medecine n'apprennent pas, puisque la plupart des raisonnemens qu'on y fait sont fondés sur des hypotheses & des imaginations. Les Medecins qui voudront satisfaire les gens qui aiment tant les raisonnemens, n'auront qu'à s'appliquer en leur particulier à l'étude des Siffemes, selon qu'ils le jugeront à propos; par ce moyen ils trouveront matière à raisonner autant qu'il plaira à ceux qui les écouteront. Mais il faut que les exercices destinés à former les Me-

decins, soient tels qu'il convient pour les rendre capables non pas d'amuser le Public, mais de lui procurer la santé.

Voilà ce qu'on a allégué de plus plausible en faveur des Theses; mais à dire vrai ce ne sont pas ces raisons qui ont porté à condamner la proposition que j'ai faite d'abolir l'usage d'en soutenir en Medecine; ce qui y a le plus engagé, c'est, comme j'ai dit, qu'on a cru qu'elle étoit contraire à l'honneur des Medecins. Car on a prouvé que si l'on demeurait d'accord que cette sorte d'exercice fût si peu convenable en Medecine, le Public pourroit penser qu'il faut nécessairement, que pour le maintenir comme on a fait, les Medecins aient manqué ou de lumieres ou de zele pour le bien public.

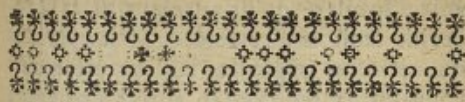
Cependant on auroit tort de porter un tel jugement, & de condamner ainsi les Medecins; ce ne sont pas ceux d'aujourd'hui qui ont établi l'usage de soutenir des Theses; ils ont été obligés de passer par cette épreuve pour se faire recevoir Docteurs; & quoi qu'une grande partie ait vu aussi bien que moi, que cet exercice n'est pas propre pour former les Medecins, on peut croire qu'ils ont eu des raisons pour ne pas entreprendre de le

faire supprimer. Tout le monde n'est pas obligé de s'exposer à toutes les contradictions, & à toutes les animosités que m'a attiré la liberté que j'ai prise, de parler contre les désordres de la Médecine.

Néanmoins il faut demeurer d'accord que ceux qui ne rendront pas le témoignage qu'ils doivent à la vérité, & que la vue de leur intérêt empêchera d'approuver des changemens qu'il importe de faire pour mettre un bon ordre dans la Médecine, se rendront coupables de tous les maux qui en arriveront.



MEMOIRE



MEMOIRE

*Pour la réformation de la
Medecine dans la Ville de Paris.*

Si l'entreprise de réformer la Medecine paroît grande, elle l'est plus par rapport à l'utilité que le Public en retireroit, que par rapport aux difficultés qui se rencontreroient dans l'exécution; & je ne doute pas qu'on ne l'eût déjà éprouvé, s'il n'y avoit point eû d'autres obstacles que ceux qui peuvent venir de la chose même; mais les grands desseins ne sont jamais sans contradictions & sans traverses.

La prevention de la coûtume, l'interêt particulier, & la jalousie qui regne entre les personnes d'une même profession, ont formé de puissans obstacles à l'exécution des établissemens que j'ay proposés; on a été fort irrité de ce que j'ai fait voir, que les abus de la Medecine sont cause qu'il y a peu de bons Medecins, & que les meilleurs sont fort éloignés d'a-

H

voir l'habileté qu'ils auroient si la Médecine étoit mieux réglée. Si les preuves que j'en ai apportées eussent été moins convaincantes, on en auroit été moins choqué; mais on a fait voir que rien ne pique plus que les vérités offensantes.

Il est arrivé de là qu'un grand nombre de Médecins se sont opposés à cette réformation, la croyant contraire à leur honneur & à leur intérêt. Pour en détourner l'exécution, l'on a tâché de faire en sorte que le Public ne découvrit pas la vérité, & pour cela on a employé tous les moyens qu'on a pu imaginer.

L'artifice dont on s'est le plus servi & qui a le mieux réussi, c'est qu'on a tâché de répandre dans le Public, que ce que j'ai dit sur ce sujet ne sont que des visions d'un particulier, condamnées par tous les autres Médecins.

Cette raison n'est pas mal imaginée; elle est assez specieuse pour faire impression même sur les personnes les plus sensées & les moins prevenues; & cela d'autant plus qu'elle est établie sur un fait qui paroît incontestable. Car il est vrai que beaucoup de Médecins se sont déclarés contre moi avec chaleur, & qu'aucun n'a pris ouvertement ma défense.

Il y a lieu de croire que c'est cette raison qui a empêché qu'on ne fit attention aux moyens que j'ai proposés, pour remédier aux abus de la Medecine. Car depuis quatre ans qu'il y a que mon Projet de reformation a paru, on n'a rien fait de tout ce que j'ai dit, quoi qu'il y ait beaucoup de choses qui sont aussi faciles à executer qu'elles sont importantes au Public.

Il est donc necessaire de désabuser ceux qui se sont laissé tromper par cette ruse ; & pour y parvenir il pourroit suffire de leur exposer simplement la verité telle qu'elle est comme je vais faire.

Parmi les Medecins il y en a qui sans examiner si ce que j'ay proposé étoit en soi bon ou mauvais, ne suivant que leurs passions se sont soulevés contre moi, dans la croyance que ce que j'ai dit étoit contraire à leur interest ; d'autres plus équitables ont bien vû qu'il seroit tres utile, de faire la plupart des établissemens que j'ai proposés, mais connoissant que le plus grand nombre des Medecins n'étoit pas porté à réformer les abus de la Medecine, ils ont cru que cela ne se pourroit faire que par une autorité supérieure ; & s'estant mis en tête qu'on ne l'entreprendroit jamais, ils ont jugé que la proposition que

H ij

j'ai faite, ne produiroit pas le bien que j'ai eû en vue, & qu'elle feroit un grand tort à la Medecine & aux Medecins par l'exposition des abus que j'ai voulu reformer. Ainsi les uns & les autres m'ont condamné, les premiers avec emportement, les derniers avec plus de moderation, ayant égard à mes bonnes intentions.

Mais afin de ne laisser aucun doute là-dessus, je vais montrer en quoy consiste la singularité dont on m'accuse; on verra qu'elle ne doit nullement détourner de la réformation proposée.

Tout ce que j'ai dit sur ce sujet se réduit à deux choses; l'exposition des abus de la Medecine, & les moyens d'y remedier. Pour ce qui est des abus que je reprends, il est très faux que je sois le seul de mon sentiment; au contraire la plus grande partie des Medecins demeure d'accord de ces abus; en effet ils sont trop manifestes pour les revoquer en doute, & ce que j'en ai dit le fait assez voir.

A l'égard des moyens d'y remedier, il n'est pas plus veritable que je sois le seul qui en aye proposé; il y a eu plusieurs Medecins qui l'ont fait avant moi. Ce qu'il y a de vrai, c'est que personne n'a encore donné un projet tel que le mien, ni qui

soit aussi étendu & aussi general. Mais cette singularité n'est pas une raison pour le rejeter. Il faut auparavant examiner s'il est convenable pour corriger les abus, & si l'on a quelque chose de mieux à faire. C'est donc fort mal à propos que tant de Medecins se sont opposés à mon projet de reformation de la Medecine, sur le simple pretexte que je suis le seul de mon sentiment.

Quoique leur raison soit très frivole, leur multitude a été assez considerable pour faire impression sur l'esprit d'une grande quantité de personnes. On a eu de la peine à croire, que tant de gens voulussent s'opposer à un dessein qui procureroit un grand avantage au Public, si le désordre de la Medecine étoit aussi grand que je l'ai dit, & que le projet de réformation fût aussi convenable pour y remedier. C'est pourquoy on en est demeuré là, sans rien examiner davantage.

Le peu de succès qu'ont eu jusqu'à present mes bonnes intentions, sembleroit devoir m'empêcher de poursuivre; mais je crois que l'humanité demande de moi que je fasse encore cette tentative pour procurer au Public les grands avantages qu'il recevroit, si l'on prenoit enfin la

resolution de remedier à des abus qui lui sont si prejudiciables.

Comme il n'y a pas d'apparence qu'on fasse une réformation dans la Medecine, aussi generale que je l'ai proposée dans le Projet, contre le sentiment d'un si grand nombre de Medecins qui la désapprouvent, j'ai cru que le bien Public demandoit que je marquasse au moins quels changemens il y auroit à faire dans la ville de Paris, pour y reformer la Medecine; ce qui sera d'autant plus aisé à executer, que pour cela il ne sera pas necessaire de créer ni de Surintendant ni de Directeur de la Medecine, qui sont les établissemens qui paroissent le plus souffrir de difficulté, de tous ceux qui sont proposés dans le Projet.

En reformant la Medecine dans Paris, ce sera un moyen aisé de parvenir à la reformer dans tout le Royaume. Car l'utilité qu'on en recevra, ne manquera pas d'engager les autres Villes à suivre cet exemple, & l'on doit esperer que cette réforme s'introduira insensiblement par tout.

La necessité de remedier aux abus de la Medecine doit passer pour une chose constante, puisque les raisons par lesquelles

je l'ai prouvée sans réplique. Lorsque sur les reproches qu'on m'a faits d'avoir exposé au mépris du Public la Médecine & les Médecins, j'ai voulu citer pour ma justification la vérité des choses que j'ai avancées, on n'a pu rien répondre, sinon que toute vérité n'est pas bonne à dire. Mais cette réponse est bien frivole; car on ne peut pas disconvenir qu'il ne soit très utile, & même qu'il n'y ait une obligation très étroite, de faire connoître des abus aussi réels & aussi préjudiciables, que ceux qui se trouvent dans la Médecine, afin qu'on prenne les mesures nécessaires pour les corriger.

Il n'y a pas plus de solidité dans ce qu'on a dit, qu'éant impossible qu'il n'y ait des abus dans tous les Arts, l'on doit souffrir qu'il y en ait dans la Médecine. Il est vrai qu'il faut tolérer les abus qu'on ne peut empêcher, mais lorsqu'il est possible d'y mettre ordre, ceux qui sont en place pour le faire, se rendent coupables de tous les maux qui en arrivent, s'ils négligent d'y remédier.

Comme on ne peut pas nier que les abus marqués dans le projet de réformation, ne soient très réels & très préjudiciables, on ne peut pas disconvenir que par le

moyen des Réglemens qui y sont proposés, on n'en retranche la plus grande partie, sans tomber dans aucun inconvenient considerable ; & c'est tout ce qu'on doit avoir en vûë ; car il ne faut pas esperer de pouvoir jamais ôter entierement les abus de la Medecine, non plus que de toute autre profession.

Il est certainement d'une grande importance pour le Public, qu'on prenne toutes les mesures possibles, pour faire en sorte que ceux qui exercent la Medecine, en soient capables ; le moyen de parvenir à ce but, c'est de bien instruire ceux qui embrassent cette profession, & de les faire passer ensuite par des exercices & des épreuves suffisantes pour les former, & pour connoître s'ils sont en état que chacun puisse leur confier en assurance le soin de sa vie & de sa santé.

C'est en quoi l'on manque beaucoup dans les Facultés de Medecine. Les traités qu'on donne aux étudiants sont très défectueux, & les épreuves par lesquelles on les fait passer pour parvenir au Doctorat, ne sont pas convenables pour les rendre capables d'exercer la Medecine, & pour juger s'ils le sont.

Ce désordre vient principalement com-
me

me je l'ai dit dans le projet, de ce qu'il y a de deux sortes de connoissances dans cet Art, lesquelles sont bien différentes pour l'utilité; les unes sont fondées sur les observations des sages Medecins, qui se sont bornés à ce que les sens leur ont fait découvrir, soit des choses qui se passent dans le corps de l'homme tant en santé qu'en maladie, soit des effets que produisent sur lui les causes exterieures.

Les autres connoissances sont établies sur les imaginations de ceux des Médecins, qui ont voulu approfondir la nature à l'exemple des Physiciens; ne pouvant parvenir à en découvrir les ressorts cachés, par les principes naturellement connus, & par les choses que les sens découvrent, qui sont les seules sources des connoissances sur lesquelles on peut faire quelque fond, ces Medecins speculatifs ont eu recours à des hypotheses ou suppositions, sur lesquelles ils ont bâti une infinité de Sistemes differens.

Les premieres connoissances étant plus certaines, elles ont été plus stables; elles comprennent ce qu'on a découvert par le moyen des sens, de l'état naturel du corps humain, de la disposition & de l'usage de ses parties; elles comprennent l'histoi-

re des maladies, des signes qui les font connoître ou qui en font prévoir les suites, des Symptomes qui y arrivent, des circonstances qui en varient la cure ; elles comprennent encore ce qu'on a remarqué d'utile & de nuisible à la santé, les propriétés des Medicamens & l'occasion de s'en servir.

Les secondes connoissances sont, à proprement parler, le Roman de la Medecine. Elles sont établies sur des imaginations ; ce qui a fait qu'elles ont toujours été très variables ; la multiplicité en est infinie, & leur opposition très manifeste. Elles renferment ce qu'on a imaginé sur les causes insensibles des maladies, sur leur essence, sur le rapport que chaque Auteur de Systeme s'est figuré entre la nature des remedes & celle des maladies.

La raison voudroit qu'on instruisit particulièrement les Etudians en Medecine des premieres connoissances, & qu'on ne leur donnât tout au plus, qu'une legere teinture des secondes ; cependant on fait tout le contraire dans les Ecoles de Medecine, comme il est expliqué assez au long dans le projet de réformation ; on s'y amuse beaucoup à de vaines speculations ; on s'y applique à approfondir des

choses que les sens ne peuvent faire connoître; & pour cela on a recours aux hypotheses ou suppositions, sur lesquelles sont fondés les Siftemes de Medecine, dont la multitude & l'instabilité suffit pour montrer évidemment, qu'il est dangereux de les prendre pour regle, en ce qui concerne la conservation de la santé & la guerison des maladies.

Un autre défaut bien considerable dans les instructions qu'on donne dans les Ecoles de Medecine, c'est qu'on y entre peu dans le détail des maladies & de la maniere de les traiter, quoi que ce soit la partie la plus étendue & la plus importante de la Medecine. Ce qui est cause que les jeunes Medecins sont obligés de s'en instruire dans les Auteurs, lesquels sont remplis d'obscurité, d'incertitude & de faussetés. D'où il arrive que souvent ils se trompent dans le choix qu'ils font de la methode de traiter les maladies.

Or il est manifeste qu'on remediera à ces abus, si l'on suit ce qui est proposé dans le projet, qui est de choisir un nombre suffisant de Medecins capables, pour faire un Corps de Medecine le plus exact & le plus complet qu'il se pourra, sans s'attacher à aucun Sifteme. On leur im-

posera seulement pour regles, de rechercher dans les Auteurs de Medecine, ce qu'il y a de plus assuré & de plus utile pour la santé, & de le placer dans le traité où il convient. 2. De n'y rien mettre qui ne soit suffisamment établi sur l'expérience. 3. Quand les sentimens des Medecins seront partagés, de prendre ce qui est suivi par le plus grand nombre de ceux qui ont le plus de reputation.

Les traités dont ce Corps de Medecine seroit composé, vaudroient mieux que ceux que les Professeurs donnent maintenant, lesquels ne sont pas complets, parce que le tems qu'ils enseignent est trop borné; ils ne sont pas non plus assez exacts, parce que suivant l'état present des choses, il seroit necessaire d'employer trop de tems & trop de recherches à les composer comme il faut, pour esperer que les Professeurs veuillent ou même puissent le donner une si grande peine.

La difficulté qu'on objecte contre cette proposition est, que ce Corps de Medecine étant imprimé, les Etudians se contenteroient de l'acheter; & ne seroient pas assidus aux leçons. Mais il est aisé de remedier à cet inconvenient, en ne l'exposant pas en vente, & le faisant distri-

buer par feuilles dans les Ecoles, donnant une ou deux feuilles par semaine à ceux qui viendroient exactement. D'ailleurs on n'auroit qu'à avoir de l'exactitude à refuser des attestations, à ceux qui auroient souvent manqué de se rendre aux Ecoles, pour entendre les explications des Professeurs.

Si on laisse les choses dans l'état où elles sont, il y aura toujours un inconvenient beaucoup plus grand, qui est de faire apprendre la Medecine aux Etudiants en des écrits fort défectueux, auxquels on joint des explications qui y sont conformes. Ne vaut-il pas incomparablement mieux se servir toujours des mêmes Traités, faits suivant le projet avec un grand soin & une grande exactitude.

Pour les rendre encore meilleurs, à chaque édition on nommeroit des Docteurs qui travailleroient chacun à un des Traités pour l'édition suivante, afin de perfectionner de plus en plus cet ouvrage, en expliquant ce qu'il pourroit y avoir d'obscur, en ajoutant ce qu'on y auroit omis de nécessaire, & en l'augmentant des decouvertes que l'on fera.

L'établissement que je propose auroit plus de conformité aux Statuts de la Fa-

culté de Medecine de Paris, que ce qui s'y pratique maintenant. Car dans ces Statuts il n'est pas dit que les Professeurs dicteront des Traités qu'ils auront composés ; mais l'article LIV. qui marque ce qu'ils doivent faire, est conçu en ces termes : *Schola Lectores Hippocratem, Galenum, aliosque Medicina principes tantum interpretentur, eorumque contextum legant & diligenter explicent.* Or les Traités de Medecine faits suivant le projet, ne seroient qu'un tissu de ce qu'il y a de meilleur dans Hipocrate, Galien & les autres bons auteurs.

Il y a des Medecins qui ont proposé de mettre dans les Ecoles de Medecine de Paris des Professeurs perpetuels, au lieu d'en nommer tous les ans de nouveaux, comme on fait à present. Mais on ne remedieroit pas par là aux inconveniens qu'on doit éviter ; & pour en être persuadé il suffit de considerer, que dans les Facultés où les Professeurs sont perpetuels, les Traités qu'ils donnent sont au moins autant remplis de doctrine des Sistemes, que ceux qu'on donne à Paris ; ce qui est un désordre auquel on doit necessairement remedier pour les raisons qui sont marquées ci-dessus, & plus amplement expliquées dans le Projet.

Soit que les Professeurs soient perpétuels, soit qu'on les change tous les ans, tant qu'on s'en rapportera à eux pour faire les Traités qu'ils doivent enseigner, les instructions qu'ils donneront aux Etudiens seront toujours très defectueuses; ils y mêleront leurs opinions, cherchant à se faire valoir s'ils peuvent par quelque nouvelle hypothese, qu'eux ou d'autres auront imaginée.

Il en arrivera encore un autre inconvenient considerable, qui est que chaque Professeur suivant ordinairement dans ses écrits un Systeme particulier, ou parce qu'il y est veritablement attaché, ou par quelque autre motif, son sentiment est souvent opposé à celui des autres; ainsi les Etudiens étant obligés de prendre differens Traités sous plusieurs Professeurs, cette diversité produit de la confusion dans leurs esprits.

Si l'on m'objecte qu'on tombe dans les mêmes inconveniens, en chargeant plusieurs Docteurs de travailler au Corps de Medecine que je propose; je réponds que ces Docteurs étant assujettis aux regles que j'ai marquées, & leurs ouvrages devant être par l'impression exposés à la censure, il sera de leur honneur & de

leur intérêt d'observer exactement ces regles. Ainsi ne suivant point de Systeme, & traitant des matieres différentes, il se trouvera peu de diversité dans leurs sentimens, parce que la diversité des sentimens qu'il y a en Medecine, vient principalement des Systemes; outre cela ils tâcheront de rendre leurs Traités aussi exacts & aussi complets qu'il leur sera possible, parce qu'à chaque édition on donneroit un exemplaire à tous les Docteurs, & six mois après on regleroit l'honoraire pour ceux qui y auroient travaillé, suivant la justesse des changemens qu'ils y auroient faits.

Mais on ne doit pas s'attendre que les Professeurs suivant l'usage ordinaire, fassent des Traités aussi convenables pour l'instruction des Etudiens. N'étant assujettis à aucune regle, ils prendront la liberté de mettre dans leurs écrits tout ce qui leur plaira; & ils le feront d'autant plus volontiers, que leurs Traités ne sont gueres lus par d'autres que par leurs Eco-liers.

Quand même parmi les Professeurs il s'en trouveroit quelqu'un qui voulût bien s'assujettir aux mêmes regles, les Traités qu'il feroit ne pourroient être que très

defectueux ; parce que la Medecine est trop étendue , & il y a trop de confusion pour esperer qu'un seul homme puisse bien démêler ce qu'il y a de vrai & de faux , ce qu'il y a de bon & de mauvais , principalement dans la partie qui concerne la cure des maladies. Ce n'est que par le travail de plusieurs personnes , & après une longue suite d'années , que peut être fait un Corps de Medecine aussi exact & aussi complet qu'on doit tâcher de le faire , pour l'instruction de ceux qui embrassent la profession de Medecine. Car c'est là le fondement de la science des Medecins ; & il y a tout lieu de craindre , qu'une grande partie des Etudiants ne deviennent jamais capables de bien exercer leur Art , si l'on manque de leur donner au commencement de bonnes instructions.

Il y a une autre difficulté qui peut du moins retarder la perfection de l'ouvrage que je propose de faire ; c'est de trouver l'honoraire qu'il conviendrait donner à ceux qui employeroient leur tems & leur peine à composer cet ouvrage. Il seroit aisé de lever cet obstacle , si les personnes qui ont l'autorité en main , connoissoient combien un pareil travail seroit utile au Public ; ils y contribueroient sans

doute. Mais quand on n'auroit pas d'eux ce secours, il ne faudroit pas pour cela abandonner l'entreprise.

On peut parvenir au même but en suivant une autre route. Ce seroit de choisir autant de Professeurs qu'il y a de Traités à enseigner ; ils composeroient chacun un de ces Traités observant les regles ci-dessus prescrites ; on les continueroit pendant six ans, tant pour leur tenir lieu d'honoraire, que pour leur faciliter le moyen de perfectionner leurs ouvrages.

Quoique les Traités qu'ils composeroient ne pussent être que fort imparfaits d'abord, on ne laisseroit pas de les faire imprimer dès la premiere année qu'on les enseigneroit, & cela à mesure qu'on en auroit besoin, pour épargner aux Etudians la peine de les écrire, & pour avoir autant de tems qu'il est nécessaire pour l'explication & pour les interrogations dont j'ai parlé. Dès que le Traité entier seroit achevé, on en distribueroit un exemplaire aux Docteurs afin qu'ils aidassent de leurs lumieres, les Professeurs qui travailleroient à perfectionner leurs Traités ; & lorsque l'édition seroit toute distribuée, on feroit paroître la seconde qui seroit corrigée ; l'on observeroit après ce qui est mar-

qué ci-dessus, & qui se doit toujours pratiquer dans la suite.

Le Corps de Medecine contiendrait six Traités qui sont nécessaires pour apprendre cet Art. 1. Un Traité de Physiologie * avec une histoire abrégée de la Medecine. 2. Un Traité qui renfermeroit l'Hygiène, ** & la Pathologie *** generale. 3. Un Traité des maladies en particulier. 4. Un Traité des Medicamens simples ; 5. Un Traité des Medicamens composés. 6. Un Traité de Chirurgie.

Dans la Physiologie il ne seroit pas nécessaire de s'amuser comme on fait, à rechercher si curieusement les élémens du corps humain. Ce qu'on en apprend d'ordinaire dans la Physique, est suffisant pour les Medecins. Mais après avoir parlé des principes de la Medecine, il vaudroit mieux passer tout d'un coup à la description des parties du corps tant so-

* La physiologie est la partie de la Medecine qui traite de l'état naturel du corps humain.

** L'Hygiène est celle qui traite du regime de vie.

*** La Pathologie est celle qui traite de ce qui concerne les maladies.

lides que fluides , & ensuite à l'explication de leurs usages ; après cela on parleroit des temperamens. Enfin on donneroit une histoire abrégée de la Medecine, dans laquelle on rapporteroit les principaux Sistemes qu'on a imaginés ou suivis jusqu'à present dans cet Art.

Il n'y a rien de particulier à dire sur la maniere dont on enseigne l'Hygieine; cette partie est celle où il y a le moins à censurer. Il n'en est pas de même de la Pathologie generale ; on y omet beaucoup de choses necessaires. Après avoir parlé des causes sensibles des maladies, de leurs differences, &c. il faudroit ajouter ce qu'on connoît de general sur leurs signes, rapporter les preceptes generaux pour les bien traiter, décrire la methode d'employer les remedes generaux ; à quoi il faudroit ajouter les instructions necessaires pour l'usage des eaux Minerales, du bain, du lait, &c.

On n'a pas coûtume de donner un Traité des maladies en particulier ; c'est pourtant à quoi il ne faut point manquer, puisque cette partie est la plus necessaire à un Medecin. Voici la maniere dont il me semble qu'on la devoit traiter : il faudroit donner d'abord une notion des ma-

ladies, en faire ensuite l'histoire, marquer les différentes especes de chacune, rapporter les signes qui les font connoître, en examiner les causes qu'on en a pu découvrir par les sens, désigner les sujets qui en sont le plus communément atteints, en quelle saison, à quel âge &c. entrer après cela dans le pronostic, détailler la maniere de les traiter dans tous leurs tems, rapporter les circonstances qui demandent de la variation dans la cure, marquer ce qu'il est à propos d'éviter, en dernier lieu rapporter des observations, non pas de cas singulier, mais de ce qu'on a souvent observé en de certaines occasions.

Au commencement des articles precedens on mettroit les mots suivans, pour désigner ce dont on va parler.

<i>Notio</i>	<i>Causa</i>	<i>Varietates</i> <i>Cautiones</i> <i>Observationes</i>
<i>Historia</i>	<i>Subiecta</i>	
<i>Differentia</i>	<i>Prognosis</i>	
<i>Signa diagnostica</i>	<i>Curatio</i>	

Le Traité des Médicamens simples devroit être fait de maniere, qu'ils fussent rangés suivant leurs propriétés. Cette disposition est la plus propre pour la prati-

que de la Medecine. Car les Etudians ayant appris les Médicamens dans cet ordre, ils les trouveroient plus aisément dans la suite, quand ils en auroient besoin en pratiquant la Medecine. Il y faudroit observer soigneusement de n'attribuer aux remedes que des vertus connues, & éprouvées par un nombre suffisant d'experiences. Il seroit bon aussi de les ranger autant qu'il est possible dans chaque classe suivant leur degré de bonté, afin que les Etudians pussent aisément connoître lesquels on doit preferer.

Dans le Traité de Pharmacie ou des Médicamens composés, il faudroit s'attacher à détailler toutes les precautions & les mesures convenables, pour les preparer & les composer le mieux qu'il est possible. Mais il n'est nullement necessaire de charger ce Traité d'un grand nombre de preparations; il n'y en faut mettre qu'autant qu'il en est besoin pour servir d'exemples.

Le Traité de Chirurgie doit comprendre cet Art dans son entier. On ne se borneroit pas à enseigner seulement une de ses parties, comme on fait ordinairement. On y donneroit les instructions necessaires, touchant les tumeurs, les playes, les

ulceres, & toutes les operations de Chirurgie.

On voit que dans ce détail il n'y a rien qui ne soit du ressort de la Medecine, & qui par consequent ne doive avoir place dans les Traités qui composeront le Corps de Medecine proposé. La multitude des matieres ne permet pas qu'on y en traite aucune dans toute son étendue. La regle qu'on doit suivre en ceci, est de ne pas se borner à ne donner qu'une connoissance superficielle des choses, & pourtant de renfermer chaque Traité dans un volume de mediocre grosseur, afin de pouvoir l'expliquer & le faire apprendre tout entier dans le courant d'une année.

Il faudroit pour cela que le stile en fut concis & serré, afin de comprendre beaucoup de choses en peu de mots. Les explications suffiront pour l'éclaircissement de ce qu'il pourroit y avoir d'obscur. Il y faut éviter sur tout les longs raisonnemens, aussi bien que ceux qui sont trop subtils ou fort recherchés, & s'en tenir à ceux que les observations fournissent naturellement, sans entreprendre d'approfondir la nature de quoi que ce soit.

Les Etudians auroient assez d'occupation, que de tâcher de bien apprendre

deux de ces Traités dans l'espace d'une année ; ainsi il est nécessaire de faire durer trois ans le cours de Médecine. Encore ne faut-il pas que le tems qu'on enseigne dans les Ecoles , soit aussi court qu'il l'est à présent , finissant au bout des six mois. Il seroit plus à propos de regler qu'il fût de neuf ou dix mois.

On épargneroit aux Etudiants la peine de venir deux fois aux Ecoles par jour, si l'on dispoit les choses de maniere, que les deux Professeurs sous lesquels chacun d'eux doit étudier , se succedassent l'un à l'autre ; mais comme l'application qu'ils auroient eue aux leçons du premier, les empêcheroit d'avoir toute l'attention qu'il faudroit pour bien profiter de celles du second , il est plus à propos de les obliger de prendre un Professeur dans la matinée & un autre l'après-dinée.

Le cours de Médecine étant ainsi réglé, on ne peut pas disconvenir que les Etudiants ne fussent après l'avoir fini, incomparablement plus capables, qu'ils ne le sont suivant l'état présent des choses ; ils auroient sans doute des connoissances plus nettes, plus assurées, & plus utiles que celles qu'ils peuvent acquérir maintenant.

Mais

Mais quelque progrès qu'ils fissent durant leur cours, ils ne seroient pas néanmoins en état d'exercer la Medecine dès qu'il seroit fini; parce que les Traités quelque complets qu'ils soient, ne peuvent guère être que des abrégés. Il faut donc qu'ils acquierent par l'étude des Auteurs une connoissance plus pleine & plus étendue de toutes les parties de cet Art; il est aussi nécessaire qu'ils soient formés à la pratique par les exemples; tout cela ne se peut faire sans qu'on y mette un long espace de tems, à cause de la grande étendue de la Medecine.

C'est à quoi l'on employe dans la Faculté de Paris les deux années de Licence qui precedent le Doctorat; on fait subir plusieurs examens à ceux qui veulent y parvenir; on leur fait soutenir plusieurs Theses; & on les oblige d'assister tous les samedis aux consultations, auxquelles se trouvent les Docteurs pour les pauvres malades.

Quoique le tems que dure la Licence soit plus long, & que le nombre des exercices y soit plus grand, que dans les autres Facultés du Royaume, cela ne suffit pas pour rendre un Medecin capable d'exercer sa profession; il ne peut

K

le devenir suivant l'état présent des choses, que long-tems après qu'il est reçu, & aux dépens de la santé & de la vie d'un grand nombre de ceux qu'il traite jusqu'à lors.

Car les examen, ne sont pas en assez grand nombre, pour faire acquérir à ceux qui aspirent au Doctorat, une theorie assez ample de la Medecine, & pour rectifier leurs connoissances, comme il est absolument necessaire, afin qu'ils exercent comme il faut leur profession. Les Theses nuisent plus qu'elles ne servent à rendre les Medecins habiles; & le peu d'exemples qu'ils voyent dans les malades qui vont aux Ecoles de Medecine tous les samedis, ne suffit pas pour les former à la pratique.

Pour remedier à ces abus il faut commencer par abolir l'usage de soutenir des Theses, & y substituer les examen, qui sont très propres pour leur faire acquérir les connoissances qui leur sont necessaires, c'est-à-dire pour leur faire apprendre ce qu'on a découvert d'utile pour la santé.

Il est certain que la Médecine contient une grande quantité de telles connoissances; & c'est en cela que consiste la véritable Medecine. Si elle renferme encore

un grand nombre d'opinions fondées sur des hypothèses, on peut dire qu'elles ne lui appartiennent pas véritablement. Ce sont de vaines spéculations qu'on y a insérées fort mal à propos, qui ne servent qu'à la décrier, & à empêcher les Médecins de devenir aussi habiles, qu'ils le peuvent être.

C'est à la vérité sur ces vaines spéculations, qu'on est ordinairement obligé de faire rouler les disputes & les contestations des Thèses, mais il n'en est pas de même des examens; on peut n'y agiter que des questions touchant ce qui est assez bien fondé sur l'expérience, pour servir de règle dans la pratique de la Médecine; & c'est même un règlement qu'on doit faire, & qu'il faut observer avec exactitude; alors on recevra des exercices de la Licence, toute l'utilité qu'on en peut espérer.

La grande étendue de la Médecine demande qu'on fasse un grand nombre d'examen, afin que dans chaque on n'embrasse pas trop de matière, & que les Bacheliers puissent mieux approfondir les choses.

La Licence devant durer quatre ans suivant le projet, & l'intervalle entre les examens pour chaque Bachelier étant de

deux mois , il se trouve que le nombre des examen monteroit à vingt-quatre , qu'on seroit obligé de subir avant que d'être reçu Docteur ; suivant cela il faudroit partager toute la Medecine en autant de parts ; & comme la plus vaste , la plus necessaire & la plus difficile de de toutes ses parties , est celle qui traite des maladies , il est bon que ce soit là-dessus que se fassent la plupart des examen.

Une si grande quantité d'examen n'auroit aucun inconvenient , & elle produiroit de grands biens. Ne roulant que sur ce que l'experience a fait connoître d'utile , tant pour la conservation que pour le rétablissement de la santé , l'étude de ceux qui les devroient subir ne seroit pas occupée à de vaines speculations , ils se rempliroient l'esprit des preceptes & des maximes qu'il faut sçavoir pour être bon Medecin.

Ce grand nombre d'examen éloigneroit de la Medecine ceux qui n'ont pas de genie , & ceux qui ne sont pas portés au travail. Le relâchement qui se glisse en toutes sortes d'établissmens , ne peut pas être aussi nuisible en celui-ci qu'en tout autre. Car quoi qu'il faille prendre toutes les mesures possibles , pour empêcher qu'on n'admette ceux qui n'auront pas satisfait

par leurs réponses, s'il arrivoit néanmoins qu'on se relâchât là-dessus, pourvu qu'on fît exactement tous ces examens, on en retireroit toujours une très grande utilité; puisqu'il est certain qu'un homme qui a du talent ne manquera gueres de faire son possible, pour ne pas recevoir l'affront de répondre mal dans un examen public. Ainsi étant obligé d'en subir tous les deux mois durant l'espace de quatre années, il s'appliquera beaucoup pendant tout ce tems, & il acquerra nécessairement une bonne théorie de la Médecine. En faisant donc un tel établissement, il n'y auroit à craindre que l'inexécution; mais les Puissances ne manqueroient pas d'en être informées, & il leur seroit aisé d'y apporter remède.

Le nombre des examens de la Licence étant fort grand, l'intervalle qu'on mettra entre deux étant suffisant pour s'y bien préparer, & les interrogations qu'on fera dans chaque, roulant en partie sur les matières qui ont fait le sujet des examens précédens, tout cela joint à l'obligation qu'on impose aux Bacheliers d'assister à tous les exercices, fera qu'ils s'imprimeront si avant dans la mémoire, toutes les règles & les maximes qu'ils doivent sça-

voir, qu'elles se présenteront toujours à leur esprit dans le besoin.

Un autre avantage fort considérable qu'auront ces examens, c'est qu'on y rectifiera les connoissances que les Bacheliers auront puisées dans l'étude des Auteurs; car on sçait que s'il y a du bon, il s'y trouve encore plus de mauvais. Ils contiennent une infinité de faux preceptes qu'on ne peut suivre sans s'écarter de la bonne pratique. Puisque la seule lumière de la raison ne suffit pas pour découvrir la fausseté de ces preceptes, il est nécessaire que des Medecins expérimentés fassent connoître ces erreurs; c'est ce qu'il sera facile de faire dans ces examens. Si l'on voyoit que le Répondant se fût mis en tête quelque fausse maxime qu'il auroit prise dans les livres de Medecine ou autre part, le Docteur qui l'interrogeroit seroit obligé de lui faire connoître son égarement, afin qu'il prît garde de s'y tromper quand il exerceroit sa profession.

Par ce moyen on formera mieux qu'on ne fait l'esprit des Bacheliers, & l'on en augmentera la justesse, en redressant les faux jugemens qu'ils auront portés sur les différentes matieres sur lesquelles on les interrogera. On leur fera remarquer ce

qui est certain , ce qui est vrai semblable , ce qui est probable , & ce qui est douteux , afin qu'ils ne donnent aux choses qu'autant de creance qu'elles en meritent.

Les examen se faisant comme je viens de marquer , ne feront pas seulement convenables pour former les Medecins avant que de les recevoir , ils leur seront encore très utiles après qu'ils seront reçus Docteurs. Car en examinant dans la suite les Bacheliers , ils se rappelleront les connoissances qu'ils auront acquises auparavant ; ce qui est necessaire sur tout pour ce qui concerne les maladies peu communes ; car comme ils ne les rencontrent pas frequemment dans l'exercice de leur profession , ils ne peuvent pas éviter d'oublier beaucoup de choses , qu'il faut avoir presentes à l'esprit pour bien traiter ces maladies.

Dans ces exercices les Examineurs auront occasion de rapporter les observations qu'ils auront faites , sur les maladies qui feront la matiere de l'examen , & sur l'application des remedes qui leur conviennent ; ce qui ne sera pas de peu d'utilité pour le progrès de la Medecine , & pour l'instruction des Bacheliers.

Quand ils auroient passé par tous ces

exercices, on pourroit s'assurer qu'ils auroient une bonne theorie de la Medecine; mais pour les former à la pratique, il faudroit en même tems les instruire par les exemples. C'est pourquoi il me semble qu'on ne peut faire mieux, que de les obliger de suivre tous les jours durant la Licence un Medecin de l'Hôtel-Dieu dans la visite de ses malades, lequel seroit chargé de leur donner les éclaircissements nécessaires pour se bien conduire dans le traitement des maladies; & même il est à propos, que ceux qui auront déjà assisté pendant deux ans à ces visites, ayent chacun un certain nombre de malades à traiter en presence du Medecin, lequel reformeroit leurs ordonnances quand il seroit nécessaire.

Pour épargner la dépense de l'honoraire qu'il conviendrait donner aux Medecins qui seroient chargés de former les Bacheliers à la pratique de la Medecine, il n'y auroit qu'à représenter au Roi qu'il seroit du bien public que Sa Majesté voulût bien ordonner que deux des Professeurs Royaux, qui enseignent la Medecine au College Royal, allassent enseigner la pratique de cet Art à l'Hôtel-Dieu, & que les deux premieres places de Medecin

decin qui viendroient à vaquer dans cet Hôpital, leur fussent aussi données avec l'honoraire qui y est attribué. Alors ce ne seroit pas trop demander d'eux, que de les obliger d'employer tous les jours deux heures à instruire les Bacheliers à la pratique de la Medecine.

Quelques personnes ont proposé d'établir en France une regle qu'on dit qui s'observe en Espagne, qui est qu'avant qu'un Medecin ait permission d'exercer sa profession, il est obligé d'accompagner pendant deux ans un Medecin qui pratique, dans la visite de ses malades; mais il se presente de grandes difficultés à cet établissement.

La premiere, que cela seroit fort à charge à ces Medecins d'avoir toujours ces Eleves à leurs costés; ceux ci-étant pareillement fort gésnés par une telle sujettion, ne demanderoient pas mieux que de s'en affranchir: c'est pourquoi les uns & les autres étant portés à ne point executer ce Reglement, on peut s'assurer qu'il seroit mal observé, & qu'ainsi on n'en retireroit pas une grande utilité.

La seconde raison, c'est qu'il y a beaucoup de malades qui ne voudroient pas servir à l'instruction d'un jeune Medecin

au lieu que dans un Hôpital les Pauvres seroient obligés de le souffrir.

Une troisième raison, c'est que la grande quantité de malades qui sont à l'Hôtel-Dieu, fourniroit toutes les especes de maladies dont on auroit besoin pour l'instruction des Bacheliers, ce qui ne se trouveroit pas dans la Ville, le hazard faisant souvent qu'un Medecin même bien employé, passe plusieurs années sans voir de certaines maladies, qui d'ailleurs sont assez communes, ainsi il ne pourroit pas montrer à son Eleve la maniere de les traiter.

Enfin il seroit facile de connoître si les Medecins qui auroient cette commission à l'Hôtel-Dieu, s'en acquiteroient comme il faut, & si leurs Eleves auroient toute l'assiduité necessaire; & en cas qu'ils y manquaient on y pourroit aisément remedier. Mais il faudroit trop de discussion, pour sçavoir si chaque Medecin qui auroit un Eleve à sa suite, l'instruiroit avec assez de soin, & si celui-ci auroit toute l'exactitude qu'il devroit; ainsi il n'y auroit gueres moyen de faire en sorte que ce reglement fût bien executé. Comme il y a peu de gens qui aient tous les talens qu'il faut pour être bon Medecin, il est d'une extrême importan-

ce pour le Public, que le défaut de fortune ne soit pas un obstacle pour être reçu Medecin : il faut donc moderer les frais de la reception le plus qu'il sera possible. Pour cela il est à propos qu'il n'y ait que les Examineurs qui portent leur jugement sur chaque examen ; les autres Docteurs n'étant pas obligés d'y assister, il n'y a point de nécessité de leur attribuer aucun honoraire ; & pour épargner encore plus la dépense, il n'y a qu'à mettre à chaque examen deux Bacheliers pour être examinés par les mêmes Examineurs.

Mais comme cette moderation de la dépense pourroit tellement augmenter le nombre des Docteurs, qu'il s'ensuivroit de grands inconveniens, il seroit bon que le Parlement fixât tous les dix ans le nombre des Docteurs de la Faculté, qui auroient le pouvoir d'exercer la Medecine à Paris. Si le nombre de ceux qui se presenteroient alloit au delà, il faudroit choisir parmi eux les plus capables jusqu'au nombre marqué, afin de les agréger au Corps de la Faculté ; en quoi il seroit à propos de preferer ceux qui seroient natifs de Paris. Pour les autres on leur accorderoit la qualité de Docteurs de la Faculté de Paris, avec le pouvoir

L ij

d'exercer la Medecine dans tout le Royaume excepté dans la ville de Paris.

Un Medecin après avoir été instruit, formé & éprouvé de la maniere qu'il a été dit, seroit incomparablement plus capable d'exercer la Medecine, que ne le sont ceux qui reçoivent les instructions telles qu'on les donne à présent, & passent ensuite par les épreuves accoutumées. Mais afin qu'un Medecin nouvellement reçu ne se conduisît pas témérairement & par phantasie, dans le traitement des malades, comme il arrive souvent, il est à propos de le rendre responsable de la conduite qu'il tient, au moins durant les six premieres années d'après sa reception, & de l'assujettir à en rendre compte à un Conseil, composé d'un nombre marqué d'anciens Medecins établis pour ce sujet, desquels le Doyen de la Faculté seroit le Chef.

Il est vrai que le bien Public demanderoit, que cette regle ne fût point bornée pour un certain tems, & que tous les Medecins y fussent assujettis pendant toute leur vie. Mais dans les commencemens de la reformation, tant de severité jointe à la longueur & à la difficulté des épreuves qu'on propose d'établir, pourroit détourner beaucoup de bons esprits de pren-

dre le parti de la Medecine.

En effet on s'est déjà beaucoup recréé là-dessus. Pourquoi, dit-on, vouloir ainsi prolonger la Licence, & de deux ans qu'elle dure, la faire aller jusqu'à quatre ? puisque dans les autres Facultés même les plus celebres, elle n'est pas d'une année, & dans quelques unes elle n'est pas d'un mois, ni même d'une semaine. Ne peut-on pas en examinant bien un homme, connoître en peu de tems s'il est capable d'exercer la Medecine ?

Il est aisé de répondre à cette objection ; c'est qu'il ne s'agit pas ici d'une coutume qui puisse avoir force de Loi, puisqu'elle est manifestement contraire au bon ordre. Ainsi l'on ne peut rien conclure de l'usage des Facultés de Medecine. Mais il est question de sçavoir ce qu'on doit faire pour bien instruire & former comme il faut ceux qui embrassent la profession de Medecine, en sorte qu'en les recevant Docteurs on puisse véritablement certifier au Public, que chacun peut avec assurance leur confier le soin de sa santé. Or il est indubitable qu'il n'y a aucune Faculté de Medecine, où les exercices soient réglés de maniere, que le Public puisse avoir cette confiance à ses Docteurs

L iij

dès qu'ils sont reçus : & c'est ce qu'on obtiendra par les établissemens que j'ai proposés.

Quant à ce qu'on dit qu'en examinant bien un homme, on connoît en peu de tems s'il est capable d'exercer la Medecine; je répons que s'il l'a seulement étudiée, quelque progrès qu'il y ait fait, on doit juger qu'il est incapable de l'exercer; parce qu'il aura appris plus de regles fausses que de veritables, y ayant plus de faussetés que de verités dans les Auteurs de Medecine, dont on ne peut faire le discernement que par une grande quantité d'experiences.

S'il s'est formé lui-même par un long exercice de la Medecine, on peut à la verité le connoître en l'examinant, mais l'on exige pas cela dans les Facultés, & bien loin qu'on doive l'exiger, c'est qu'il est contre le bien Public de le souffrir, puisqu'il ne se peut faire qu'au dépens de la santé & de la vie des hommes.

Pour ne point tomber dans un si grand inconvenient, il faut que les exercices destinés à former les Medecins, soient réglés de maniere qu'ils soient obligés de beaucoup étudier ce qu'on a découvert d'utile pour la santé, que les connoissances

ées qu'ils auront acquises par l'étude soient rectifiées, & qu'ils soient instruits par les exemples à la pratique de la Médecine. C'est ce qu'on ne sçauroit faire en peu de tems, ni par les exercices qui sont en usage dans les Facultés de Médecine. Mais on y parviendra en suivant les reglemens que j'ai marqués.

Ce seroit donc procurer un grand bien au Public, que de regler l'instruction & la reception des Medecins, comme je l'ai proposé. Mais on peut faire encore quelque chose de plus, pour l'utilité publique & pour l'honneur de la Médecine. Comme cet Art n'est pas & ne sera jamais à un degré de perfection, qu'on ne puisse plus y faire de nouvelles découvertes, & que d'ailleurs il y a maintenant une si grande diversité de sentimens, qu'on ne sçait souvent quel parti prendre, il est d'une extrême importance pour le Public, qu'on prenne toutes les mesures possibles pour débrouiller la confusion qui regne dans cet Art, & pour le perfectionner.

Rien ne paroît meilleur pour cet effet que l'établissement proposé dans le Projet, qui est d'augmenter autant qu'il se pourra & qu'il conviendra, le nombre des Medecins de la Faculté de Paris, &

de leur distribuer à chacun une portion de la Medecine , pour travailler à la perfectionner. Chacun seroit tenu par un serment qu'on l'obligeroit de faire à sa reception , de donner une attention particuliere à ce dont il seroit chargé , pour tâcher d'y faire quelque découverte & des observations utiles , & de communiquer au Doyen tous les trois ans celles qu'il auroit faites. On diviserait en un grand nombre de parts , les différentes especes de maladies , afin que ceux auxquels elles seroient distribuées , en fissent le capital de leur étude , & qu'ils s'attachassent à bien observer ce qui arriveroit dans ces maladies , & les effets des differens remèdes dans les cas semblables.

Les Medecins ayant par ce moyen occasion de faire une plus grande quantité d'observations sur chaque sorte de maladie , ils pourroient plus facilement démêler quels sont les remèdes qui y réussissent le plus souvent , & marquer les occasions précises où l'on doit s'en servir ; c'est ce qu'on executera plus aisément & plus utilement à Paris , qu'en aucune autre Ville du Royaume.

On conservera par ce moyen les observations que les grands Praticiens font

dans la Medecine, lesquelles sont très-souvent perdues, parce que leur grande occupation les empêchant de composer, leurs découvertes périssent ordinairement avec eux. Si dès l'établissement de la Faculté de Paris, on avoit pris des mesures pour ne pas tomber dans cet inconvenient, la Medecine auroit été enrichie de plusieurs connoissances, dont elle se trouve privée maintenant.

Outre l'avantage de perfectionner de plus en plus la Medecine, qui est déjà très grand, on retirera de cet établissement une autre utilité qui est aussi fort considerable; c'est que les malades pourront faire venir en consultation avec leur Medecin ordinaire, tous ceux qui s'appliqueront particulièrement aux maladies dont ils seront attaqués.

Cet établissement seroit non seulement d'une grande utilité pour le progrès de la Medecine, il seroit encore un grand honneur à la Faculté de Paris; parce qu'on y trouveroit des secours pour les cas difficiles, lesquels on ne pourroit pas rencontrer ailleurs.

On a eu dessein d'établir une Academie de Medecins pour la pratique de la Medecine. Les vûes étoient à peu près les mêmes, que celles de l'établissement que

je viens de proposer, à sçavoir de perfectionner la partie de la Medecine qui concerne la cure des maladies, en s'attachant uniquement aux observations. Mais je ne crois pas que cette Academie produisît tout le bien qu'on en esperoit, parce que pour faire en ceci un progrès considerable, il est absolument necessaire de fournir aux Medecins les occasions de trouver des cas semblables; ce qui ne se rencontre pas assez frequemment dans l'état present de la Medecine, & qui se trouveroit souvent, si les Medecins s'attachoient particulièrement à de certaines especes de maladies, comme je l'ai proposé.

Il y a encore quelques nouveaux Reglemens à faire sur l'élection du Doyen, sur le choix des Professeurs, sur l'établissement d'un Conseil pour faire observer les Statuts &c. Mais il suffit de les avoir marqués dans les nouveaux Statuts proposés à la Faculté de Paris, lesquels on trouvera ci-après.

Ces Statuts contiennent tous les Reglemens marqués dans ce Memoire. Ainsi pour reformer la Medecine dans Paris, on n'aura qu'à les inserer parmi ceux qui sont faits, suprimant ce qu'il pourroit y avoir de contraire, & obliger les Medecins de ce Corps à s'y conformer; ce sera

DE LA MÉDECINE. 131
un moyen aussi assuré que facile pour rendre les Medecins plus habiles, & pour perfectionner la Medecine. Alors on retirera de cet Art tous les secours qu'on en peut raisonnablement exiger, pourvu que d'ailleurs on fasse les Reglemens necessaires, pour empêcher les malversations dans les medicamens.

J'ai marqué dans le Projet de reformation de la Medecine, ce qu'il falloit faire là dessus, prenant pour exemple la Ville de Paris; je ne trouve rien à y ajouter; je répondrai seulement à quelques objections qu'on m'a faites sur ce sujet.

Comme j'ai dit qu'il falloit établir une Compagnie de Droguistes, qui fussent chargés de faire venir & de vendre les drogues necessaires pour la Medecine, on a objecté qu'en formant une telle Compagnie, & en empêchant tous les autres Droguistes & Epiciers de faire ce commerce, il faudroit qu'elle achetât toutes les drogues qu'ils ont; c'est à quoi on ne doit gueres s'attendre, n'étant pas aisé de trouver des fonds si considerables.

Rien n'est plus facile que de remedier à cet inconvenient; il suffiroit en formant cette Compagnie de défendre à tous les autres Droguistes & Epiciers de faire venir aucune drogue servant uniquement à l'u-

sage de la Medecine ; on leur laisseroit cependant la liberte de vendre les drogues qu'ils ont , jusqu'à ce que la Compagnie fût en état d'acheter ce qui leur en resteroit.

On a dit encore que pour reduire , comme je l'ai propose , le nombre des Herboristes & des Apoticaire à la plus petite quantite qu'il se pourroit , il seroit necessaire d'interdire à une partie leur profession , ce qui ne seroit pas juste , & pourroit les mettre hors d'état de subsister.

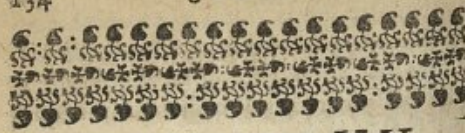
Mais il y a d'autres moyens de parvenir au même but ; il suffiroit de ne point recevoir de nouveaux Herboristes , avant qu'ils fussent reduits au nombre convenable : & à l'égard des Apoticaire il n'y auroit qu'à empêcher qu'il ne s'en établisse d'autres , que ceux qui en composent le Corps , à en fixer le nombre selon qu'on le jugeroit à propos , & à défendre à toute autre personne de s'ingerer de vendre des remedes.

Quoique tout cela soit fort aisé à executer , je sçai que je ne pourrai jamais en persuader ceux qui croient qu'il est de leur interest , que les choses demeurent dans l'état où elles sont. C'est ce qui engagera plusieurs personnes à rejeter avec opiniâtreté tous les nouveaux établissemens proposes dans

ce Memoire. Mais si on les examine sans passion, on reconnoîtra sans doute, qu'ils ne sont pas moins faciles à faire, qu'ils sont utiles pour introduire l'ordre qui manque dans la Medecine.

Les personnes qui ayant du talent embrasseront cette profession, trouveront plus de facilité à s'y rendre habiles; ceux qui n'auront pas de genie ou qui fuiront le travail, seront détournés par la multitude des exercices, de s'attacher à un Art auquel ils ne sont pas propres, ou s'ils ne laissoient pas de le faire, leur ignorance seroit trop connue pour qu'ils n'en fussent pas exclus. Le Public trouvera des secours plus assurés contre les maladies; la Faculté de Medecine deviendra encore plus recommandable par l'affluence de ceux qui y viendront de toutes parts, la Doctrine y étant plus épurée, les instructions plus exactes, & les Medecins mieux formés que partout ailleurs.

C'est ce que produira l'execution des Réglemens que j'ai proposés; & comme je puis me flatter de l'avoir fait voir avec évidence, je ne doute pas que les personnes qui ont l'autorité en main, n'employent tost ou tard leur pouvoir, pour faire réussir un dessein si avantageux à toutes les sociétés des hommes.

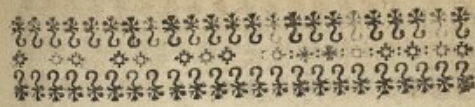


NOUVEAUX STATUTS

Proposés à la Faculté de Médecine de Paris.

ARTICLE I.

COMME il est très important de bien instruire les Etudiants pour les rendre bons Medecins, il est necessaire de faire une collection de ce qu'il y a de plus assuré & de plus utile dans la Médecine, & de le leur enseigner soigneusement. Pour en faire un juste choix, il faut observer ces regles. 1. Rechercher ce qu'on a découvert de plus utile pour conserver ou rétablir la santé & le placer dans le Traité où il convient. 2. Ne mettre dans les Traités composés pour instruire les Medecins, que ce qui est suffisamment établi sur l'expérience. 3. Lors qu'il y a de la diversité dans les sentimens, il faut



NOVA STATUTA

Facultati Medicæ Parisiensi
proposita.

ARTICULUS I.

*Q*UONIAM idonea tironum institutio, est primus ad peritiam medicam gradus, quod in universâ Medicinâ certius & utilius est accurate seligendum, illudque diligenter edocendi sunt Medicina studiosi. In delectu faciendo hæ sunt leges.

1. Ut quidquid ad sanitatem tûm conservandam, tûm restituendam plurimum conferat, excernatur, & in tractatu proprio collocetur. 2. Ut nihil in tractatibus ad Medicos instituendos compositis lacum ha-

preferer ceux qui sont reçus du plus grand nombre des Medecins estimés. On ne s'attachera à aucune hypothese dans les Ecoles. Mais afin que les Etudians deviennent capables d'entendre les Auteurs Anciens & Modernes, il est à propos d'ajouter à la fin de la Physiologie une histoire abrégée de la Medecine, dans laquelle on rapportera les principaux Systemes que les Medecins ont ou imaginés ou suivis.

ARTICLE II.

Il y aura six Professeurs qui expliqueront six Traités nécessaires pour apprendre la Medecine, 1. Un Traité de Physiologie auquel sera joint l'abregé de l'histoire de la Medecine. 2. Un Traité contenant l'Hygieine, la Pathologie generale, la Semeiotique, & la methode generale de traiter les maladies. 3. Un Traité des maladies en particulier. 4. Un Traité des medicamens simples. 5. Un Traité de Pharmacie, ou des Medicamens composés. 6. Un Traité de Chirurgie. Mais afin qu'on ne perde pas son tems à écrire,

beat,

beat, nisi ritè experièntiâ fultum sit. 3. Ubi varie sunt Medicorum sententiæ, quod à majore optimorum parte receptum est, seligatur. Nulli hypothesi in scholis adhaerendum. Verùm ut tam Priscorum quàm Recentiorum scripta facilius intelligant Philatri, ad calcem Physiologiæ adjiciatur Medicinæ historia brevis, in quâ precipua Sistemata quæ à Medicis aut excogitata aut approbata fuerunt, recenseantur.

ARTICULUS II.

Sex Professores totidem tractatus ad Medicinam capefcendam necessarios explicabunt. 1. Tractatum de Physiologiâ cui annexa est brevis historia Medicinæ. 2. Tractatum de Hygieine, de Pathologiâ generali, Semeiotice, & methodo medendi. 3. Tractatum de singulis morborum speciebus. 4. Tractatum de medicamentis simplicibus. 5. Tractatum de medicamentis compositis seu de Pharmaciâ. 6. Tractatum de Chirurgiâ. Ne autem tempus scribendo

M

comme on a fait jusqu'à présent, il faut faire imprimer ces Traités au dépens de la Faculté. Le Bedeau distribuera aux Etudiens qui seront assidus, ces Traités non pas reliés, mais par feuilles, sçavoir une ou deux chaque semaine, & cela en présence du Professeur.

ARTICLE III.

Il y aura toujours six Docteurs qui travailleront à perfectionner les Traités des Ecoles; afin d'éclaircir ce qu'il pourroit y avoir d'obscur, afin d'y inserer ce qu'on y auroit omis, & afin d'y ajouter ce qu'on auroit découvert de nouveau. Chacun de ces six Docteurs sera chargé de travailler à un de ces six Traités. Aux endroits où ils auront changé ou retranché ou ajouté quelque chose, ils auront soin de mettre une marque particuliere. On distribuera à tous les Docteurs un exemplaire de ces Traités à chaque édition qu'on en fera, avant que de les mettre au jour; six mois après on reglera l'honoraire pour les Docteurs qui y auront travaillé, suivant la justesse des changemens

teratur, ut huc usque mos invaluit, hi Tractatus typis mandantur impensis Facultatis. Singuli Tractatus ab apparitore distribuuntur non in volumen collecti, sed partim; unum nempe folium aut alterum unâquâque hebdomadâ assidue auditoribus coram Professore erogabitur.

ARTICULUS III.

Perficiendis scholarum Tractatibus usque laborabunt sex Doctores, ut si quæ sint in iis obscuræ, illustrent; si quæ omissa, inserant; si quæ recens detecta, adjiciant. Hi Doctores singuli singulos Tractatus dictos adornabunt. Ubi addiderint aliquid, aut mutaverint, aut sustulerint, peculiaris nota præfigatur. Singulis Doctoribus distribuatur exemplar novæ editionis antequam in lucem prodeat; & post sex menses decernetur honorarium Doctoribus, qui huic elucubrandæ operam dederint, prout quisque optimis ipsam ditaverit mutationibus. Postea id muneris iidem

M ij

qu'ils y auront faits : ensuite on les continuera, ou l'on en nommera d'autres pour travailler à une nouvelle édition.

ARTICLE IV.

On employera un an entier à enseigner chacun de ces six Traités. Les Etudiants prendront chaque année deux Professeurs. La première année ils prendront le Professeur de Physiologie, & le Professeur qui enseignera les Medicamens simples. La seconde, il étudieront sous le Professeur de la Pathologie generale, & sous celui qui montrera la Pharmacie ou la maniere de preparer les Medicamens. La troisième, ils iront sous le Professeur de la Pathologie particuliere, & sous celui de Chirurgie. Ainsi le cours de Medecine sera de trois ans.

ARTICLE V.

Chaque Professeur expliquera tous les

DE LA MEDECINE. 141

prorogabitur, si Facultas ita censuerit, vel nominabuntur alii qui nova editioni elaboranda dent operam.

ARTICULUS IV.

Solidus annus impendatur docendo unumquemque Tractatum. Tirones singulis annis duos Professores audiant. Primo anno Physiologia studeant, atque adeant Professore simplicium Medicamentorum historiam & usus docentem. Secundo anno Pathologiam generalem discant, & componendorum Medicamentorum rationem explicanti Professori auscultent. Terio anno Pathologiam particularem docentis Professoris lectiones excipiant, & Professore Chirurgicis operam navantem audiant; atque ita tritus annis continebitur Stadium Medicum.

ARTICULUS V.

Tractatum ipsis assignatum interpretabun-
M ii)

jours durant une demie heure le Traité qui lui aura été designé. Après l'explication il fera des questions aux Etudiants touchant les choses qu'il viendra de leur expliquer, ou sur celles qui leur aura expliquées auparavant; afin de les exciter à l'étude par cet exercice, & afin de connoître s'ils ont bien compris le sens des Traités & des explications qu'il en aura faites.

ARTICLE VI.

On ne recevra que tous les deux ans des Bacheliers, & cela depuis la saint Remi jusqu'à la fin de l'année. Quatre Docteurs les examineront en particulier, seulement sur ce qui est contenu dans les Traités qu'on leur aura expliqués dans les Ecoles. On s'attachera principalement à connoître quelle est la portée de leur esprit, & quelle a été leur application à l'étude. Si trois de leurs Examineurs les jugent capables, on leur accordera le degré de Bachelier & on les admettra dans la Licence.

tur in scholis singuli Professores per horam dimidiam quolibet die. Finitâ explicatione varias proponant quæstiones Tironibus circa res aut pridem aut recens explicatas, ut eo exercitio incitentur ad studium, & ut intelligatur an satis animo perceperint, quæ in Tractatibus eorumve explicationibus comprehensa sunt.

ARTICULUS VI.

Medicina candidati singulis tantum bienniis ad Bacchalaureatum promoveantur à Remigialibus ad annum exeuntem. Per tres dies continuos privatim à quatuor examinadoribus interrogabuntur, de iis tantum quæ in scholarum tractatibus continentur, ut quæ sit eorum ingenii vis, & quæ ad studium alacritas melius perspiciatur. Si digni fuerint à majore examinerum parte judicati, ad Baccalaureatus gradum & ad Doctoratum merendum admittantur.

ARTICLE VII.

Avant que de donner le bonnet de Docteur aux Bacheliers, il est necessaire de les tenir long tems dans les exercices. Ils ne soutiendront plus de Theses, mais chacun d'eux subira publiquement tous les deux mois un examen durant quatre années consecutives. Ces examen commenceront dans le mois de Janvier. Le 1^{er} sera de l'Anatomie. Le 2^d de la Physiologie. Le 3^e de l'Hygieine; Le 4^e sur les Medicamens simples. Le 5^e sur les Medicamens composés. Le 6^e sur la Pathologie generale & sur la Semeiotique. Le 7^e Sur la Methode generale de traiter les maladies, & sur les devoirs des Medecins. Le 8^e sur les Fievres intermittantes. Le 9^e sur les Fievres continuës sans aucune eruption. Le 10^e sur les Fievres continuës avec quelque eruption. Le 11^e sur les Maladies de la tête, & sur les convulsions. Le 12^e sur les Maladies de la gorge, & de la poitrine. Le 13^e sur les Maladies du ventricule, des intestins, du mesentere, & sur les vers. Le 14^e sur les Maladies du Diaphragme, du Foye, de la Rate, des Reins, & de la Vessie. Le 15^e sur la Rage,
le

ARTICULUS VII.

Antequam ad Doctoratûs gradum promoveantur Bacchalaurei, ipsos diu in exercitiis probationibusque detineri oportet. Rejctis thesibus substituantur examina, alternis mensibus cuilibet Bacchalaureo subeunda publicè per quatuor annos continuos, incipiant ineunte anno. 1^{um} Sic de Anatomia. 2^{um} De Physiologia. 3^{um} De Hygieine. 4^{um} De Medicamentis simplicibus. 5^{um} De Medicamentis compositis. 6^{um} de Pathologia generali & Semeiotice. 7^{um} De Methodo medendi & officio Medici. 8^{um} De Febris intermitentibus. 9^m De Febris continuis sine ullâ eruptione. 10^{um} De Febris continuis cum aliquâ eruptione conjunctis. 11^{um} De Affectibus capitis & convulsionibus. 12^{um} De Affectionibus gutturis & pectoris. 13^{um} De Morbis ventriculi, intestinorum, mesenterique & de lumbricis. 14^m De morbis diaphragmatis, jecoris,

N

le Scorbut , la Melancholie , & les Vapeurs. Le 16^e sur les Maladies Veneriennes. Le 17^e sur les Maladies particulieres à l'un des deux sexes. Le 18^e sur les Maladies des femmes grosses , & de celles qui sont en couche. Le 19^e sur les Maladies des enfans. Le 20^e sur les Maladies des vieillards. Le 21^e sur les Hemorragies , la Cachexie , & sur les differentes especes d'Hydropisies. Le 22^e sur les Maladies des sens. Le 23^e sur les Maladies des membres, sur la Paralysie , la Goute , le Rhumatisme, & sur les Malades de la peau. Le 24^e sur la Chirurgie. Mais quoique la matiere de chaque examen soit réglée , il faut néanmoins y faire quelques questions sur les choses dont on aura parlé dans les examens précédens , afin que les Bacheliers s'impriment davantage dans l'esprit ce qu'ils auront appris auparavant.

DE LA MEDECINE. 147
 lienis, renum & vesicae. 15^{um} De Rabie,
 Scorbuto, Melancholiâ & Affectione Hystē-
 ricâ vulgò diâ. 16^{um} De Morbis Venericis.
 17^{um} De Morbis alterutri sexuum propriis.
 18^{um} De Morbis gravidarum puerperarum-
 que. 19^{um} De Morbis infantum, 20^{um} De
 Morbis senum. 21^{um} De Hemorrhagiis, de
 Cachexiâ, deque variis Hydropis speciebus.
 22^{um} De Morbis sensuum, 23^{um} De Morbis
 artuum, de Paralyfi, Arthritide, & Rhu-
 matismo, nec non de Affectionibus cutaneis.
 24^{um} De Chirurgiâ. Quamvis autem de fi-
 nitum sit quid in singulis examinibus agitari
 debeat, aliquot tamen quaestiones propo-
 nantur super iis quæ in precedentibus exa-
 minibus expensa sunt, ut penitiùs memo-
 ria infigant Bacchalaurei, quod olim di-
 dicerint;

ARTICLE VIII.

Le Medecin devant être un Ihyficien qui se borne à ce que les sens font connoître, les Examineurs ne feront aucune question touchant les Hypothèses qu'on a imaginées pour expliquer ce que les sens ne peuvent découvrir sur les fonctions & leurs derangemens. C'est pourquoi il faudra bannir des examen ces questions subtiles qui ne servent de rien pour conserver ou rétablir la santé. Quand il sera question des maladies, il ne sera permis de parler que de leur notion, de tout ce qu'on y voit arriver, de leurs causes sensibles, de leurs signes tant diagnostics que prognostics, des indications qu'on doit suivre en les traitant & de remèdes qui y conviennent. Si le Bachelier ne répond pas bien, l'Examineur le reprendra.

ARTICLE IX.

Tous les Bacheliers qui seroit en Licence, seront obligés de se trouver à tous les examen. Si quelqu'un d'eux s'absente, ou vient trop tard, il sera obligé de

ARTICULUS VIII.

Quoniam Medicus debet esse Physicus sensibus additus, nihil ab Examinatoribus proponatur de variis hypothesebus quæ excogitatae sunt ad ea explicanda quæ in functionibus aut earum lesionibus detegi ope sensuum non possunt. Exulent etiam ab examinibus subriles illæ disquisitiones, quæ ad sanitatem tum conservandam tum restituendam non conducunt. Quando autem de morbis agitur, eorum notiones, historiam, causas sensibus obvias, signatum diagnostica tum prognostica, indicationes curativas & remedia solum persequi fas esto. Si in errorem incidit Bacchalaureus, emendabit Examinator.

ARTICULUS IX.

Omnibus examinibus intersint quotquot ad lauream Doctorem concurrunt Bacchalaurei. Quotiescumque eorum quis absuerit,
N iiij

payer une amande de trois livres chaque fois.

ARTICLE X.

Pour chaque examen il y aura quatre Examineurs, qui examineront seulement deux Bacheliers, à moins qu'il n'en reste plus qu'un qui n'ait pas subi un pareil examen; auquel cas il sera permis de mettre trois Bacheliers dans un examen. Chaque Examineur interrogera pendant une demie heure, en sorte que chaque Bachelier réponde une heure entière à deux reprises différentes. L'examen sera approuvé ou déclaré nul suivant le jugement du Doyen & des Examineurs, à la pluralité des voix.

ARTICLE XI.

Les Examineurs seront tirés au sort, tous les noms des Docteurs étant mis dans une Capsule; & cela à condition que ceux qui en auront déjà été tirés, ne pourront pas être Examineurs, avant que tous les

DE LA MEDECINE. 151
aut tardè venerit, trium libellarum multà
plectitor.

ARTICULUS X.

Pro singulis examinibus quatuor sint Examinatores, quibus duo tantum Bacchalaurei erunt examinandi, nisi forte unicus supersit, qui simile examen non subierit; quo in casu tribus in uno examine respondere licitum erit. Singuli per semi-horam interrogabunt alterutrum è Bacchalaureis, ita ut horum quilibet per horam integram respondeat morà interposità. Ratum probatumque erit examen, vel responsiones improbabitur Decani & Examinatorum iudicio, pro maiore suffragiorum parte.

ARTICULUS XI.

Examinatores sorte ducantur è capsulà que omnium Doctorum nomina contineat, eà lege ut qui semel sorte ducti sunt, non possint iterum ad examinandum appellari,

N iij

autres Docteurs ayent été tirés. Lorsque cela sera , on remettra tous les noms dans la Capsule pour les tirer comme auparavant.

ARTICLE XII.

Si dans une année quelque Bachelier a subi deux examen déclarés nuls , il sera obligé d'en subir deux autres dans un autre tems ; mais s'il arrive que dans la même année un Bachelier en ait subi trois qui ayent été déclarés nuls , il recommencera une année de Licence après les quatre ans qui sont prescrits pour parvenir au Doctorat.

ARTICLE XIII.

Les examen se feront l'apresdinée , afin que ceux qui sont en Licence , puissent le matin accompagner un Medecin de l'Hôtel-Dieu dans la visite de ses malades. Les deux premieres années ils écouteront sans parler , ce qu'on dira des maladies qu'on traitera & des remedes propres pour les guerir. Les deux dernieres années ils

DE LA MÉDECINE. 153
quin prius omnes Doctores è Capsulâ fuerint
educti. Quod ubi contigerit, iterum in illam
omnia Doctorum nomina conscribantur, ut
prius sorte educenda.

ARTICULUS XII.

Quorum Bacchalaureorum responsiones
improbatae sint in duobus examinibus uniûs
anni spatio, totidè iterum alio tempore
subire tenentur. Quorum vero responsiones
in tribus examinibus uniûs anni improbatæ
fuerint, integrum annum studii repetant
post emensum quatuor annorum spatium,
quod ad Doctoratum merendum statuitur.

ARTICULUS XIII.

Cunctis examinibus nonnisi pomeridiana
hora indicuntur, ut qui in studio ad me-
rendam Doctoralem lauream versantur, ma-
tutinis horis comites se adjungant Medicis
egros Nosocomii Parisiensis invisenti; duobus
primis annis attentè & cum silentio audiant

seront chargés chacun au gré du Medecin, de traiter un certain nombre de malades. Ainsi quand on approchera d'un malade, le Bachelier qui en sera chargé expliquera en latin & en peu de paroles, l'espece de la maladie, les Symptomes auxquels il faut avoir égard, & les remedes qui y conviendront; s'il se trompe en quelque chose, le Medecin le fera connoître, & reformera son Ordonnance. Si quelqu'un des Bacheliers s'absente ou vient tard, il payera une amande de vingt sols.

ARTICLE XIV.

Avant que de donner le bonnet de Docteur aux Bacheliers sortis de Licence, ils seront obligés d'apporter des attestations d'un des Medecins de l'Hôtel-Dieu proposés pour former les Bacheliers à la pratique de la Medecine, lesquelles feront foi qu'il l'a accompagné assiduellement durant quatre ans.

DE LA MEDECINE. 155
quidquid ibi de aegritudinibus decumben-
tium, deque remediis ad illos sanandos
prescribendis dicetur. Duobus annis poste-
rioribus singuli aliquot agros curandos nutu
Medici suscipiant; Et dum ad aliquem
agrum accedetur, qui Bacchalaureus curam
illius gerit, de morbi specie, de sympto-
matis ad curationem pertinentibus, deque
auxiliis idoneis latine breviterque differet.
Si quid minus appositè dixerit, statim
emendabit Medicus. Quotiescumque Bac-
chalaureorum aliquis absuerit, vel tardius
acceserit, librâ unâ soluendâ multator.

ARTICULUS XIV.

Antequam ad Doctoralem lauream admit-
tantur Bacchalaurei emeriti, quatuor an-
norum litteras testimoniales affere tenentor,
quibus certum fiat illos comitatum assidue
præbuisse Medico Nosocomii, ad informan-
dos ad praxim Bacchalaureos præposito.

ARTICLE XV.

Afin que le nombre des Docteurs ne soit pas plus grand qu'il ne faut, il est à propos que le Parlement fixe tous les dix ans, le nombre des Docteurs. Si le nombre des Bacheliers à recevoir le surpasse, il en faudra choisir parmi eux un nombre suffisant pour le remplir. Ceux-ci seront aggrégés à la Faculté de Paris; les autres recevront le Bonnet de Docteur, après avoir juré qu'ils n'exerceront pas la Médecine à Paris, & ils auront la qualité de Docteurs de Paris. Dans ce choix on préférera ceux qui seront natifs de Paris, & les autres seront choisis à la pluralité des voix par les Docteurs, lesquels en donnant leurs suffrages, feront serment qu'ils pensent que celui qu'ils nomment, le mérite le plus par sa probité, son jugement & son sçavoir.

ARTICULUS XV.

Ne exuperet Doctorum Parisiensium numerus, singulis Deceniis definiatur, Suprema Curia autoritate, quotus futurus sit Doctorum Parisiensium numerus, ultra quem ascendendi non debeat. Hunc si transcendat Bachalaureorum emeritorum numerus, ex iis seliguntur quot opus fuerit ad illum exequendum. Hi aggregabuntur Facultati Parisiensi. Cæteri postquam iuraverint se Parisiis Medicinam non facturos, Laureâ Doctorali donabuntur, gaudebuntque Doctoris Parisiensis titulo. In delectu faciendo si qui sint Parisini, cæteris anteponantur; ex aliis verò seligantur suffragio Doctorum, qui palàm jurejurando fidem obstringent, se nominare hunc & hunc probitate, judicio & scientiâ sibi visos cæteris antecellere.

ARTICLE XVI.

Comme il est d'une grande importance de perfectionner toute la Medecine , principalement la partie qui concerne la connoissance des maladies , & le détail de la maniere de les traiter ; il faut charger chaque Docteur d'une portion de la Medecine , à la perfection de laquelle il sera obligé de travailler autant qu'il lui sera possible. Dans ce partage il faut avoir beaucoup d'égard au penchant d'un chacun. Toute la Medecine peut assez bien , ce semble , être à present distribuée de cette maniere. 1. La Botanique. 2. La Pharmacie. 3. La Chirurgie. 4. La Physiologie, l'Hygieine & la Pathologie generale. 5. Les Fievres intermittentes. 6. Les Fièvres continuës sans aucune eruption. 7. Les Fièvres continuës avec quelque eruption. 8. Les Maladies de la tête & les Convulsions. 9. Les Maladies de la gorge & celles de la poitrine. 10. Les Maladies du ventricule , des intestins , & du mesentere & les Vers. 11. Les Maladies du diaphragme , du foye , de la rate , des reins & de la vessie. 12. La Rage , le Scorbut, la Melancholie & les Vapeurs. 13. Les

ARTICULUS XVI.

Quoniam maximè interest ut magis ac magis perficiatur universa Medicina, præcipuè verò illius pars qua de morborum cognitione ac curatione tractat; singulis Doctoribus portio quædam demandetur, cui perficiendæ sedulam imprimis dent operam; in quâ distributione maxima debet haberi ratio propensionis uniûscujusque. Tota Medicina nunc sat commodè distribui posse videtur in has portiones. 1. Botanice. 2. Pharmaceutice. 3. Chirurgia. 4. Physiologia, Hygieine, & Pathologia generalis. 5. Febres intermittentes. 6. Febres continua sine eruptione. 7. Febres cum aliqua eruptione conjunctæ. 8. Affectus capitis Convulsionesque. 9. Affectus gutturis, & pectoris. 10. Morbi ventriculi, intestinorum, mesenterique & lumbrici. 11. Affectus diaphragmatis, jecoris, lienis, renum & vesicæ. 12. Rabies Scorbutus, Melancholia & Affectio Hysterica.

Maladies Veneriennes. 14. Les Maladies particulieres à l'un des deux sexes. 15. Les Maladies des femmes grosses, & de celles qui sont en couche. 16. Les Maladies des enfans. 17. Les Maladies des Vieillards. 18. Les Hemorragies, la Cachexie, & les differentes especes d'Hydropisie. 19. Les Maladies des sens. 20. Les Maladies des membres, la Paralysie, la Goute, le Rhumatisme, & les Maladies de la peau.

ARTICLE XVII.

Chaque Docteur sera obligé de communiquer au Doyen tous les trois ans, ce qu'il aura observé de remarquable. Le Doyen aura le soin de faire imprimer les observations qui seront assez importantes pour être données au Public, y faisant mettre le nom de l'Observateur.

ARTICLE XVIII.

On élira un Censeur tous les deux ans à la pluralité des voix. Cette élection se fera de cette sorte. Chaque Docteur nommera celui qu'il aura choisi pour Censeur,
vulgo

DE LA MEDICINE. 16
vulgè dicta. 13. Morbi veneri. 14. Morbi
alterutri sexuum proprii. 15. Morbi gravi-
darum puerperarumque. 16. Morbi infan-
tum. 17 Morbi senum. 18. Hemorrhagie,
Cachexia, & varia Hydropis species.
19. Morbi sensuum. 20. Morbi artuum,
Paralysis, Arthritis, Rheumatismus, &
Affectiones Cutaneæ.

ARTICULUS XVII.

Quæ quisque observaverit notatu digna,
singulis trienniis communicare Decano tenea-
tur; hic, si quæ sint ex istis observationi-
bus, quæ typis mandari debeant, eas in pu-
blicum emittendas curabit, apposito Obser-
vatoris nomine.

ARTICULUS XVIII.

Censor Facultatis eligatur singulis bienni-
is nutu Doctorum; hæc esto electionis norma.
Singuli Doctores designabunt vivâ voce,
quem Censorem esse statuerint, ita ut eum
○

enforte qu'en le nommant il jure qu'il ne connoît aucun Docteur plus capable que lui, de remplir cette place Il aidera le Doyen dans l'exercice de sa Charge, & au bout de deux ans il sera Doyen, à moins qu'en faisant sa Charge il n'ait commis quelque chose qui l'en rende indigne.

ARTICLE XIX.

Le Doyen choisira les Professeurs, enforte qu'en les déclarant chacun en particulier, il fasse serment qu'aucun Docteur ne lui paroît plus digne que celui qu'il nomme. S'il manque de le faire, la nomination sera nulle. Au quel cas le plus ancien du Catalogue des Docteurs nommera un autre Professeur, suivant cette même formule.

ARTICLE XX.

Afin que ces nouveaux Statuts, & ceux qui sont en usage soient bien observés, il faut choisir douze Docteurs qui aient au moins vingt ans de reception. Ils composeront avec le Doyen & le Censeur un Conseil qui sera chargé de l'exécution des Statuts, & de punir comme il le jugera à propos, ceux qui y manqueront.

nominando fidem suam obstringant nullum sibi digniorem videri. Is Decani vicem gerat & ad Decanatum post duos annos promoveatur, nisi forte in officio præstando ita graviter peccaverit, ut Decanatus munere judicetur indignus.

ARTICULUS XIX.

Decanus Professores quolibet anno designet, ita ut singulos nominando juret nullum è Doctoribus sibi videri ad id numeris aptiorem; quod ni fecerit irrita esto nominatio. Quo in casu Antiquior schola Magister alium Professore designabit sub eadem formulâ.

ARTICULUS XX.

Ut diligentius observentur quæ tum his novis statutis, tum iis quæ jampridem usui invaluerunt, definita sunt, Doctores seligantur ad duodecim ex illis tantum qui amplius à viginti annis catalogo inscripti sunt. Ex his cum Decano & Censore Consensus fiat,

O ij

Le Doyen aura le droit de convoquer ce Conseil, il y présidera, & il recueillera les suffrages. En son absence le Censeur ou le plus Ancien remplira sa place. Tout y sera décidé à la pluralité des voix, pourvu qu'il y ait au moins huit Docteurs.

ARTICLE XXI.

Chaque Docteur durant les six premières années d'après sa réception, sera obligé de rendre compte de sa pratique pardevant le Conseil, si quelqu'un prétend avoir sujet de s'en plaindre. Lorsqu'il sera manifeste qu'il aura manqué, on lui fera une réprimende, ou on lui fera payer une amende, selon que le Conseil le trouvera à propos.

ARTICLE XXII.

Dans les consultations de Medecins on ne souffrira aucune autre personne. On dira alors plus librement sa pensée, & si un Medecin avance quelque chose qui

DE LA MEDECINE. 163
ad quem pertinebit statutorum observationi
invigilare, refragantesque multare prout
ipsis visum fuerit. Doctores illos convocare
penes Decanum esto. Hic Concessui præsiti,
& suffragia colligere ipsi concedatur. Eo
absente Censor vel Antiquior Concessus Ma-
gister id præstet muneris; ibi cuncta decer-
nuntur pro majore suffragiorum parte, modò
adsint ad minimum octo Doctores.

ARTICULUS XXI.

Intra sex primos à Doctoratu annos qui-
libet Doctor de sua praxi rationem reddere
teneatur apud Concessum, si quis de eâ con-
queratur. Ubi illum peccavisse constiterit,
objurgatione aut etiam multâ, prout Conces-
sus visum fuerit, plectatur.

ARTICULUS XXII.

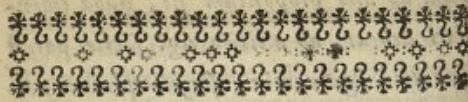
Ubi plures ad agrotum vocati sunt Me-
dici, nemine alio præsentis consilium ineant.
Liberius sic proferuntur sententiæ, & si
O iiij

merite d'être repris, les autres pourront le faire sans interesser sa reputation; par là il ne se trouvera pas obligé par honneur de soutenir son sentiment avec opiniâreté, comme il pourroit arriver, s'il avoit été repris en presence des parens ou des domestiques du malade. Afin que cela soit observé plus exactement, il faut que les Docteurs s'y obligent par serment ayant que de prendre le Bonnet.



quid ab ullo propositum sit, quod emendari debeat, ab aliis corrigi facile potest sine notâ ignorantie; sicque opinioni pertinacius non adharebit, ut fieri posset si coram affinibus aut domesticis fuisset reprehensus. Quod ut religiosius observetur, hoc jurejurando se obstringant omnes Medici, priusquàm donentur laureâ Doctorali.





REFUTATION

*De la décision de M. Hoffman
sur la Reformation de la
Medecine.*

DAns les Remarques que M. Hoffman a mises au jour l'année dernière, sur les Hypotheses de M. de Gofey touchant la generation du fœtus & l'accouchement, il a mis à la tête une dissertation en forme de lettre sur l'utilité du voyage de France, à la fin de laquelle il répond à plusieurs questions que lui avoit fait un de ses amis, & entr'autres à une pour sçavoir ce qu'il pense de la reformation de la Medecine, que j'ai proposée dans un ouvtage sur ce sujet.

M. Hoffman répond ainsi à cette question : » Je n'ose trop esperer ni promettre » sur la réformation de la Medecine que » M. le François propose. Il s'y trouve » un grand obstacle : c'est qu'il est difficile

facile & même presque impossible qu'il «
obtienne des Medecins ce qu'il leur de- «
mande. Il veut qu'ils se réunissent, qu'ils «
rapportent unanimement leurs observa- «
tions, qu'on fasse un Corps de Mede- «
cine qui soit approuvé de tous les Mede- «
cins, & reçu par eux d'un commun «
accord, & qui soit autorisé par les Ma- «
gistrats. Mais qui pourra réunir des esprits «
si opposés ? qui pourra empêcher les par- «
tialités ? qui détruira en eux l'opiniâtreté «
qui est ou naturelle ou qui vient des pré- «
jugés ? qui leur inspirera de meilleurs «
sentimens ? qui obtiendra des Medecins «
de cette grande Ville de penser d'une «
maniere uniforme, eux qui ont chacun «
leur Systeme particulier, soit pour la theo- «
rie soit pour la pratique ? puisque l'Au- «
teur de ce projet fut obligé dès le com- «
mencement, de recourir à l'autorité du «
Regent pour le protéger contre ses pro- «
pres Confreres, qui ont tant d'éloignement «
pour la réformation, qu'ils souffriroient «
plûtôt toutes choses qu'une telle entre- «
prise, qui pourroit faire entrer en defian- «
ce de leur capacité ; comme s'ils n'é- «
toient pas assez éclairés : ou qu'ils eussent «
besoin d'un Reformateur. Ils n'en rece- «
vront pas plus volontiers, que les Mi- «
p

» nistres de la Cour de Rome n'ont souf-
 » fert dans le seizième siècle des Refor-
 » mateurs de la Religion, lesquels leur
 » sont encore aujourd'hui en horreur &
 » en execration. Qui pourra donc mettre
 » dans un bonnet tant de têtes agitées par
 » des esprits si divers & si irreguliers ? Qui
 » pourra tourner vers le même point tant
 » de glandes pineales, dont les directions
 » sont si variées ? Cette réformation tom-
 » bera avant que d'être établie ; & il sem-
 » ble que l'on n'en doive pas attendre
 » d'autre, que celle que chaque Medecin
 » peut faire & doit faire, s'il est hon-
 » nête homme, à l'égard de ses prejugez.

On voit par cette réponse, que M.
 Hoffman croit que la réformation de la
 Medecine que j'ai proposée, est impossible ;
 & comme il pourroit détourner par là
 ceux qui seroient les mieux intentionnés
 pour la mettre en execution, je crois être
 obligé de faire connoître son erreur ;
 parce que le zele pour le bien public qui
 m'a porté à proposer cette réformation,
 m'engage aussi à la soutenir, & à dé-
 truire tout ce qu'on voudroit opposer à
 un projet si important à la santé & à la
 vie des hommes.

Quelque tems que M. Hoffman ait été à

Paris, on voit bien par son discours qu'il n'a pas eu assez de commerce avec les Medecins de la Faculté de cette Ville, pour connoître à fond leur doctrine : car il n'auroit pas avancé, comme il a fait, que chacun y a son Siftème particulier, soit pour la theorie, soit pour la pratique ; puisque la verité est que la plus grande partie de ces Docteurs, est opposée à ce qui est proprement Siftème, c'est-à-dire à tout sentiment fondé sur des hypothèses.

Quant à la pratique il est certain qu'il y en a une dominante parmi les Medecins de cette Faculté, laquelle pratique est fondée sur les observations tant des Anciens que des nouveaux Medecins, qui se sont plus appliqués à étudier la nature auprès des malades, qu'à se repaître d'imaginations dans leur cabinet.

Je demeure néanmoins d'accord avec M. Hoffman, que parmi eux il y a une grande diversité d'opinions différentes ; mais ce n'est pas un obstacle à la reformation de la Medecine ; & je ne sçai où il a pris que je demande pour l'exécution de ce projet, que les Medecins aient des sentimens uniformes ; je n'en ai jamais dit, ni même pensé.

Je suis persuadé qu'une telle uniformité

P ij

est impossible non seulement en Medecine, mais aussi en Theologie, en Jurisprudence, en Philosophie, & dans toutes les autres sciences, aussi bien que dans tous les Arts, tous les états, & toutes les professions. Les hommes voyent les mêmes choses de differens biaux, ils ont de differens gouts, de differentes préventions, qui leur font porter des jugemens tout opposés sur les mêmes sujets. On ne doit donc nullement s'attendre, que les Medecins consentent à se réunir tous sous les Loix d'une doctrine uniforme; & il seroit aussi ridicule qu'inutile de l'exiger.

Quand j'ai proposé de faire un Corps de Medecine, que l'on feroit imprimer, & que l'on expliqueroit dans les Ecoles aux Etudians, sans leur faire écrire des Traités, comme c'est la coutume, je n'ai pas dit que ce Corps de Medecine dût être approuvé & reçu de tous les Medecins, ni qu'il dût être autorisé par les Magistrats, comme l'assure M. Hoffman.

Je n'ai pas même dit qu'il fallût que ceux qui seroient nommés pour y travailler, le soumissent au jugement de la Compagnie avant que de le faire paroître; j'ai toujours jugé que cela pourroit souffrir beaucoup de difficulté, & qu'il étoit plus

à propos de s'en rapporter entierement aux Medecins nommés. J'ai seulement proposé quelques regles generales, dont personne ne peut disconvenir, afin de fixer en quelque maniere le plan de cet ouvrage, & afin que les parties auxquelles chacun de ces Docteurs travailleroit, eussent plus de rapport entre elles.

C'est donc en vain que M. Hoffman prétend prouver l'impossibilité de la reformation de la Medecine, sur l'impossibilité qu'il y a de réduire tous les Medecins à une doctrine uniforme; car outre que je n'ai nullement exigé cette uniformité, c'est que sans cela on peut oster de la Medecine tous les abus que j'ai entrepris de corriger.

On en sera convaincu si l'on examine les reglemens que j'ai proposés dans le projet de reformation, pour l'execution desquels l'uniformité de sentimens n'est nullement necessaire.

Il y a, par exemple, deux reglemens principaux pour la reception des Medecins; le premier qu'on supprimera l'usage de soutenir des Theses, & qu'on y substituera des examen que chaque Bachelier subira tous les deux mois sur différentes matieres durant quatre années, lesquels

P ij

examen ne rouleront que sur ce qu'il faut sçavoir pour bien exercer la Medecine, sans y mêler aucune question de pure speculation. Le second reglement est, qu'on leur apprendra la pratique de cet Art par les exemples, en les obligeant de suivre exactement durant ces quatre ans, un Medecin de l'Hôtel-Dieu dans la visite de ses malades.

Il est manifeste que ces reglemens se peuvent executer sans qu'il y ait une uniformité de sentimens parmi les Medecins, & que par ce moyen la Medecine se trouvera reformée à l'égard des exercices & des épreuves par lesquelles on doit faire passer ceux qui aspirent au Doctorat; puisque s'ils satisfont à ces reglemens, ils seront en état de bien exercer la Medecine dès qu'ils seront reçus, au lieu qu'à present dans quelque Faculté qu'on prenne les degrés on ne devient capable de traiter comme il faut les maladies, que fort long-tems après. Il en est de même de tous les autres établissemens que j'ai proposés.

Quoique M. Hoffmann ne dise rien expressément des différentes passions qui pourroient faire obstacle à la réformation de la Medecine, il semble néanmoins en

insinuer quelque chose ; & en ceci il auroit plus de raison ; car il est certain que l'interêt particulier, la jalousie & l'animosité peuvent former de grands empêchemens à l'exécution de ce projet. Comme les hommes se conduisent plutôt par passion que par raison , & que tout se décide ordinairement dans les Compagnies à la pluralité des voix , on doit craindre que les passions ne l'emportent sur ce que la vérité & l'équité demanderoient en faveur du bien Public.

Mais cela ne pourroit gueres que retarder l'exécution de ce projet , & non pas la rendre impossible : car les passions ne durent pas toujours , & la vérité n'est jamais opprimée que pour un tems ; tôt ou tard elle se fait enfin connoître.

Quand même il arriveroit que la Faculté ne voulût jamais consentir à cette réformation , il ne s'ensuivroit pas de là, comme le dit M. Hoffinan , que cette réformation fût impossible. Car il pourra arriver que quelque personne qui aura l'autorité en main , aura assez de lumieres , & fera assez d'attention pour connoître l'utilité des changemens que j'ai marqués , & la nécessité qu'il y a de les faire ; dans ce cas qu'est-ce qui empêcheroit qu'on ne

P. iiii.

contraignît les Medecins d'observer les Statuts que j'ai proposés.

Quand même cette personne qui auroit l'autorité, n'osant pas s'en rapporter entièrement à ses lumieres, voudroit consulter quelqu'un de la profession, ne pourroit-elle pas s'adresser à un habile Medecin assez exempt de prévention pour penser juste là-dessus, & en même tems assez honnête homme pour dire sa pensée sans déguisement ; ce Medecin ne conviendrait-il pas, que les abus que j'ai censurés se trouvent effectivement dans la Medecine, & que les moyens que j'ai indiqués sont tres propres pour y remedier : rien pourroit-il alors détourner cette personne d'employer toute son autorité pour mettre un ordre si nécessaire dans cet Art ?

Si l'on me dit que les Medecins qui y sont opposés se retireroient, & ne voudroient plus venir aux Ecoles, je réponds que le dommage ne seroit pas grand, au contraire il vaudroit mieux qu'ils prissent ce parti, de peur que leur entêtement ne les portât toujours à contrarier ce qui se feroit. C'est d'ordinaire un bien que des parties gâtées soient retranchées d'un corps.

Il ne faudroit pas craindre que le nombre en fût trop grand ; il vaudroit mieux

qu'il restât peu de Docteurs, & qu'ils fussent bien intentionnés; le nombre en seroit bien réduit, s'il ne suffisoit pas pour entretenir les exercices, & pour former en peu d'années un nombre suffisant d'Elevés pour remplir la Faculté de bons sujets.

On doit donc être persuadé que quelque résistance qui pût se présenter du côté de la Faculté au projet de réformation, ce ne seroit pas une preuve que l'exécution en fût impossible, puisqu'il pourroit arriver que malgré cette résistance on l'y contraignît quelque jour. Il y a d'autant plus lieu de le croire qu'il est évident que les nouveaux Statuts que j'ai proposés, mettront la Medecine en un état beaucoup meilleur que celui où elle est, sans qu'on s'expose à aucun inconvenient.

En effet au lieu de laisser le soin aux Professeurs de composer des Trairés qui sont toujours tres defectueux, quel inconvenient y a-t-il d'en faire composer par d'habiles gens, qui y employeroient un tems suffisant pour les rendre beaucoup plus complets & plus exacts, & qui travailleroient à les perfectionner de plus en plus.

Au lieu de perdre le tems à les dicter, quel mal peut-il arriver si on l'employe à les expliquer & à interroger les Etudians

sur ce qui y est contenu , afin de le leur faire concevoir & retenir ; car on les mettra par ce moyen dans la nécessité d'être attentifs aux explications & d'étudier soigneusement en particulier leurs Traités , pour ne pas avoir l'affront de répondre mal.

Quel obstacle peut-on trouver à supprimer les Theses qui consistent en des disputes & des contestations , qui ne servent de rien pour rendre les Medetins capables d'exercer leur profession ?

Quelle raison y auroit-il d'empêcher que les Bacheliers ne fussent assujettis à suivre un Medecin de l'Hôtel-Dieu , qui seroit chargé de les former à la-pratique durant le tems marqué dans les nouveaux Statuts ?

Il en est de même de tous les autres reglemens que j'ai proposés ; on y remarquera beaucoup d'utilité , sans y trouver rien qui detourne de les mettre à execution.

M. Höffman imaginant de l'impossibilité dans la réformation dont j'ai donné le projet , il en propose une autre ; qui est que chaque Medecin détruise en lui ce qu'il y a de préjugés. Ce conseil est aisé à donner , mais difficile à executer ; car ce qui est préjugé en effet , ne paroît pas

tel à ceux qui en sont préoccupés. De là vient que personne ne travaille gueres à les détruire. Ainsi cette réformation est beaucoup plus difficile que celle que j'ai proposée. L'autorité du Parlement peut renverser tous les obstacles qui s'opposent à l'exécution de celle-ci, mais elle est impuissante à l'égard de celle de M. Hoffman.





SECOND MEMOIRE

*Pour la reformation de la Medecine
dans la Ville de Paris.*

A Examiner sans prevention les nouveaux établissemens que j'ai proposés pour la réformation de la Medecine dans Paris, il n'y a personne qui ne reconnoisse qu'il est d'une extrême importance pour le bien public de les mettre à execution. Mais quelque importante qu'on juge cette entreprise, l'opposition que la plupart des Medecins y font paroître, seroit capable d'en détourner; & les Puissances à qui il appartient de faire de tels changemens, connoissant qu'il est absolument necessaire que ce soit les Medecins qui travaillent eux mêmes à cette réformation, pourroient être portées à croire qu'elle ne seroit pas possible, & qu'il ne serviroit de rien d'y employer leur autorité, ne sçachant pas qu'on peut aisément faire en sorte qu'il y ait assez de Medecins qui y consentent, pour réussir dans ce projet.

Il arriveroit de là que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent pour mettre un bon ordre dans la Medecine, deviendroit inutile ; & bien loin de contribuer au progrès qu'on y peut faire, en découvrant les moyens de la perfectionner de plus en plus ; bien loin de l'illustrer par là davantage, & de la rendre plus florissante ; bien loin d'attirer de l'estime & de la considération aux Medecins, je produirois un effet tout contraire par la connoissance que j'aurois donnée du mauvais état où elle se trouve, & des abus qui s'y sont glissés, & qui ne laisseroient pas de subsister.

Afin que mes peines ne soient pas suivies d'un si mauvais succès, & afin que le Public jouisse des secours qu'il peut esperer de la Medecine, il me semble que je dois encore tenter de faire réussir un dessein d'une si grande consequence, en declarant de quelle maniere on peut engager un nombre suffisant de Medecins à suivre les nouveaux Statuts que j'ai proposés.

Quelque difficulté que cela presente d'abord, il est aisé de la surmonter ; car on y parviendra si le Parlement veut ordonner que ces nouveaux Statuts soient

Q ij

executés, & que tous les Medecins qui refuseront de s'y soumettre par serment, soient privés du droit d'être Doyen, Professeur, & Examineur.

Je ne propose pas ceci comme une punition que meriteront ceux qui ne voudront pas s'assujettir à ce que le bien public exige d'eux ; c'est un reglement aussi necessaire & aussi efficace pour la réformation de la Medecine, qu'il est facile à executer ; car par ce moyen les instructions & les exercices qui conduisent au Doctorat, seront conformes à l'ordre qui convient ; & ce qui tend à la perfection de la Medecine, ne manquera pas d'être pratiqué suivant les nouveaux Statuts ; au lieu que si le Doyen, les Professeurs & les Examineurs y étoient opposés, on auroit de la peine à les faire observer, quelques mesures qu'on prit d'ailleurs.

Cet Arrest faisant entrer la Faculté dans la voye qu'elle doit suivre, la mettra dans une haute reputation par toute l'Europe, & procurera un bien infini non seulement aux Habitans de la Ville en rendant les Medecins plus habiles, mais encore à tous les autres hommes en contribuant efficacement à la perfection de la Medecine.

On ne doit pas douter qu'il ne se trouve plusieurs Docteurs assez exemts de passion, pour s'assujettir à une réformation si nécessaire pour la santé & la vie des hommes. Quand il ne s'en trouveroit que vingt qui eussent assez de probité pour consentir à des changemens que la raison, l'équité, & l'humanité même veut qu'on fasse, ce nombre seroit suffisant pour la réformation. Les Docteurs qui seroient reçûs dans la suite ayant été instruits & formés suivant les nouveaux Statuts, n'auroient aucune peine à se soumettre de les suivre.

S'il ne se trouvoit pas même ce nombre de vingt Docteurs (ce qui est difficile à croire) qui consentissent à la réformation, il seroit aisé d'y suppléer en aggregant à la Faculté autant de Medecins choisis des Facultés étrangères, qu'il en faudroit pour remplir ce nombre: ceux qui se seroient obstinés à n'admettre aucune réformation, en recevroient plus d'utilité que de dommage, puisque leur conscience ne seroit plus chargée de tous les maux qui arrivent du desordre où ils souffrent la Medecine. Ils ne laisseroient pas de continuer l'exercice de leur profession; ainsi cette réformation ne leur ôteroit

Qij

pas le moyen de subsister ; & s'ils en recevoient quelque peu de préjudice , ils ne pourroient s'en prendre qu'à leur entêtement.

C'est à regret que je propose un tel moyen ; mais quand le mal est grand , & qu'on ne peut y remédier par des remèdes doux , on employe jusqu'aux plus violens. Je m'estimerois tres-coupable devant Dieu & devant les hommes , si connoissant avec une entière certitude , des abus aussi pernicieux que le sont ceux que j'ai remarqués dans la Medecine , & sachant des moyens aussi surs pour y remédier , je manquois de les rendre publics par des vûes d'intérêt , ou par ménagement pour des Medecins que ces vérités offensent.

Je sçai qu'il seroit beaucoup mieux que tous les Medecins de la Faculté , ou du moins la plus grande partie , s'assujettissent de bon gré à ces changemens , que le bien public demande ; & c'est à quoi j'ai toujours visé , tâchant de ne rien omettre de ce qui pouvoit les convaincre des vérités que j'ai avancées , & en faisant mon possible pour ne les point offenser en parlant des abus de la Medecine.

C'est dans ce dessein que quand j'ai été obligé de rapporter de certaines choses, qui pouvoient paroître intéresser l'honneur des Medecins en general, je n'ai pas manqué de dire tout ce que j'ai crû de meilleur pour les excuser. A l'égard des particuliers, j'ai été si attentif à ne rien laisser échapper qui pût en choquer aucun personnellement, qu'il n'y en a point qui se soit plaint de moi sur cet article.

J'ai même encore essayé de leur faire prendre de meilleurs sentimens, en distribuant à chacun de ceux qui en ont voulu, un exemplaire de la Dissertation contre l'usage de soutenir des Theses & du premier Memoire, promettant de supprimer l'ouvrage, s'ils vouloient travailler à la réformation de la Medecine; parce que le bien public n'auroit plus demandé alors que je le publiasse; il auroit suffi de corriger les abus sans les faire connoître davantage au Public: mais tout ce que j'ai fait a été inutile; & la passion l'a emporté sur toutes les precautions & les mesures que j'ai crû propres pour les gagner.

Si quelque chose pouvoit détourner de faire les Reglemens que je propose, ce seroit sans doute, qu'on auroit peur de

se tromper en suivant les idées d'un particulier, contre le sentiment de tant d'autres qui les desapprouvent. Mais il y a une raison qui peut seule rassurer ceux qui se trouveroient dans l'incertitude ; c'est que tous les Medecins experimentés qui ont de la bonne foi, demeurent d'accord que dans quelque Faculté qu'un Medecin soit reçu, il n'est pas pour cela capable d'exercer la Medecine. Les fautes grossieres qu'on voit faire tous les jours aux nouveaux Medecins le font assez connoître ; & c'est une verité dont sont témoins toutes les personnes que leur profession oblige d'être souvent auprès des malades.

On peut aisement juger combien de maux cause un tel abus, & l'on doit croire que si les Magistrats n'employent pas leur autorité pour y remedier, c'est qu'ils n'en sont pas persuadés. C'est pourquoi afin de les determiner à se servir en ceci de tout leur pouvoir, & de les porter à employer tous les moyens convenables pour mettre un bon ordre dans la Médecine, il me semble qu'il est necessaire de leur démontrer cette verité, quelque deshonneur que les Medecins en reçoivent, parce que l'on doit preferer le bien public à ses interêts particuliers.

C'est une chose constante que pour bien exercer un Art, il en faut sçavoir la Theorie, & l'avoir pratiqué durant un tems assez considerable. Or j'ai montré que les exercices & les épreuves qui sont en usage dans la Faculté de Medecine de Paris, aussi bien que dans les Facultés des autres Villes, ne sont pas comme il faut pour faire acquérir à ceux qui y passent, une bonne Theorie de leur Art.

Ces exercices sont, comme j'ai dit, les Theses & les Examen. Dans la Dissertation contre l'usage de soutenir des Theses en Medecine, j'ai suffisamment prouvé qu'il n'est pas propre pour former les Medecins & pour juger de leur capacité; & pour en être plus convaincu, il n'y auroit qu'à lire toutes les Theses d'une Licence, & se trouver aux Ecoles de Medecine quand on les soutient, on reconnoîtroit qu'on n'y peut acquérir que tres peu de connoissances utiles, & que ce peu est obscurci par la multitude de questions frivoles qui y sont agitées.

On m'a objecté que s'il est vrai que la plus grande partie des Theses de Medecine servent peu à l'instruction des Medecins, ne contenant pas beaucoup de

choses utiles dans l'exercice de cette profession, du moins on ne peut pas nier qu'il n'y en ait quelques unes de bonnes, & qu'on ne puisse les faire toutes dans la suite semblables à celle là, en les remplissant d'une doctrine fondée sur les observations; d'où l'on conclut qu'en corrigeant ce qui s'est glissé de defectueux dans les Theses de Medecine, on y pourra apprendre une bonne Theorie.

Pour repondre à cette objection il faut distinguer deux choses dans les Theses, sçavoir l'écrit, & l'exercice où l'on soutient en public les sentimens qui y sont contenus: je dis premierement que quelque bon que soit l'écrit, c'est-à-dire que quelque rempli qu'il soit de verités & de maximes reçues des bons Praticiens, l'exercice où on le soutient non seulement est inutile pour rendre capable d'exercer la Medecine, mais il y est même un obstacle, parce qu'il oblige de s'attacher à deffendre des opinions problematiques, sur lesquelles on ne doit nullement se regler dans l'exercice de la Medecine.

Car quelques mesures qu'on prenne, la dispute en quoi cet exercice consiste, mettra toujours dans la necessité d'ins-

rer dans l'écrit des choses problematiques ; s'il n'y en avoit point , les disputans seroient souvent embarrassés à trouver des argumens contre ce qui y seroit contenu : ils se trouveroient obligés de disputer contre des verités & des regles que l'expérience demontre. Ils ne pourroient le faire que par le moyen de quelques Sophismes ; alors la dispute languiroit , & l'inutilité en deviendrait plus manifeste.

En effet si l'on vouloit combattre de certaines verités qui se trouvent souvent dans les Theses , par exemple , que le sang circule dans le corps ; qu'il faut pour entretenir la santé , que les secretions se fassent ; que les alimens doivent être bien digérés , pour fournir une bonne nourriture aux parties ; que tous les excès sont nuisibles à la santé ; que les passions violentes derangent l'économie du corps ; tout ce qu'un Disputant pourroit opposer à ces verités lui feroit peu d'honneur , & ne seroit nullement instructif pour les Bacheliers.

Il y a des verités qu'on peut combattre par des raisonnemens fondés sur des hypotheses de systemes ; mais j'ai suffisamment prouvé qu'on doit bannir des exercices de la Medecine toutes ces vaines

speculations, puisqu'on n'y doit faire aucun fond dans la pratique.

Cet exercice roulant donc ordinairement sur des choses problematiques, & la dispute étant fondée sur des opinions tirées des systèmes, on n'y parle gueres de ce qu'il y a de bon dans l'écrit; les Bacheliers y font peu d'attention, & ils ne s'attachent presque qu'à ce qu'ils y trouvent de propre pour la dispute. Ainsi cet exercice n'est nullement convenable pour leur faire apprendre la bonne Theorie.

Enfin j'ai prouvé fort au long dans ma Dissertation contre les Theses, que soit que les sentimens contenus dans l'écrit soient vrais, soit qu'ils soient douteux, soit qu'ils soient faux, on ne doit point en faire une matiere de dispute pour instruire, former, & éprouver les Medecins. Ce qu'il y a de certain en Medecine, ne l'est qu'autant qu'il est suffisamment verifié par des experiences reiterées. Or il ne faut point disputer sur des choses dont l'experience nous fait connoître la verité. Pour les sentimens douteux, il n'y a point de raison de vouloir les discuter par la dispute; c'est par l'observation des faits qu'on peut découvrir si ce qu'on en pense est veritable. Les sentimens qui sont faux

ne doivent pas non plus être un sujet de dispute, puisqu'on ne doit pas les soutenir; par conséquent l'exercice des Theses doit être aboli.

A l'égard des écrits qu'on nomme communément Theses, je conviens qu'il y en a où l'on trouve plusieurs bonnes règles pour la pratique de la Medecine, mais il faut demeurer d'accord qu'il y a tres peu de ces Theses qui soient bien utiles; puisque ce qu'on y voit de bon, se trouve aussi pour l'ordinaire dans les Auteurs. Mais telles qu'elles soient, il n'y aura plus de raison d'en faire, si l'on ôte comme l'on doit, l'exercice où on les soutient.

De peur qu'on ne se prevale de ce qu'il y a de bon dans quelques Theses, pour autoriser l'exercice, sous pretexte qu'on peut, à ce qu'on dit, prendre des mesures, pour qu'elles soient toutes généralement bonnes, je dirai que c'est une vaine esperance de se flatter qu'on puisse jamais faire en sorte, que les Theses soient beaucoup meilleures qu'elles n'ont été jusqu'à present; parce que la reputation de ceux qui les composent, étant interessée à les bien travailler, on s'est toujours fort appliqué à les faire le mieux qu'on a pu.

Pour ce qui est des moyens de faire en sorte que toutes les Theses soient bonnes, on se contente de les alleguer en general sans en specifier aucun. Il semble qu'on espere y parvenir en faisant un Statut qui l'ordonne ; c'est se tromper. Lorsque quelque tems avant le jour pris pour l'exercice, le Docteur qui doit presider à une These, l'enverra au Doyen pour l'approuver ; si celui-ci refuse de le faire, parce qu'il ne la trouvera pas bonne, le President soutiendra le contraire, chacun n'étant que trop entêté de son ouvrage. Qui jugera le differend ? sera-ce la Faculté ? il faudra donc l'assembler, nommer des Examineurs, & sur leur rapport proceder au jugement. Si la These est rejetée, le President sera quitte pour dire qu'il n'en sçauoit faire de meilleure ; ou s'il l'entreprend, celle qu'il fera ne vaudra souvent pas mieux. A presque toutes les Theses on se trouvera en un pareil embarras, qui fera manquer ces exercices.

Quand même il seroit possible d'obtenir, que toutes les Theses fussent aussi bonnes que les meilleures qu'on a faites jusqu'à présent, cela ne devrait pas en faire maintenir l'usage. Ce qu'elles con-

tiennent se trouvant dans les Auteurs, il est plus à propos que ceux qui sont en Licence les apprennent dans ces livres.

On sera exempt par là de travailler à extraire les matieres qu'on veut mettre en These, à les énoncer en beaux termes, & à les disposer selon la forme prescrite; ce qui emporte beaucoup de tems, & donne une grande peine sans aucune utilité.

Chaque These de Medecine ne traitant que d'une question, & chaque Bachelier ne soutenant que trois Theses, il s'ensuit que quelque bonnes qu'on puisse les faire, les Bacheliers ne sont obligés pendant leur Licence, de s'appliquer qu'à une tres-petite partie de ce qu'il faut sçavoir; ainsi elles ne seront jamais propres à leur faire apprendre la Theorie qu'on doit avoir, avant que d'entreprendre d'exercer la Medecine.

Au contraire un seul des examen tels que je les ai proposés, renfermant plus de matieres que dix Theses faites suivant la coutume, & ne roulant que sur ce qui est utile pour la pratique, il sera beaucoup plus convenable pour faire acquérir la science de la veritable Medecine.

Mais de la maniere dont on fait à present les examen, ils ne sont gueres plus utiles que les Theses, parce qu'ils ne sont pas réglés comme il faut. On en fait trois dans la Faculté de Paris; le premier qui est pour le Baccalaureat, se fait ainsi. Il y a quatre Examineurs nommés, qui avec le Doyen examinent trois jours de suite ceux qui se presentent; ils sont interrogés chacun pendant une demie-heure tous ces trois jours; la forme qu'on observe dans ces examen, est meilleure que celle des suivans; c'est pour cela que je l'ai prise pour modèle des examen que j'ai proposés. Mais ce qui s'y trouve à redire, c'est que les Examineurs affectant de se faire valoir par des questions recherchées, preferent souvent le beau à l'utile. Ceux qui se presentent pour le Baccalaureat, doivent être censés sortir de leur cours de Medecine, ainsi la raison veut qu'on les interroge seulement sur ce qu'ils y ont appris ou dû apprendre.

L'Examen suivant, qui est sur les plantes & les drogues Medicinales, se fait d'une autre maniere. Ce sont tous les Docteurs qui examinent l'un apres l'autre quelqu'un des Bacheliers. Cet examen dure
plusieurs

plusieurs jours suivant la quantité qu'il y en a en Licence. Le grand nombre de Docteurs qui doivent interroger, ne permet gueres de rien approfondir. On ne fait donc presque qu'effleurer les matieres; ainsi pourvû qu'un Bachelier les sçache superficiellement, il se tire d'affaire.

Le dernier examen est sur toutes les maladies; il se fait après que la Licence est finie, & de la même maniere que le dernier dont je viens de parler. Tous les Docteurs interrogeant les uns après les autres dans cet examen, il se trouve le même inconvenient que dans l'examen sur les plantes & les drogues Medicinales. D'ailleurs pourvû que le Bachelier reponde suivant ce qu'il a vû dans quelque Auteur, cela passe, quand même il ne seroit pas conforme à la bonne pratique; on ne se met gueres en peine de lui faire connoître son erreur, ce qui est absolument necessaire; mais on n'en a pas le tems.

Il y a une chose à redire dans tous ces examen, qui est qu'on y agite souvent des questions de sistemes, qu'il est à propos de bannir de tous les exercices destinés à former les Medecins, pour les raisons que j'ai rapportées.

R.

Il faut encore remarquer que les examens qui sont certainement l'exercice le plus utile pour apprendre la bonne Theorie de la Medecine, ne se font qu'au commencement & à la fin de la Licence, & que l'on occupe les Bacheliers pendant les deux ans qu'elle dure, à soutenir des Theses qui bien loin d'être utiles pour leur instruction, leur gâtent l'esprit, & les detournent d'apprendre ce qu'il y a de plus nécessaire pour bien exercer leur profession.

Ce sont là tous les exercices & les épreuves par où l'on fait passer ceux qui aspirent au Doctorat avant que de les recevoir. Il est manifeste que cela ne suffit pas, pour leur faire acquérir une Theorie assez ample & assez exacte de la Medecine pour la pouvoir bien exercer, puisque tout le monde sçait que c'est un Art d'une fort grande étendue, & où il est tres difficile de discerner le vrai d'avec le faux, & le bon d'avec le mauvais.

Ces Exercices sont si peu suffisans pour faire acquérir la Theorie nécessaire, qu'il est seur qu'on peut y satisfaire sans avoir beaucoup appris des regles & des preceptes qu'il faut sçavoir pour être

bon Medecin. En effet qu'un jeune homme qui aura de la facilité à s'énoncer, se soit bien exercé durant son cours de Philosophie à disputer & à répondre, principalement sur les questions de Physique, s'il veut être Medecin, il peut dans l'espace de trois mois se mettre en état d'être reçu Bachelier, & sans employer beaucoup de tems à étudier, il brillera dans la Licence & sera reçu Docteur avec applaudissement; mais il n'est pas nécessaire de dire, qu'il sera fort éloigné d'avoir la Theorie qu'on doit pour être en état de bien faire la Medecine.

Pour ce qui est de la pratique à laquelle il faut qu'on soit suffisamment formé avant que d'exercer cet art, on ne se met gueres en peine de faire en sorte que ceux qui aspirent au Doctorat, acquièrent les connoissances que l'usage seul peut donner. Il est vrai qu'il y a un Statut qui porte, que les Licentiés iront pendant deux ans accompagner les Medecins de l'Hôtel-Dieu dans la visite des malades; mais on neglige de faire observer ce Statut: & quand il seroit ponctuellement suivi, cela ne suffiroit pas pour former les nouveaux Medecins à la pratique; par-

R ij

ce que la celerité avec laquelle ces visites se font, empêche qu'on ne puisse bien connoître les motifs qui portent les Medecins à se servir des remedes qu'ils ordonnent ; ce qui est absolument necessaire pour en profiter.

Quoiqu'il soit évident que les exercices & les epreuves dont je viens de parler, ne soient pas comme il faut pour former les Medecins, & pour s'assurer de leur capacité, néanmoins après qu'ils y ont passé on les reçoit Docteurs, & on les propose au Public comme des personnes capables d'exercer leur profession. Est-ce là suivre l'intention qu'ont eue les Puissances en établissant les Facultés de Médecine ? Est ce là répondre à l'attente du Public qui sur l'assurance qu'on lui donne, confie aux Medecins de ce corps le soin de sa santé & de sa vie ? Nullement ; & pour en juger suivant la droite raison, on doit regarder cet abus comme une prevarication tres condamnable à l'égard des Puissances ; puisque c'est manquer à un devoir tres essentiel, que de ne pas suivre leurs intentions quand elles sont si justes, & à l'égard du Public, il me semble qu'il y a une imposture horrible d'abuser ainsi de sa confiance en des choses aussi importantes que sont la santé & la vie.

On dit que si les Docteurs ne sont pas capables d'exercer la Medecine aussi-tôt qu'ils sont reçus, ils le deviennent par la suite en étudiant les Auteurs, & en exerçant leur profession. Mais ce ne peut être qu'après un tems considerable, & aux dépens de la santé & de la vie de plusieurs personnes.

D'ailleurs on sçait qu'entre ceux qui sont reçus Docteurs, il y en a qui ne se mettent point en peine de se rendre plus habiles; d'autres ne s'appliquent que fort mediocrement; ils demeurent ainsi toute leur vie peu capables de bien exercer leur profession; & parmi ceux qui s'attachent suffisamment, il y en a qui s'amuse à approfondir de vaines speculations, ou à sçavoir à fond des choses peu utiles; au lieu de faire leur principale occupation de ce qu'il y a de plus essentiel.

Ceux même qui étudient le mieux, & qui observent le plus exactement ce que l'usage leur offre d'experiences, n'ayant pas été bien instruits & formés d'abord, se ressentent toujours des mauvaises impressions qu'ils ont reçues dans les commencemens; outre qu'il est difficile qu'ils ne se laissent souvent aller à l'erreur, ne pouvant pas faire eux-mêmes assez d'ob-

servations sur chaque cas, pour démêler ce qui y convient le plus.

De peur qu'on n'abuse de ce que je viens de dire, & qu'on n'en tire une consequence generale, que tous les Medecins sont des ignorans, laquelle leur seroit encore moins desavantageuse que prejudiciable au Public, je dirai avec toute la bonne foi & la sincerité qu'on a toujours remarquées en moi, qu'il n'y a point de Medecin qui n'ait des connoissances utiles pour la santé; mais aussi on ne peut pas nier que tous les Medecins n'en manquent de beaucoup qu'ils pourroient & devroient avoir; & qu'ils ne soient prevenus de plusieurs opinions douteuses tirées de differens sistemes, suivant lesquels ils ne se conduisent que trop souvent dans la cure des Maladies.

Toute la difference qui se trouve dans le sçavoir des Medecins, consiste en ce que les uns ont plus de connoissances utiles à la santé, les autres en ont moins; il y en a aussi qui sont prevenus d'un plus grand nombre d'opinions dangereuses que les autres.

Voilà au juste ce qu'on doit penser du sçavoir des Medecins; & comme c'est

avoir trop d'indulgence que d'en concevoir une plus haute idée, ce n'est pas leur rendre justice que d'en juger moins avantageusement. voici maintenant les effets que produit ce qu'il y a de bon & ce qu'il y a de mauvais dans leurs connoissances.

Quand les Medecins se servent à propos des bonnes connoissances qu'ils ont, ils reussissent le plus souvent; ces succès leur font honneur, & leur attirent l'estime & la confiance tant des gens qu'ils guerissent, que de ceux qui en sont témoins. Mais quand ils manquent de prescrire ce qui convient le plus aux malades faute de le connoître, ou parce qu'ils suivent des regles fausses, & des preceptes qui n'ont que des imaginations pour fondement, ils causent souvent du desordre & ils augmentent la Maladie, ou du moins ils ne procurent pas tout le soulagement qu'ils pourroient. Ce défaut de succès ne leur est pas moins honteux, qu'il est prejudiciable aux malades. Il est donc du bien public de faire en sorte que les Medecins ayent le plus qu'il est possible de connoissances utiles à la santé, & qu'ils soient le moins prevenus qu'il se pourra, d'opinions qui les peuvent faire écarter de la bonne pratique.

C'est ce que l'on obtiendra en observant les reglemens que j'ai proposés pour l'instruction & la reception des Medecins. Le cours de Medecine que les Etudiants feront d'abord, les mettra dans la bonne voye. Ils auront des traités beaucoup plus exacts & plus complets qu'ils ne l'ont jamais été, lesquels renfermeront toutes les matieres qui sont du ressort de la Medecine.

Les interrogations qu'on leur fera, les obligeront d'être attentifs aux explications de leurs Professeurs, & de s'attacher en leur particulier à l'étude de leurs traités. Les Professeurs en les interrogeant connoîtront s'ils ont bien compris le sens de ce qu'ils leur auront enseigné, & ils resoudront leurs difficultés.

L'examen que les Etudiants seront obligés de subir pour le Baccalaureat, ne se devant faire que sur les traités des Ecoles, ils seront encore par là excités à les bien étudier, ainsi à la fin de leur cours ils auront déjà fait beaucoup de progrès dans la Theorie de la Medecine.

La Licence où ils entreront ensuite les rendra entierement capables de bien exercer leur profession, parce qu'on y prendra

prendra les meilleurs moyens, pour leur faire acquérir des connoissances aussi étendues & aussi précises, que le demande l'importance de cet Art.

Les sources où ils doivent les puiser, sont la lecture des Auteurs, l'instruction & l'usage. Ces trois choses sont absolument nécessaires pour devenir bon Medecin. Ils ne peuvent manquer à aucune sans beaucoup de préjudice. Mais on leur fera remplir ces devoirs, en observant les nouveaux Statuts qui concernent la Licence. Par ce moyen ceux que l'on recevra Docteurs, auront une bonne Theorie jointe à un usage assez long, pour bien traiter les malades qui auront recours à eux.

La durée de la Licence étant de quatre ans, les examens que chacun de ceux qui yseront devra subir tous les deux mois, monteront au nombre de vingt quatre, auxquels toute la Medecine sera partagée. Ce grand nombre n'empêche pas que le sujet de chaque examen ne soit d'une grande étendue. Ainsi des qu'un Bachelier sera quitte d'un examen, il sera obligé de s'appliquer beaucoup pour se préparer au suivant. Il ne pourra se dispenser d'en faire autant pour tous les autres. Par là il sera forcé de se donner tout entier à l'étude durant les quatre ans

de sa Licence. Ce tems là ajouté aux trois années de son cours, étant bien employé, suffit certainement pour luy faire acquiescer toute la Theorie necessaire, pour entreprendre d'exercer la Medecine.

La maniere dont on traitera le sujet de chaque examen sera tresavantageuse; parce que sans s'amuser aux vaines speculations des Systemes, on n'y agitera que ce qui est assez bien fondé sur l'experience, pour s'y regler dans la pratique.

Les Bacheliers étant obligés de conformer leur étude à la maniere dont ils seront examinés, ils s'attacheront à bien démêler ce qu'il y a dans les Livres de Medecine qui est le mieux fondé sur l'experience; ainsi leur étude ne sera pas seulement soutenue avec beaucoup d'application & d'assiduité, elle sera encore dirigée comme il faut pour les accoutumer à étudier avec discernement.

En étudiant dans les Auteurs les preceptes & les regles necessaires, les Bacheliers ne laisseront pas d'apprendre la doctrine des Systemes, parce qu'elle s'y trouve mêlée avec ce qu'il y a d'utile pour la pratique; & quoi qu'ils ne donnent pas leur principale attention à ces speculations, la longue étude les leur fera encore mieux appren-

dré, qu'on ne les sçait d'ordinaire à present en sortant de Licence.

C'est pourquoi cet établissement devoit même être approuvé par les Sectateurs des Sistesmes ; car ceux qui en sont les plus déterminés partisans, conviennent que ce que l'on a par des expériences retiterés, reconnu d'utile pour la santé, est ce qu'il y a de plus assuré dans la Medecine, & de plus nécessaire pour la pratique ; & comme ces connoissances sont en fort grande quantité, & qu'ayant peu de liaison entre elles on les oublie aisément, ils ne peuvent disconvenir que ce ne soit un établissement très utile, de faire uniquement rouler les exercices sur ces connoissances, puisque c'est le meilleur moyen de les bien imprimer dans l'esprit des Bacheliers.

Ils recevront aussi durant la Licence toute l'instruction dont ils ont besoin, parce que les Examineurs y rectifieront leurs connoissances en les desabusant de quantité d'erreurs, où il est impossible qu'ils ne se laissent pas aller en lisant les Auteurs, qui comme j'ai déjà dit, contiennent un grand nombre de faux preceptes, qu'on ne peut suivre dans la pratique sans beaucoup de risque. Ils ne recevront pas seulement ces éclaircissemens dans les examen qu'ils doi-

vent subir , ils profiteront encore des instructions qu'on donnera dans ceux des autres Bacheliers , où ils seront obligés de se trouver ; & ils éviteront par là de tomber dans les mêmes égaremens ; ainsi rien ne leur manquera pour acquérir la justesse d'esprit si nécessaire dans les Medecins.

Enfin les Bacheliers acquereront un assez grand usage de traiter les maladies , puisque durant les quatre ans de leur Licence , ils accompagneront tous les jours un des Medecins de l'Hôtel-Dieu dans la visite des malades , & que les deux dernieres années ils seront chargés d'en traiter un certain nombre en présence du Medecin , qui approuveroit ou reformeroit leurs ordonnances selon qu'il le jugeroit à propos.

On ne peut pas douter qu'après avoir tenu les Bacheliers pendant quatre ans dans ces exercices, ils ne soient capables , s'ils y ont satisfait, de bien exercer la Medecine ; le seul bon sens le fait assez connoître, puis qu'il est évident qu'ils auront une Theorie fort bonne & fort ample, & qu'ils auront un usage suffisant dans le traitement des maladies.

Si les Personnes qui ont l'autorité en main , veulent s'en assurer encore davantage , il y a un moyen de le faire ; c'est de

consulter là-dessus tous les plus grands Médecins de l'Europe; je suis certain qu'il n'y en a pas un, qui ne convienne que quiconque aura reçu les instructions, & aura passé par les épreuves que j'ai marquées, & qui aura été formé à la pratique par les exemples, comme je l'ai dit, sera très-capable d'exercer la Médecine; au lieu qu'il n'y en a aucun qui ne demeure d'accord qu'on ne le devient point par les exercices & les épreuves ordinaires.

Ceux qui aspirent au Doctorat n'auront point à se plaindre sur la longueur de la Licence, ni sur la difficulté des épreuves; car si sa durée éloigne le Doctorat, elle approche l'utilité qu'ils peuvent espérer de l'exercice de leur profession; puisqu'on aura recours à eux beaucoup plutôt, étant persuadé de leur capacité. Si les épreuves sont difficiles, ils en seront récompensés par l'estime, la confiance, & les égards qu'on aura pour eux.

On a objecté contre les nouveaux établissemens, que quelque apparence d'utilité qu'ils présentent d'abord, on pourroit en les exécutant trouver des obstacles & des defectuosités plus essentielles, que celles qu'on remarque dans ce qui se pratique. On n'a que trop d'exemples, dit on, que

des projets qui sembloient avantageux dans la speculation , ont eu de mauvais succès dans l'exécution.

On auroit quelque raison d'être en défiance de la réussite de la réformation que je propose , si je pretendois établir de nouveaux exercices, & de nouvelles sortes d'épreuves pour former les Medecins, & s'assurer de leur capacité. Mais je ne propose rien qui ne se pratique; je rectifie seulement ce qu'il y a de defectueux. Je conseille d'abolir l'usage de soutenir des Theses ; on ne doit point craindre qu'il en arrive aucun inconvenient , puisque l'on voit qu'il se trouve des défauts si considerables dans cet exercice. On doit s'y determiner d'autant plus facilement, que l'on sçait que cet usage n'est établi que depuis quelques siècles, & qu'il y a eu un si grand nombre d'excellens Medecins auparavant.

Rien n'est plus naturel en ôtant les Theses, que d'y substituer de nouveaux examens, qui est un exercice en usage ; le plus grand changement qu'on y fera , c'est de ne les faire rouler que sur ce qui est utile pour l'exercice de la Medecine ; de quoi il n'y a pas lieu d'apprehender de mauvaises suites.

On ne doit pas non plus craindre rien de mal du grand nombre d'examen que je

conseille. Au contraire il est certain que si l'on se contentoit d'un petit nombre, l'intrigue & la faveur pourroient faire admettre des ignorans; ce qui ne sera point à craindre, lorsqu'on obligera les Bacheliers d'en subir le nombre marqué.

Il seroit ridicule de soupçonner quelque mauvaise suite, de l'obligation que je dis qu'il faudroit imposer aux Bacheliers, d'accompagner pendant quatre ans un Medecin de l'Hôtel Dieu dans la visite des malades. Le Statut qui ordonne que les Licenciés le feront pendant deux ans, marque assez que la Faculté a cru cela nécessaire. Mais personne ne peut disconvenir qu'après avoir pendant deux ans accompagné seulement le Medecin, ils se formeront beaucoup plus en traitant eux mêmes les malades en sa presence pendant deux autres années.

On n'a donc aucun sujet de presumer, qu'il arrive aucun inconvenient considerable de l'execution des nouveaux Statuts; & quand il en arriveroit ils ne pourroient jamais être aussi pernicioeux, qu'est le peu de soin qu'on a de bien instruire & former les Medecins, puisque ce desordre est cause du peu qu'il y en a de bons.

Il ne faut pas douter que si les instructions & les épreuves étoient telles que je les

propose, la plus grande partie des Medecins ne fussent habiles, ayant été mis d'abord dans le bon chemin, ayant été accoutumés au travail dès le commencement, ayant le jugement plus formé par le discernement que dans les examen on leur feroit faire du vrai & du faux, du bon & du mauvais; & si l'on suit ce que je conseille pour perfectionner la Medecine, leur habileté augmenteroit de jour en jour par les nouvelles lumieres qu'ils recevroient dans le commerce avec leurs confreres; parce que chacun d'eux s'appliqueroit particulièrement à de certaines especes de maladies.

On ne doit gueres être en suspens sur le parti qu'on doit prendre, après les raisons que j'ai rapportées dans cet Ouvrage & dans le Projet de reformation, pour prouver la necessité de reformer la Medecine, & l'utilité qu'il y a de le faire comme j'en ai proposé. Elles sont si évidentes qu'elles doivent passer pour des demonstrations; & si l'on a encore quelque difficulté sur ce sujet, c'est sans doute que l'opposition de tant de Medecins donne toujours quelque defiance de faire une fausse démarche.

Pour lever entierement ce scrupule, il suffit de decouvrir les motifs qui font agir les Medecins dans cette occasion. Ils voyent

bien qu'en consentant à une reformation aussi generale de la Medecine, ce seroit avouer qu'elle est dans un grand désordre ; en changeant entierement la maniere d'instruire & d'éprouver les Medecins avant que de les recevoir, ce seroit demeurer d'accord qu'eux-mêmes n'ont pas été bien instruits, & qu'ils n'ont point passé par des épreuves suffisantes. Tout cela leur semble prejudicier à leur reputation ; l'amour propre se revolte, l'intérêt s'y oppose ; & dès que la passion s'empare du cœur d'un homme, la verité ne fait plus d'impression sur son esprit.

Les anciens Medecins se croiroient des-honorés de n'avoir pas remedié aux desordres de la Medecine, parce qu'ils se persuadent qu'on penseroit ou qu'ils ont été bien aveuglés de ne pas connoître une chose si manifeste, ou qu'ils n'ont pas eu assez de genie pour trouver les moyens d'y parvenir, ou qu'ils ont été trop peu affectionnés au bien public, pour satisfaire à un devoir aussi essentiel.

Les nouveaux Medecins s'imaginent qu'ils tomberoient dans le mépris, n'ayant pas une assez longue pratique pour reparer les défauts de leur reception. Les uns & les autres considerent que la multitude des

exercices que j'exige multiplieroit leurs peines, & que l'honoraire qu'ils reçoivent seroit diminué, par la proposition que j'ai faite de moderer le plus qu'il seroit possible les frais de la reception.

Je ne parle point de la jalousie qui est fort commune parmi les Medecins, ni de l'attachement que les hommes ont à la coutume, on sçait assez quels effets il en peut arriver.

Toutes ces considerations doivent porter les Personnes qui ont l'autorité en main, à n'avoir aucun égard à l'opposition qu'on voit dans les Medecins à la reformation que je propose, quelque grand que soit leur nombre. On le fera d'autant plus volontiers qu'on examinera de plus près les raisons sur lesquelles ils se fondent.

Il est étonnant que de tous les Arts il n'y en ait point de mieux réglé en Europe que l'art militaire, dont le principal objet est de faire perir les hommes, & que la Medecine qui est un art dont l'objet est de procurer la santé & de conserver la vie, soit le plus en désordre de tous. Il faut espérer qu'enfin l'on ouvrira les yeux, & que l'on fera attention aux maux que produisent les abus qu'on souffre dans la Medecine.

Les moyens que j'ai proposés pour y remédier étant si assurés, on ne peut disconvenir qu'en les mettant en usage, la Médecine ne soit incomparablement mieux réglée qu'elle ne l'est à présent, & qu'on n'en reçoive toute l'utilité qu'on peut raisonnablement en espérer.

Il ne faut donc pas balancer sur le parti qu'on doit prendre, si l'on ne veut pas abandonner le soin du bien public, & négliger la santé & la vie d'un chacun, pour suivre la passion d'un petit nombre de personnes.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

P Age 5. ligne 25. lisez on y a eu.
page 24. ligne 22. lisez une fort grande partie.

Page 49. ligne 11. lisez in praeordiis.

Page 139. ligne 6. lisez assiduis.

Page 143. ligne 11. lisez Baccalaureatum.

Page 144. ligne 17. lisez intermittentes.

Page 145. ligne 3. lisez Baccalaurei.

Page 161. ligne 1. lisez morbi Veneri.

Ibid. ligne 12. lisez ex istis observationibus.

Page 162. ligne 4. lisez de la charge.

Page 163. ligne 10. lisez id muneris.